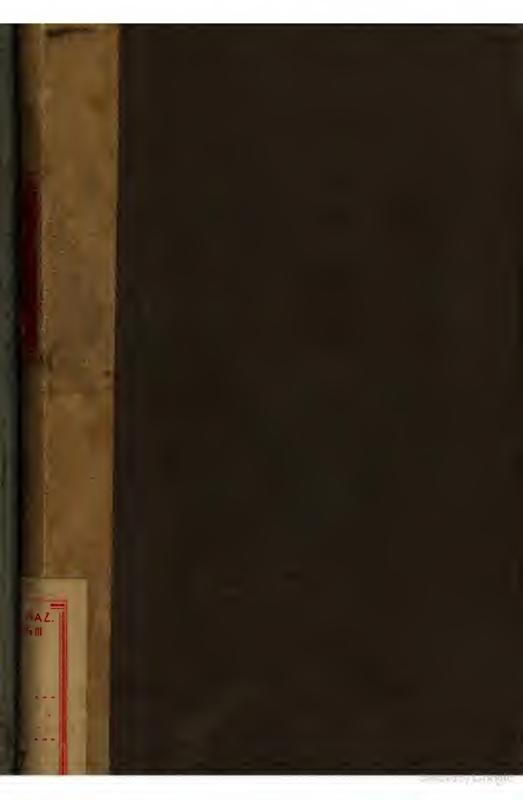
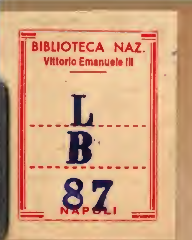








VIES
DES SAINTS

MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.

Traduites de l'Allemand.

PARIS.
A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES,
RUE DES SAINTS-PÈRES, Nº 6.

M DCCC XXXIII.


I
B
87.

VIES DES SAINTS

(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
54, PASSAGE DU CAIRE.

VIES
DES SAINTS



(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

Traduites de l'Allemand.



PARIS.

A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES
RUE DES SAINTS-PÈRES, N. 69.

M DCCC XXXIII.

VIES DES SAINTS

(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

SAINT ARNOLD,

MUSICIEN.

—

On ne sait pas précisément l'année et le lieu de la naissance de saint Arnold; on n'est pas même d'accord sur le pays où il a reçu le jour. Il paroît qu'il étoit allemand, quoique plusieurs auteurs prétendent qu'il étoit né en Grèce, où peut-être il n'avoit fait que voyager dans sa jeunesse. Mais peu nous importe son origine; il s'agit ici avant tout de la sainteté de sa vie, si riche en exemples et en instructions pour nous.

Arnold vivoit au huitième siècle. Dan; sa

jeunesse il s'appliqua à la musique avec un goût particulier, et il cultiva son talent avec tant de succès, qu'il devint un des premiers musiciens de son temps. Il excelloit surtout à jouer du luth (1), et c'est à cet instrument qu'il dut sa grande réputation. Un jour qu'il se trouvoit dans le voisinage de la cour de Charlemagne, ce prince, qui avoit aussi entendu parler de son habileté, désira le voir et l'entendre. Arnold justifia en présence de la cour le renom qui l'y avoit précédé; il enleva les suffrages de tout le monde, et reçut de l'empereur le titre de joueur de luth de la cour, auquel étoient attachés les avantages les plus flatteurs.

Quoique Arnold ambitionnât fort peu les honneurs et les richesses, il n'étoit cependant pas indifférent à la faveur de l'empereur et aux riches émolumens attachés à son titre; car il étoit plein de charité pour

(1) Le luth étoit déjà en usage anciennement chez le peuple hébreu, ainsi qu'on le voit par plusieurs passages de la Bible. C'est le même instrument qu'on appelle aujourd'hui mandoline, et dont se servoient surtout les anciens ménestrels.

le prochain et extrêmement compatissant envers les pauvres. Il en donnoit des preuves journalières par ses abondantes aumônes et par les services de tout genre qu'il aimoit à rendre.

Plus Arnold s'élevoit dans la faveur et l'opulence, plus il versoit de secours et de libéralités dans le sein des malheureux. Il distribuoit en aumônes toutes ses épargnes, et ne profitoit de son crédit auprès du monarque que pour obtenir des grâces à des personnes qui en avoient besoin. Aussi est-ce bien moins son talent agréable que son honorable conduite, qui lui méritèrent l'affection de son souverain. Comment ses belles qualités ne lui eussent-elles pas concilié toute la bienveillance de ce prince ami du bien? Ce qu'il avoit distingué dans Arnold, c'étoit la droiture et la politesse de ses manières, la réserve de son maintien, son affabilité et son obligeance envers tout le monde, l'empire sévère qu'il exerçoit sur lui-même, son égalité d'âme en toute circonstance et lorsqu'il avoit les contrariétés

les plus vives à supporter, la mâle franchise qu'il mettoit dans toutes ses actions, enfin la piété avec laquelle il assistoit aux offices divins, et l'horreur qu'il montroit pour tout ce que réprouve la religion. L'empereur apprécia de plus en plus le mérite d'Arnold et lui accorda toute sa confiance. Comme il aimoit à se délasser dans sa société des ennuis dont l'accabloient souvent les affaires de l'état, il voulut, pour ne pas être privé de cette douce récréation dans le cours de ses fréquens voyages, qu'Arnold le suivît partout. Ce dernier, honoré à ce point de l'intimité du prince, se mit peu à peu sur le pied de lui parler avec toute franchise, lorsqu'il s'agissoit de lui demander une faveur; mais c'étoit bien moins pour lui que pour les autres qu'il sollicitoit, sans toutefois jamais abuser de la générosité de l'empereur.

Un jour Charlemagne se rendit à Genczweiler, village situé dans le pays de Juliers, appartenant aujourd'hui à la Prusse, et s'y arrêta quelque temps pour s'y livrer au

plaisir de la chasse. Arnold, comme de coutume, faisoit partie de sa suite. La forêt où chassoit l'empereur étoit fort considérable. Les habitans des villages voisins, cependant, souffroient d'une grande pénurie de bois, parce que cette forêt étant un domaine impérial, ils n'osoient point y toucher; et comme le pays étoit d'ailleurs peu riche en bois, celui qu'ils alloient chercher au loin leur revenoit à un prix exorbitant. Ils représentèrent un jour au bon Arnold la dureté de leur position. Arnold en fut touché. Pour s'assurer de la vérité du fait, il prit en secret toutes les informations propres à l'éclairer, et après avoir acquis la conviction que les plaintes qu'il venoit d'entendre n'étoient que trop fondées, il résolut de recourir à la bonté de l'empereur pour soulager la détresse de ces pauvres villageois. Il se présente donc un matin chez le prince et le prie de lui faire une grâce, qui seroit de lui accorder un petit coin de la grande forêt, rien qu'autant qu'il en pourroit embrasser à cheval pendant que l'empereur

seroit à table. Le prince consent en souriant à la prière d'Arnold, qui lui fait les remercîmens les plus respectueux et s'éloigne aussitôt pour se mettre en mesure de procurer au moins une bonne portion de la forêt aux pauvres villageois. Il fait disposer tout autour, de distance en distance, des chevaux agiles, de manière à faire sa course avec toute la rapidité possible. Ses préparatifs terminés, il attend l'heure où l'empereur devoit se mettre à table, part au signal donné, et avant que le repas fût achevé, Arnold avoit fait le tour de la forêt entière, quoiqu'elle eût environ une lieue et demie de long et trois quarts de lieue de large, et bien que l'empereur n'eût pas l'habitude de rester long-temps à table.

Charlemagne, à cette nouvelle, fut dans un grand étonnement. Arnold lui fit observer, pour prouver qu'il n'en imposoit pas, qu'il avoit fait en passant des entailles avec son épée aux arbres placés sur la lisière de la forêt, et qu'il seroit facile de les reconnoître. L'empereur donna l'ordre aussitôt

d'aller vérifier le fait, non pas qu'il conçut personnellement des soupçons sur la véracité du brave et pieux Arnold, mais c'étoit pour qu'il ne restât de doute à personne. Les émissaires de l'empereur ayant en effet reconnu les marques sur les arbres, lui en firent leur rapport, et Charlemagne mit généreusement Arnold en possession de toute la forêt.

Maître d'un si beau domaine, Arnold n'eut pas seulement la pensée de le garder pour lui : dès le lendemain, il convoqua les principaux habitans des villages voisins, et au grand ravissement de l'empereur, leur donna la forêt, à condition que chaque village auroit une part proportionnée à son importance. Comblés de joie à la nouvelle de ce bienfait inattendu, les pauvres villageois bénirent à l'envi la générosité de leur souverain. Ils voulurent, pour perpétuer le souvenir de leur profonde reconnoissance pour Arnold, que le village de Genetzwiller fût désormais appelé Arnoldswiller (1). L'em-

(1) Ce village s'appelle aujourd'hui Arnswiller, au lieu de Arnoldswiller.

pereur, comme on le pense bien, ne fit pas difficulté d'approuver ce changement de nom.

Tel est le beau trait de désintéressement que l'histoire nous a conservé de la vie d'Arnold. Il ne cessoit, du reste, de s'avancer dans la voie de la perfection, et c'est pour expier les fautes légères dont personne n'est exempt sur cette terre sans une grâce particulière de Dieu, qu'il demanda à l'empereur la permission de faire un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne. Sa prière lui fut accordée, et il entreprit en effet son voyage; mais il rencontra tant d'obstacles sur sa route, qu'il fut obligé de retourner. Il oublia ce voyage pour s'occuper plus sérieusement encore de ses intérêts éternels. Soupirant après la retraite, il quitta la cour et se fixa à Arnoldswiller, où il se voua de plus en plus à la pratique de toutes les vertus, et termina par la mort des justes sa carrière édifiante et presque sans exemple, après avoir donné le reste de sa fortune aux pauvres.

Son corps repose à Arnswiller. On y célèbre sa fête le 18 juillet, et en d'autres lieux le 28 juin.

—

Saint Arnold suivit fidèlement le précepte de la sainte Écriture. « Si les richesses af-« fluent dans votre maison, n'y attachez pas « votre cœur. » (Ps. LVI. 10.) « Pensez « toujours à ce qui est vraiment honorable, « juste, saint et aimable, à ce qui procure « une bonne réputation. » (Phil. IV. 8.) C'est en méditant ces maximes, qu'il put vivre d'une manière irréprochable à la cour de l'empereur, et faire tant de bien. Charlemagne sut apprécier les belles qualités et les vertus de l'artiste qui l'avoit d'abord ravi par son talent, et l'honora de sa faveur et de sa confiance. Imitons cette noble fermeté avec laquelle Arnold suivoit la route du bien, malgré tous les écueils des richesses et de la grandeur; imitons-le en toute circonstance, fût-ce au prix des railleries de tout le monde. Dieu sera notre récom-

pense ? Y a-t-il une autre félicité qu'on puisse lui préférer ?

SAINT CORNEILLE,

ACTEUR.

—

Corneille, né de parens païens et élevé dans le paganisme, avoit dès sa jeunesse embrassé la profession d'acteur. Non-seulement il s'étoit acquis beaucoup de célébrité dans le monde par son talent, mais il avoit su par une sage économie acquérir une fortune très-considérable. Cependant alors, comme de nos jours, les spectacles étoient bien plutôt l'école du vice que de la vertu, et ils étoient condamnés aussi bien par les philosophes les plus sensés du paganisme que par les docteurs de l'église, car les uns et les autres prouvoient par l'expérience de tous les temps, que la scène avoit toujours corrompu les mœurs des peuples,

et que le luxe qu'on y étaloit dans les représentations, avoit été le principe de la dissolution qui avoit entraîné les états dans leur ruine. Corneille avoit aussi fait la remarque que les chrétiens de Damas ne paroissoient jamais aux théâtres, et que d'ailleurs, dans toutes les circonstances de la vie, ils faisoient voir beaucoup plus de générosité, de noblesse et d'humanité que les païens.

Frappé de ce contraste, il s'étoit senti le désir d'en pénétrer les causes, et de se rapprocher de ces hommes qui, par la douceur et la pureté de leurs mœurs, protestoient si hautement contre la licence et les excès du paganisme.

Il commença donc à envisager froidement la carrière qu'il avoit suivie jusqu'alors; il ne tarda pas à la prendre en dégoût, et à former la résolution d'y renoncer entièrement. C'est ce qu'il fit en effet, malgré toutes les représentations qu'on put lui adresser, et dès ce moment il ne mit plus le pied au théâtre. Il se lia avec quelques chrétiens,

qui, avec le secours de la Providence, le déterminèrent bientôt à abjurer l'idolâtrie. A mesure qu'il s'instruisit des vérités et des préceptes de la foi, il reconnut la frivolité de l'usage qu'il avoit fait de son talent, lorsqu'acteur favori de la multitude, il ne montoit sur la scène que pour lui plaire et la divertir, et qu'en montrant le vice paré des couleurs les plus séduisantes, il faisoit germer et alimentoit la corruption dans le cœur des spectateurs. Il en conçut dès-lors un amer repentir, et prit la ferme résolution de pratiquer la vertu au grand jour, d'édifier ses concitoyens et surtout les jeunes gens de Damas par une conduite exemplaire, et, avec la grâce de Dieu, de ramener au bien autant d'âmes qu'il en avoit détourné par l'exercice funeste de son art.

Pour fortifier Corneille dans ces bonnes dispositions, on lui fit connoître le jugement porté sur les spectacles, non-seulement par les pères de l'église (1), mais

(1) Le jugement de saint Augustin, ce père de l'Eglise si savant et si profond dans toutes les connoissances

aussi par les sages les plus vénérés de l'antiquité, notamment par Platon (1). Ces

son temps, est décisif. Il dit, dans son ouvrage *De Rudibus catechizandis*, après avoir traité de l'orgueil et des richesses : « Beaucoup d'autres, à la vérité, ne courent « pas après des richesses superflues ni après de vains « honneurs, mais ils se complaisent en des futilités, et « cherchent leur plaisir dans les spectacles et les jeux fri- « voles qui sont offerts gratuitement dans les grandes « villes. Outre qu'ils perdent en les fréquentant l'habitude « de l'activité que réclament leurs affaires domestiques, « et s'exposent par là même à tous les vices et à tous les « dangers où conduit le désordre, ils y voient d'indignes « peintures soit des dieux soit des hommes, et s'accoutu- « ment peu à peu à prendre pour règles ces odieux mo- « dèles. Qui peut se plaire à voir des dissènsions, des « violences, des meurtres et de basses intrigues, et en « même temps vivre dans des sentimens d'humanité et de « concorde? etc. »

1) En expliquant les causes auxquelles il falloit attribuer la ruine des états les plus florissans de la Grèce, Platon met en première ligne les spectacles. « Car, dit-il, « n'est-ce pas là ce qui inspire à l'esprit de la jeunesse du « goût pour le merveilleux et de la répugnance pour la « modération et la simplicité. Pourquoi, Athéniens, « voyez-vous vos magistrats, aussi bien que le peuple, ne « plus s'inquiéter de la chose publique, et la jeunesse né- « gliger ses anciens exercices, si ce n'est parce qu'on ne « pense qu'au spectacle, et qu'on y court sans songer à ses « devoirs les plus essentiels, pour y perdre en futilités un temps précieux? Convenez-en aussi, Athéniens, l'oisi-

autorités firent impression sur son esprit, et achevèrent de le convaincre; les nombreux exemples qu'on lui cita aussi d'acteurs qui étoient descendus de la scène profane pour embrasser les dogmes et la morale du christianisme, et faire briller ensuite les plus héroïques vertus (1), lui inspirèrent une sainte émulation. Avant d'être reçu dans le sein de l'église, il commença déjà à pratiquer les préceptes de l'évangile, en partageant son superflu avec les pauvres, et à peine eut-il fait son entrée dans l'association des chrétiens, que sa foi ardente et sa vive charité le rendirent bien plus illustre parmi eux qu'il ne l'avoit été parmi les païens, au temps où son talent jetoit le plus d'éclat sur la scène.

« veté et la mollesse ne prennent-elles pas plus profondé-
« ment racine au sein de vos familles, à mesure que les
« théâtres étalent plus de luxe et se multiplient ! »

(1) Les plus célèbres acteurs du paganisme qui, après s'être convertis, moururent dans de profonds sentimens de pénitence, et que l'église honore comme saints, sont saint Genès, martyr; sainte Pélagie; saint Porphyre, martyr; saint Sylvain; saint Ardalion, martyr; saint Gélase, martyr.

Une jeune personne de Damas riche, belle et sage, avoit été contrainte par ses parens, malgré sa répugnance, d'épouser un jeune homme opulent, mais très-déréglé. Quelque temps après le mariage, le jeune époux sembla avoir entièrement renoncé à sa manière de vivre accoutumée; mais il trompa bientôt les espérances que ce changement désiré avoit fait naître. Il se livra de nouveau anx plus grands désordres, dissipa non-seulement sa fortune mais encore celle de sa femme, et enfin, malgré ses prières et ses représentations les plus amicales, fit tant de dettes, qu'il se trouva hors d'état de les acquitter. Ses créanciers, pour se rembourser, se saisirent du reste de sa fortune et de celle de sa femme; mais comme ils ne trouvèrent dans ces débris qu'une compensation bien insuffisante à leurs droits, ils le firent emprisonner. Il fut dès-lors réduit à la plus triste position; c'étoit surtout sa femme qui étoit à plaindre, elle qui étoit si innocente de ce désastre, et qui par suite de l'éducation molle et inconsidérée qu'elle avoit

reçue, n'avoit appris aucun travail manuel qui lui eût servi à gagner sa vie en cas de besoin (1). Ses parents et ses proches étoient tous morts, elle n'avoit pas le moindre héritage en perspective, et il ne lui restoit d'autre bien que sa vertu, qui au milieu de son extrême pauvreté la rendoit belle et intéressante. Mais aussi dans ce triste état d'abandon, elle se trouvoit exposée à toutes les entreprises de jeunes gens riches, audacieux, et dissolus. Ils s'ouvroient accès auprès d'elle en feignant la bienveillance et la compassion, chaque jour ils devenoient plus assidus dans leurs visites et plus hardis dans leurs poursuites. Le courage de la pauvre jeune femme commençoit à fléchir, et, pouvant à peine se pourvoir du nécessaire, au moyen des dons que lui faisoit la charité,

(1) Il y a long-temps que Quintilien donnoit aux parens ce sage avis : « Ne soyons donc pas nous-mêmes les cor- « rupteurs des mœurs de nos enfans. On les enveloppe « dans la pourpre, on les porte dans des litières, on ne « leur donne que des friandises, et on leur apprend des « choses qui fontf remir a pudeur. »

elle étoit sur le point de glisser dans l'abîme du vice et de la perdition.

Cependant Corneille avoit entendu parler de sa situation désespérée; il fut aussi un jour lui rendre visite, mais c'étoit dans l'intention seulement de relever son courage et de l'exhorter à persévérer dans la vertu. Il acquit avec joie la conviction qu'elle n'avoit pas encore perdu ses sentimens d'honnêteté; il l'engagea à mettre toute sa confiance en Dieu, et lui remit une somme d'argent considérable, en la priant de lui faire connoître d'une manière aussi précise que possible, combien il faudroit pour la rétablir, elle et son mari, dans une position convenable dans la société. La jeune femme, profondément émue, promit tout, et satisfit à la demande de Corneille; mais la somme nécessaire pour acquitter toutes les dettes de son mari, s'élevoit au-dessus de celle qu'il étoit au pouvoir de Corneille de réaliser. Cependant, que fait-il? Il ne se contente pas de faire le sacrifice de tout l'argent comptant qu'il possède; aimant mieux se priver lui-

même du nécessaire pendant quelque temps, il vend la plus grande partie de son mobilier, afin de pouvoir satisfaire tous les créanciers du détenu, et le rendre à sa malheureuse épouse.

Quelque soin que prît Corneille pour tenir secrette cette belle action, elle fut bientôt connue, et le bruit s'en répandit au loin, à tel point que beaucoup de personnes vinrent à Damas, de pays lointains, pour y faire connoissance avec l'ancien acteur Corneille, devenu un modèle de charité chrétienne. Au nombre de ces personnes fut Théodule, pieux ermite d'Edesse. Il resta quelque temps avec Corneille qui l'avoit accueilli avec obligeance, et fut si édifié de sa sainteté, qu'il se convainquit qu'elle seroit long-temps encore bien au-dessus de sa réputation. En prenant congé de cet homme plein de foi et de charité, il se recommanda à ses prières, et regagna sa retraite, animé d'une nouvelle ardeur pour le bien.

Les autres circonstances de la vie de

saint Corneille sont restées inconnues. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 28 mai.

—

L'admirable exemple de charité que donna Corneille, après sa conversion, en volant au secours d'une famille plongée dans une affreuse pauvreté, et en sacrifiant jusqu'à son nécessaire pour lui rendre l'aisance, fut la plus belle action de sa vie. C'est qu'il se souvenoit que l'église, en le recevant au nombre de ses enfans, lui avoit enseigné que le soin des pauvres est le plus riche trésor de Jésus-Christ, et qu'il est vraiment riche, celui dont Dieu même veut être le débiteur. C'est dans le même esprit qu'a dit saint Grégoire de Nazianze : « L'homme ne se se rapproche jamais autant de la divinité que lorsqu'il fait du bien à son semblable; soyez un Dieu pour les infortunés, en imitant la Divinité par les secours efficaces que vous prodiguerez. »

SAINTE JULIE,

ESCLAVE, VIERGE ET MARTYRE.

Genséric, roi des Vandales, venoit de s'emparer de l'Afrique et de prendre Carthage, lorsque, pour y établir solidement son empire, il eut recours à une de ces mesures qu'une froide et barbare politique pouvoit seule inspirer. Comme il connoissoit l'aversion que les peuples nouvellement attachés à son char, avoient pour sa domination, il prit le parti de se défaire de tout ce qui pouvoit lui porter ombrage. Sa fureur tyrannique éclata d'abord contre la noblesse du pays, et une foule des premières familles furent dispersées dans les montagnes : d'autres, qui avoient assez de courage pour réclamer contre les injustices criantes qui se commettoient tous les jours, payèrent de leur vie cette prétendue témérité : une in-

nombrable multitude de seigneurs, recommandables par leur zèle pour la foi catholique, ainsi que par leurs vertus, furent réduits en esclavage et condamnés à des travaux dont le nom seul fait frémir. Les femmes et les jeunes filles furent vendues sur les marchés publics et traînées dans des provinces lointaines, pour y servir des maîtres cruels.

Les empereurs de Constantinople étoient sourds aux cris des vaincus, qui réclamoient en vain leur secours; ces princes étoient d'ailleurs trop foibles pour résister à cet essaim de barbares qui se disputoient à l'envi les lambeaux du puissant empire romain, que ne défendoit plus l'épée du grand Constantin : il ne restoit donc aux nations sur qui tomboient les coups des barbares, que la triste nécessité de subir la loi des farouches conquérans, et de se soumettre à leur sort.

Parmi les illustres captives réduites au joug par les Vandales, se trouvoit une jeune demoiselle d'une haute naissance, nommée

Julie. Elle avoit été élevée dans les maximes du christianisme, et joignoit à une rare beauté les qualités les plus précieuses. Toute la ville de Carthage lui payoit le tribut de son admiration. Les historiens rapportent que, bien jeune encore, elle donna des preuves de son attachement à Jésus-Christ: ce qui fit présager qu'elle ne reculeroit pas un jour devant les bourreaux, pour confesser le nom adorable du Sauveur du monde.

Enlevée à la maison paternelle, elle fut, comme les autres, exposée à l'encan et achetée par un négociant païen, nommé Eusèbe, qui la conduisit en Syrie. Il n'est pas difficile de comprendre combien un tel changement devoit paroître dur à une jeune vierge accoutumée à être servie; car ayant été élevée délicatement, elle ne put que frémir à l'idée de se voir obligée de servir en qualité d'esclave dans une maison païenne. Mais la religion la couvroit de son égide tutélaire; elle lui inspira le courage nécessaire pour soutenir le poids d'une existence que d'autres regardoient comme une disgrâce, mais

qu'elle n'envisageoit que comme une épreuve qui devoit lui frayer la route du bonheur céleste.

Julie trouva dans sa vertu, fortifiée par la grâce de Dieu, le remède aux maux qui alloient fondre sur elle. La vue de Jésus crucifié tempéra l'amertume dont son cœur étoit abreuvé, et sécha les larmes que sa position lui arrachoit quelquefois. Elle comprit qu'une chrétienne n'étoit toujours que la servante de Jésus-Christ, en prodiguant ses soins à un maître païen : dès lors elle s'engagea à remplir avec exactitude tous les devoirs de son état, et à chercher son salut dans sa condition humble et pénible.

Son maître, satisfait de sa conduite et de son application, en conçut bientôt une si haute estime, qu'il la traita avec bonté, et dit plus d'une fois que la perte de cette esclave lui seroit aussi sensible que celle de tous ses biens. Julie, qui savoit réduire à sa juste valeur les éloges qu'elle recevoit quelquefois, ne profita des bonnes dispositions de cet homme que pour pratiquer en

toute liberté les exercices de sa religion. Elle veilloit sur toutes ses actions, jeûnoit plusieurs fois par semaine et pratiquoit en secret d'autres austérités.

Son maître, qui s'apercevoit de ses mortifications, lui recommanda souvent de prendre plus de nourriture et de ne point affoiblir son corps; mais il ne gagna rien sur elle: elle avoit eu la consolation de sauver du pillage de la maison paternelle plusieurs livres de piété, dont la lecture faisoit ses délices dans les momens libres que lui laissoient ses occupations. L'aspect du crucifix, qu'elle portoit sur son cœur, lui inspiroit chaque jour plus d'ardeur à marcher sur les traces de son Sauveur. Toujours contente, toujours disposée à rendre service, elle charmoit tout le monde par sa bonté, et enlevoit les suffrages des païens les plus acharnés à combattre le christianisme. Sa modestie en imposoit aux libertins; jamais on n'osoit se permettre devant elle un propos ou un geste capable de blesser la pureté.

Julie jouissoit donc d'un certain bonheur

dans son humble condition, et cette prospérité l'affligeoit quelquefois. Elle craignoit qu'une vie si tranquille ne diminuât tôt ou tard en elle les grâces du Seigneur, et n'éteignît le feu sacré de la foi. Elle auroit désiré avoir quelque chose à souffrir, afin de renouveler sans cesse le sacrifice de sa soumission, et acquérir par là du mérite aux yeux de Dieu. Souvent elle implora l'intercession de la sainte Vierge Marie, et s'étudia à imiter ses vertus.

Cependant le moment approchoit où Julie devoit combattre pour sa religion. Eusèbe, qui faisoit alors un grand commerce avec les provinces méridionales des Gaules, fut obligé de faire un voyage en Provence, et résolut de mener avec lui son esclave. Julie auroit désiré rester en Syrie; mais son maître insista et il fallut obéir. Alors se soumettant à la volonté d'Eusèbe, elle s'embarqua sur un navire richement chargé de denrées du Levant, ayant un certain pressentiment qu'elle auroit à souffrir durant ce voyage. La navigation fut d'abord très-heureuse, et

Julie continua à bord du vaisseau le même genre de vie qu'elle avoit mené en Syrie; son maître ne la contrarioit nullement.

Après s'être arrêté à l'île de Malte, ainsi que sur les côtes d'Italie, le navire cingla à pleines voiles vers les Gaules, lorsqu'un coup de vent le força à relâcher pendant quelques jours dans un des ports de l'île de Corse. Le maître et une partie de l'équipage descendirent à terre : Julie resta à bord du bâtiment. Les habitans de l'île de Corse n'étoient pas tous convertis au christianisme à cette époque, et le jour du débarquement d'Eusèbe, on annonça que le lendemain on alloit célébrer une fête solennelle en l'honneur de Neptune. Eusèbe, voulant aussi prendre part à cette fête, immola un magnifique taureau à cette prétendue divinité. Le sacrifice fut suivi d'un grand repas et de toutes les orgies auxquelles se livroient les païens en pareil cas.

Julie, ayant appris ce qui se passoit à terre, s'enferma dans sa chambre pour prier et apaiser le Seigneur. Pendant qu'elle étoit

en oraison, quelques-uns des domestiques de Félix, gouverneur de l'île, firent une promenade sur mer et montèrent sur le vaisseau marchand. Ils visitèrent le navire et découvrirent Julie à genoux et dans une attitude qui prouvoit qu'elle s'entretenoit avec son Créateur. Ils demandèrent ce que c'étoit que cette fille : on leur répondit qu'elle étoit chrétienne, et qu'elle ne cessoit de gémir sur les superstitions païennes.

De retour à terre, ces domestiques ne manquèrent pas de parler de Julie, et ajoutèrent que cette jeune chrétienne se moquoit des cérémonies et des sacrifices offerts aux dieux. Ces bruits furent recueillis et rapportés au gouverneur de l'île, qui en parut fort surpris. Il ne pouvoit concevoir qu'un homme aussi attaché au paganisme que le paroissoit Eusèbe, eût à son service une fille chrétienne.

Le lendemain, Félix fit appeler Eusèbe, et lui demanda pourquoi tous les gens de l'équipage n'avoient pas assisté au sacrifice, et ce que c'étoit que cette jeune personne

qu'on avoit trouvée à genoux la veille dans une des chambres du navire.

Eusèbe lui répondit que cette jeune fille étoit son esclave, qu'elle étoit chrétienne, et qu'il n'avoit jamais pu lui faire changer de religion; que, d'ailleurs, elle étoit irréprochable dans ses mœurs, qu'elle le servoit depuis plusieurs années avec une fidélité au-dessus de toute expression; que jamais il n'avoit eu de domestique plus parfaite.

— Il faut cependant l'obliger à venir rendre ses devoirs à nos dieux, ou vous défaire d'elle.

— Je m'en garderai bien; car je suis sûr de ne rien obtenir : pourquoi tourmenterois-je cette fille? Je suis content de son service, ainsi elle peut adorer en paix son Dieu, je ne l'en empêcherai pas.

— Eh bien! alors vendez-moi-la; je vous promets de vous payer tout ce que vous exigerez.

— Je ne veux point la vendre, car elle est impayable. Tout ce que vous m'offririez

ne sauroit compenser la perte que son départ me causeroit.

Le gouverneur, que cette fermeté d'Eusèbe mécontenta au dernier point, dissimula sa colère, et eut recours à un artifice. Il fit préparer pour le soir un grand repas, auquel il invita, outre Eusèbe, une partie des gens les plus notables de l'équipage, et pendant qu'on se livroit chez lui au plaisir de la table, il fit enlever en secret Julie et ordonna de l'enfermer dans une chambre de sa propre maison. Le lendemain il se la fit amener, et lorsqu'elle parut devant lui, il lui dit avec une feinte douceur : — Ne croyez pas, ma fille, qu'il soit question de vous insulter : personne ne vous veut de mal ici. Je connois votre vertu et le mérite qui vous distingue, et c'est parce que je veux votre bien, que j'ai songé à briser les chaînes de votre esclavage. Je ne vous demande pas grand'chose ; il faut tout simplement venir au temple avec moi, et offrir de l'encens à nos dieux. Vous avez gémi assez longtemps dans la servitude : je me charge de

payer votre rançon à votre maître et de vous rendre à la liberté. Quant à votre avenir, reposez-vous-en sur moi, je vous trouverai dans l'île un parti digne de vous.

Julie n'avoit point interrompu le gouverneur, quoiqu'elle en eût envie : sans se déconcerter, elle lui répondit : — Je me crois vraiment libre, ayant le bonheur de connoître Jésus-Christ, et n'aspire à d'autre liberté qu'à celle de le servir. Je suis contente de la position dans laquelle je me trouve, et n'espère d'autre fortune que celle qui m'attend dans le ciel. Sachez que je ne consentirai jamais à offrir de l'encens à ce que vous appelez vos dieux, et que cette proposition me fait horreur. Je suis chrétienne, et rien au monde ne sera jamais capable de me faire abandonner une religion si sainte et si belle.

Félix, surpris d'une réponse à laquelle il étoit loin de s'attendre, essaya par mille raisons de vaincre la résolution de Julie, sans pouvoir y réussir. Ni promesses, ni menaces ne furent capables de la faire flé-

chir. Alors il ordonna à ses domestiques de souffleter la jeune vierge : bientôt la figure de Julie fut couverte de sang. Cette intrépide héroïne ne fut point abattue par ce traitement indigne ; elle remercia, au contraire, le Seigneur de lui avoir fourni l'occasion de souffrir pour lui. Ce courage rendit le gouverneur plus furieux : il lui fit arracher le voile qui ornoit sa tête, et on la suspendit par les cheveux, pendant que les impitoyables bourreaux déchargeoient sur son corps délicat d'affreux coups de bâton. Au milieu de ces souffrances elle s'écrioit : « Soyez éternellement béni, ô mon Sauveur, de la grâce que vous me faites de m'associer à votre douloureuse passion. On m'arrache les cheveux, tandis que vous-même vous avez eu une couronne d'épines autour de votre tête. »

C'en est assez, s'écria le gouverneur avec l'accent de la rage : détachez-la, et conduisez-la dans la cour ; là elle périra à la croix comme celui qu'elle ne cesse d'invoquer comme son sauveur.

Aussitôt les bourreaux la saisissent et la portent dans la cour; là on dresse à la hâte une croix et on y attache la jeune vierge. L'aspect de cet instrument ranime ses forces : elle se dit trop heureuse de terminer ses jours sur la croix, et d'imiter ainsi son divin maître. Elle fit donc à Dieu le sacrifice de sa vie, et expira une demi-heure après dans les plus horribles tourmens.

A peine avoit-elle rendu le dernier soupir, que son maître Eusèbe qui l'avait envain cherchée partout, parut. Quelle ne fut pas sa douleur, en reconnaissant son ancienne et fidèle esclave!

Il adressa à Félix des reproches amers sur la cruauté qui l'avait porté à immoler ainsi Julie, sans qu'elle fût coupable : mais ces reproches étoient vains, le gouverneur s'en moqua et s'applaudit même dans son cœur inique de ce triomphe remporté sur le christianisme. Le jour du martyre de cette héroïne est fixé au 22 mai : l'église en fait commémoration ce jour-là.

LES SAINTS NÉRÉE ET ACHILLÉE,

DOMESTIQUES ET MARTYRS.

—

Les deux Saints dont il est ici question sont fort célèbres dans l'église catholique depuis la fin du second siècle : ils étoient frères et vivoient ensemble au service de la princesse Domitille, nièce de l'empereur Domitien. Il paroît qu'ils furent instruits de fort bonne heure dans les maximes du christianisme et reçurent le baptême à un âge très-tendre. Une conduite irréprochable et un zèle soutenu pour les intérêts de leur puissante maîtresse, les recommanda à sa bieveillance et leur mérita une confiance sans bornes.

Domitille étoit une jeune personne vertueuse, mais adonnée aux vanités du siècle. Elle prenoi un grand plaisir à se parer et à paroître ainsi brillante dans les sociétés

du monde. Ses richesses, sa naissance, sa beauté, tout parloit en sa faveur et lui présageoit une belle carrière. Éblouie du faste extérieur, la jeune princesse ne concevoit pas qu'il étoit des biens et des jouissances d'un ordre plus relevé, seuls dignes d'orner et de satisfaire une âme noble et ardente. Un jour qu'elle venoit de passer plusieurs heures à se vêtir pompeusement pour paroître devant le comte Aurélien, auquel l'empereur l'avoit promise en mariage; ses deux fidèles domestiques, touchés à l'aspect de cette vanité, prirent la liberté de lui représenter le néant des choses humaines et d'appeler son attention sur l'affaire importante de son salut éternel.

Ce langage tout étrange et tout nouveau pour une païenne adonnée aux folies du siècle, ne déplut cependant pas à Domitille; elle promit au contraire de se rappeler dans un moment plus opportun les conseils que ses domestiques venoient de lui donner. Ceux-ci ne perdirent pas de temps et eurent le courage de lui parler quelquefois de la

beauté de la morale évangélique, en lui disant qu'une personne qui avoit autant de vertu qu'elle, ne devoit pas plus long-temps rester attachée aux superstitions d'un culte monstrueux et indigne de captiver le cœur de l'homme.

La grâce de Dieu seconda les louables intentions des deux chrétiens; car plus Domitille entendoit parler de Jésus-Christ, et plus elle désiroit connoître celui qui avoit daigné terminer sa vie sur un gibet infâme pour prouver aux hommes combien il les aimoit. Mais que d'obstacles ne se présentoient point, si toutefois elle se décidoit à embrasser un jour l'évangile! Un mariage projeté, la parenté de l'empereur, la haine générale contre le nom chrétien, tout cela lui parut opposer des difficultés insurmontables. Alors les deux domestiques redoublèrent d'efforts et parlèrent à Domitille avec tant d'onction sur le bonheur qui attendoit dans le ciel ceux qui sacrifient ici-bas père, mère, époux, fortune et parens, que la jeune vierge avoua qu'elle étoit vaincue,

et qu'à l'avenir elle n'auroit plus d'autre époux que Jésus-Christ.

Cette nouvelle fit tressaillir de joie les deux frères : ils coururent avertir de ce changement inattendu le pape saint Clément, qui se hâta de se rendre pendant la nuit au palais de Domitille pour apprendre de sa propre bouche la résolution qu'elle venoit de prendre. En l'abordant, il lui demanda si elle avoit songé aux terribles conséquences que pouvoit entraîner son désir de se convertir au christianisme : Votre futur époux, lui dit-il, se trouvera blessé du refus qne vous faites de vous unir à lui ; il ne manquera pas de vous accuser auprès de l'empereur, votre oncle, et quels maux n'attirerez-vous pas sur votre tête ? Le martyre sera votre sort : ainsi choisissez.

Mon choix est tout fait, répondit Domitille, et je ne reculerai pas devant les tortures : et que pourroit-il m'arriver de plus heureux que de verser mon sang pour le Dieu qui, le premier, a versé le sien pour nous ? Je compte peu sur mes forces, et j'attends tout

de la grâce de celui qui m'a inspiré le désir d'être à lui. Ainsi je ne crains rien; la persécution ne fera que hâter ma gloire et ma félicité.

Touché d'une foi si vive, le saint pape bénit avec attendrissement la princesse et se retira.

Quelques jours après cette entrevue, le bruit courut dans la famille impériale que Domitille s'étoit laissée gagner au christianisme par l'artifice de ses deux domestiques, et que non contente de reconnoître le Dieu des chrétiens, elle portoit le délire jusqu'à refuser son union avec le comte Aurélien. Cette nouvelle fut répandue et commentée avec toute la méchanceté possible. Aurélien informé de la résolution de sa fiancée, entra dans une étrange colère, vomit un torrent de blasphêmes contre Jésus-Christ, et jura de se venger dans le sang de tous ceux qui avoient pu participer à ce prétendu attentat contre ses droits. Il fit saisir Nérée et Achillée et leur prodigua les plus grandes injures. Il espéroit qu'après avoir éloigné de la princesse ceux qu'il regardoit comme

les instrumens de sa conversion, il lui seroit facile de la ramener à d'autres sentimens. Promesses, caresses, sollicitations, tout fut employé pour ébranler les deux frères, mais ils résistèrent avec force et déclarèrent que jamais ils n'abandonneroient la religion de Jésus-Christ. Alors il les fit dépouiller de leurs habits et battre de verges. La joie qu'ils firent paroître durant cet horrible tourment, prouva à Aurélien qu'il n'avoit rien à gagner sur eux. Ils furent donc envoyés à Terracine, et là, on leur fit leur procès en règle.

Le consul Minucius Rufus les interrogea et leur proposa d'offrir de l'encens à Jupiter : comme ils reculèrent devant cette impiété, le consul les fit mettre sur le chevalet, et après leur avoir fait déchirer le corps avec des ongles de fer, il fit appliquer des torches ardentes sur leurs plaies. La violence de la douleur la plus cruelle ne servit qu'à faire éclater davantage leur héroïsme et leur amour pour Dieu. Long-temps ils restèrent attachés sur le chevalet, en proie

à la dérision de leurs ennemis : on ne pouvoit concevoir que dans une attitude si violente, il ne leur échappât aucune plainte. Heureux de souffrir ainsi pour leur divin maître, les glorieux martyrs ne cessoient de prier le Seigneur et s'offroient en holocauste pour l'expiation des péchés des païens. Ils conjuroient particulièrement le Sauveur de répandre ses plus amples bénédictions sur Domitille, leur maîtresse, et de la soutenir dans le combat qu'elle avoit commencé.

Enfin, le moment de leur triomphe arriva. Voyant que la force des tourmens n'avoit pu les vaincre, le consul ordonna qu'on les ôtat de dessus le chevalet. Les deux martyrs ne pouvoient plus se soutenir sur leurs jambes ; tous leurs membres étoient disloqués : on les fit cependant mettre à genoux et on leur trancha la tête le 12 mai. Leurs corps furent recueillis en secret et enterrés sur le chemin d'Ardée, à une demi-lieue de Rome, par Auspice, ami des deux saints. On construisit plus

tard une magnifique église sur cet emplacement.

Cependant la jeune Domitille fut gardée à vue dans son palais, afin de l'empêcher de s'échapper et d'aller trouver des chrétiens. Lorsqu'elle apprit la mort glorieuse de ses fidèles domestiques, elle versa un torrent de larmes et parut inconsolable. Mais revenue un peu de sa première douleur, elle demanda au Seigneur, par le sang de ses martyrs, la grâce de marcher sur leurs traces et de parvenir comme eux à la gloire éternelle.

Aurélien fit d'inutiles efforts pour la faire consentir à son mariage ; Domitille repoussa sans cesse cette proposition comme contraire au vœu qu'elle avoit fait. L'Empereur, par égard pour sa jeunesse, et respectant les liens du sang qui l'unissoient à elle, se contenta de lui témoigner son mécontentement, en la reléguant dans l'île de Pontie près de Terracine. Elle y resta pendant quelques jours privée de toute communication, parce qu'on espéroit que l'ennui de l'exil feroit

quelque impression sur elle; mais il n'en fut pas ainsi. Alors Aurélien la rappela à Terracine et trouva moyen de placer auprès d'elle deux jeunes filles de qualité, anciennes sœurs de lait de la sainte. Ces deux personnes étoient remplies de l'esprit du monde et ne soupiroient qu'après les folies du siècle.

Aurélien leur avoit fait entendre qu'il y alloit de leur fortune, si elles parvenoient à convertir Domitille. Elles eurent donc recours à tous les artifices imaginables pour persuader à la sainte de renoncer au christianisme. Tantôt elles lui dépeignoient, sous les couleurs les plus séduisantes, le bonheur qui l'attendoit dans le monde, si elle devenoit l'épouse du comte Aurélien; tantôt, paroissant éprises de pitié pour la princesse, elles lui retraçoient les peines et les amertumes qu'entraînoit le célibat; enfin, tous les jours elles livroient de nouveaux assauts pour ébranler la conviction de la sainte.

Domitille, qui avoit pénétré tous les artifices employés par ces filles du monde, prit

à son tour la parole, et leur demanda, si, après avoir été promises à deux seigneurs de la plus haute distinction, elles consentiroient à choisir pour époux de vils esclaves? Non, répondirent-elles, et il faudroit avoir perdu l'esprit pour prendre de tels arrangemens.

Eh bien! reprit alors la sainte, vous êtes parfaitement d'accord avec moi; et en effet comment pourrois-je m'abaisser jusqu'à contracter une alliance avec un simple mortel, ayant été fiancée au Roi de gloire, au fils de Dieu? J'ai choisi pour époux Jésus-Christ, auquel j'ai consacré ma virginité. C'est avec lui que je vais célébrer mon mariage, qu'aucun accident ne pourra jamais rompre; mariage qui durera toute l'éternité. Honorée de cette illustre qualité, dites-moi vous-mêmes, pourrois-je sans folie préférer au fils de Dieu, l'alliance d'un homme mortel? Pourrois-je, sans perdre l'esprit, renoncer à une union chaste et durable qui me promet des jouissances sans fin?

Les deux demoiselles ne surent que répondre et parurent ébranlées; au lieu de

continuer le métier de séductrices auprès de Domitille, elles déposèrent leurs préjugés contre le christianisme et devinrent elles-mêmes chrétiennes.

Aurélien ne garda plus de mesures en apprenant cette conversion; il regarda dès-lors toute tentative ultérieure comme inutile, et imagina un moyen de vengeance aussi atroce qu'infâme. Sous prétexte de donner plus de liberté aux trois amies et de leur procurer quelque distraction, il les fit transporter dans un pavillon isolé, situé au milieu d'un jardin délicieux.

Là, une foule de domestiques qu'il avoit gagnés à force d'argent, se montrèrent empressés à rendre aux trois demoiselles tous les services qu'elles pourroient exiger. On alla même au-devant de leurs désirs, afin de les tromper plus facilement.

Déjà l'espérance recommençoit à luire dans l'âme abattue de Domitille, elle croyoit toucher au terme de son exil et de sa captivité, et retourner à Rome pour y voir quelques chétiens, lorsqu'Aurélien

fit une dernière démarche pour s'assurer des sentimens qui animoient la princesse. Il put se convaincre que non-seulement elle n'étoit pas dans l'intention de changer sa résolution, mais que sa foi s'étoit agrandie dans l'exil. Cette nouvelle tentative mit le comble à la fureur du comte : il se retira en proférant les plus horribles menaces contre Domitille.

Le soir étant survenu, les trois amies étoient réunies ensemble et se livroient sans doute à quelque conversation sur la beauté du christianisme, lorsqu'il éclata un incendie au pavillon qu'elles habitoient. Elles appelèrent du secours; mais personne ne répondit. Les domestiques les et esclaves s'étoient retirés par ordre d'Aurélien; toutes les issues étoient soigneusement fermées, et il leur fut impossible d'échapper à la violence des flammes. Elles se réfugièrent dans différentes chambres; mais l'élément destructeur les poursuivit partout. Bientôt elles en furent atteintes et périrent ainsi toutes trois, victimes de leur attachement à la religion de Jésus-Christ.

Un saint diacre, nommé Césaire, ayant appris cette froide vengeance d'Aurélien, se rendit sur les lieux, et retira des débris encore fumans du pavillon les corps inanimés des martyres, que les flammes avoient épargnés. On construisit plus tard une belle église à l'endroit où fut consommé ce crime barbare.

L'église honore la mémoire de sainte Domitille le 12 mai, ainsi que celle d'un jeune héros de la vraie foi, nommé Pancrace, qui souffrit le martyre à un âge très-tendre.

Pancrace étoit originaire de Synnade, ville de Phrygie, et perdit ses parens sans avoir jamais eu le bonheur de les connoître. Il fut recommandé par son père à un oncle nommé Denis, qui lui servit de tuteur. Denis ayant quitté la Phrygie alla s'établir à Rome, où il mena son neveu. La Providence permit qu'ils se logeassent dans la même rue et à une petite distance de la maison qu'occupoit le pape saint Marcellin, pendant la cruelle persécution que Dioclétien et Maxi-

mien avoient allumée contre l'église de Jésus-Christ. Edifiés par les vertus modestes de ce bienheureux pasteur, ils désirèrent avoir un entretien avec lui. Le vénérable pontife accéda à leurs désirs, et s'entretint avec eux sur la sainteté du christianisme. L'oncle et le neveu, subjugués par les preuves solides que leur donna Marcellin, de la divinité d'une religion qui comptoit déjà à cette époque d'innombrables martyrs, ouvrirent les yeux et se convertirent à la vérité. L'eau du baptême les régénéra bientôt et en fit de fervens chrétiens. Denis fut enlevé quelques jours après par une maladie, et mourut dans de grands sentimens de piété.

Pancrace pleura son oncle en chrétien, et quoiqu'il fût privé par cette mort de l'unique appui qui lui restoit au monde, il supporta cette perte avec une résignation qui frappa tout le monde. On ne pouvoit concevoir qu'un jeune adolescent, qui n'avoit que quinze ans, montrât tant de calme et de grandeur d'âme. Dieu servit alors de père à l'infortuné Pancrace. On crut s'aper-

cevoir que le saint enfant faisoit profession du christianisme : c'étoit assez pour le dénoncer. Aussitôt il fut arrêté et présenté à Dioclétien qui, ayant autrefois connu son père, n'oublia rien pour le faire retourner au paganisme. Il lui fit d'abord des promesses flatteuses, il essaya ensuite de l'intimider par des menaces, et employa enfin la ruse pour l'ébranler.

Vous vous flattez inutilement, lui répondit ce jeune héros, en me menaçant de me faire perdre la vie ; la mort n'a rien d'affreux pour les chrétiens ; ils regardent comme un bonheur de donner leur sang pour Jésus-Christ. Et que pourroit-il m'arriver de plus heureux que de quitter cette terre à l'âge où je suis, et d'aller échanger une vie de quelques jours contre une félicité sans fin ?

L'empereur, irrité d'une réponse qui respiroit toute la fierté d'un héros avancé en âge, chassa de sa présence l'intrépide enfant, et ordonna à ses satellites de lui trancher la tête.

Cette sentence fut exécutée le soir aux

flambeaux : on avoit espéré intimider Pancrace par cet appareil ; mais il offrit sa tête avec un courage au-dessus de tout éloge, et alla rejoindre dans le ciel son oncle, dont il n'avoit jamais perdu le souvenir.

L'église joint dans un même office le culte de ces saints dont on vient de lire la vie édifiante.

Le pape saint Grégoire-le-Grand prononça une touchante homélie le jour de leur fête, sur leurs tombeaux. « Ces saints, dit-il, devant le tombeau desquels nous sommes réunis, n'ont témoigné que du mépris pour le monde, et en ont foulé aux pieds les attraits enchanteurs, lorsque la paix, la fertilité des saisons, l'abondance des biens, une santé florissante, de grandes richesses, des faveurs acquises par une naissance distinguée, sembloient multiplier les obstacles qu'on trouve à se détacher des objets terrestres. Semblables au pilote qui navigue sur une mer orageuse et pleine d'écueils, ils soupiroient après la terre promise, et pour la conquérir plus facilement, ils

jetèrent dans les flots ce qui pouvoit embarrasser leur traversée et retarder leur voyage. Maintenant ils ont atteint le port fortuné; ils jouissent en paix des fruits de leurs conquêtes, et leur bonheur ne sera jamais troublé. Plus de tempêtes, plus d'orages, la patrie qu'ils possèdent est à l'abri de tous les dangers. Leur gloire ne s'effacera jamais. »

SAINTE SÉRAPIE, MARTYRE,

SERVANTE A ROME.

—

Cette sainte fille était née en Syrie, et vint à Rome sous le règne de l'empereur Vespasien. Elle étoit chrétienne et servoit Dieu avec une ferveur qui augmentoit chaque jour. Comme elle n'avoit pas de fortune, elle se vit obligée d'entrer en condition chez une dame nommée Sabine, et veuve d'un homme distingué par ses richesses, qui

vivoit avec elle à Vendiment, dans la province d'Ombrie.

Sérapie s'étoit acquis l'estime et la confiance de sa maîtresse par son exactitude au travail et par sa bonne conduite. Sabine étoit païenne, et ne fut pas long-temps à s'apercevoir que sa domestique professoit le christianisme. Cependant elle n'osoit la questionner à cet égard, dans la crainte de lui faire de la peine; mais plus elle suivoit sa conduite, et plus elle apprenoit à l'estimer. Un jour que Sérapie venoit de terminer un ouvrage dont Sabine fut fort contente, cette dernière lui demanda si elle n'étoit pas chrétienne. La domestique avoua franchement qu'elle avoit le bonheur d'appartenir au christianisme, et que c'étoit là son unique consolation sur la terre. Loin de la blâmer, la maîtresse l'engagea à bien suivre les préceptes de l'évangile, sachant bien qu'elle y trouveroit elle-même de grands avantages, par la fidélité avec laquelle Sérapie rempliroit tous ses devoirs. Sabine manifesta même le désir de connoître quelques unes des maximes du

christianisme ; alors Sérapie, profitant de ces heureuses dispositions, lui exposa la doctrine de Jésus-Christ, en cherchant à enflammer son ardeur à en apprendre toujours davantage. Dieu bénit ses pieux efforts, et la maîtresse, convertie par sa sainte domestique, fut présentée aux ministres de Jésus-Christ, qui achevèrent son instruction et lui conférèrent le baptême.

Depuis ce moment toutes deux ne formèrent plus qu'un cœur et qu'un esprit : elles assistoient tantôt ensemble, tantôt séparément, aux offices de l'église, selon que les circonstances et les soins du ménage le leur permettoient. On les auroit prises pour deux sœurs, tant étoit grande leur union.

Sabine renonça alors aux divertissemens et aux assemblées du monde, et fit le plus noble usage de l'immense fortune que son époux lui avoit laissée. Elle devint la mère des pauvres, la consolatrice des affligés, la protectrice et le soutien des veuves et des orphelins. Sérapie l'aidoit puissamment dans

ces bonnes œuvres et alloit à la recherche des malheureux. Bientôt les autres domestiques et gens attachés à Sabine se convertirent au christianisme; et cette circonstance ne contribua pas peu à faire obtenir la palme du martyre à ces deux ferventes chrétiennes.

L'empereur Adrien, prince très-versé dans les sciences humaines, gouvernoit alors le vaste empire romain. Quoiqu'il n'eût point publié d'édit pour persécuter les disciples de l'évangile, on ne laissoit point de sévir contre eux, parce que les gouverneurs des provinces, conformément aux ordonnances de son prédécesseur Trajan, se rendoient souvent au désir du peuple demandant la mort des chrétiens. On croyoit pouvoir compter avec une pleine certitude sur les intentions d'Adrien, que ce prince avoit manifestées en faisant construire un temple dédié à l'impudique Vénus, sur le Calvaire, près de Jérusalem, à l'endroit même où le fils de Dieu avoit terminé sa sainte vie sur la croix. Un autre temple, consacré à Ju-

piter, fut bâti à l'emplacement où étoit situé le tombeau de Jésus-Christ, lieu illustré par la résurrection du divin Sauveur. La grotte de Bethléem, où naquit le Roi de gloire, n'échappa pas plus à la haine de l'empereur; car il y fit élever un temple en l'honneur de l'infâme Adonis.

Les chrétiens virent avec horreur des lieux si augustes souillés par la présence des mystères païens. Constantin-le-Grand fit plus tard démolir ces édifices, à la place desquels sa sainte mère, l'impératrice Hélène, fit construire des églises chrétiennes.

Sabine et sa domestique Sérapie furent accusées d'être chrétiennes par un esclave sorti du service de la première. Bérylle, gouverneur de la province, fit aussitôt citer devant son tribunal Sérapie, comme étant l'auteur de la conversion de sa maîtresse. Elle se présenta sans délai devant le magistrat, prête à rendre un glorieux témoignage à sa foi. Dès que Sabine fut instruite du sort qui menaçoit sa domestique, elle déclara qu'elle ne consentiroit pas à ce que

cette fidèle servante partît seule, mais qu'elle alloit l'accompagner pour être témoin de son interrogatoire.

Arrivées devant le gouverneur, les deux femmes lui demandent ce qu'il désiroit savoir d'elles.

Bérylle fut très-embarrassé de la présence de Sabine qu'il n'avoit pas mandée, et n'osa trop se prononcer contre cette dame, qui jouissoit alors d'une grande considération à Rome, d'autant plus qu'il n'avoit aucun ordre positif de l'empereur de sévir contre les femmes chrétiennes qui persévéroient dans leur religion. Après avoir balbutié quelques mots, il exhorta Sabine à se mettre en garde contre la secrète magie employée par Sérapie pour lui fasciner les yeux et l'attacher à son culte.

Sabine, que ces propos de magie blessoient vivement, ne put s'empêcher de lui répondre avec fermeté que les chrétiens n'étoient pas des magiciens; qu'elles adoroient le Seigneur avec plus de droiture que les païens, et que de telles pratiques

étoient sévèrement défendues par la religion de Jésus-Christ.

Bérylle se contenta de cette réponse et renvoya les deux femmes, en recommandant toutefois à ses satellites de veiller sur la conduite de Sérapie, et s'ils pouvoient parvenir à s'en emparer, sans que Sabine le sût, de la lui amener sur-le-champ. Dès le troisième jour ils réussirent à la saisir, et la conduisirent aussitôt à Bérylle. Ce misérable s'efforça d'abord, par des promesses et par des marques d'un intérêt hypocrite, de la faire apostasier; mais ce fut en vain. Petit à petit il formula des menaces et lui intima l'ordre de reconnoître les dieux de l'empire et d'offrir de l'encens à ces prétendus protecteurs de la patrie. Sérapie lui déclara sans détours, qu'étant chrétienne, elle ne pourroit jamais consentir à adorer comme des dieux de viles statues, et à offrir de l'encens à des êtres chimériques, qui n'avoient jamais existé que dans l'imagination des poètes. Je ne connois, ajouta-t-elle avec force, qu'un seul Dieu, créateur du ciel et

de la terre ; lui seul aura mon hommage et mon cœur.

Berylle adressa à l'humble servante une foule de questions les unes plus captieuses que les autres, auxquelles Sérapie répondit avec beaucoup d'ingénuité et de franchise, ensuite il la condamna à recevoir des coups de bâton. On lui arrache ses habits avec brutalité, on l'attache à une colonne, on lui administre la correction qui devoit, selon le dire du gouverneur, la faire changer de sentimens. Mais la sainte fille demeura ferme et endura ce traitement sans proférer une seule plainte.

Lorsque les bourreaux se furent acquittés de leur barbare commission, Bérylle demanda à la martyre si elle étoit prête à sacrifier aux dieux.

— Non, répondit la sainte.

— Eh bien, puisque vous ne voulez pas m'obéir, je vais essayer de vous faire repentir de votre obstination ; vous autres, disciples du Galiléen, vous vous piquez de pudeur. On va vous conduire dans un lieu

de prostitution, et deux jeunes gens, qui seront commis à cet effet, sauront vous ré duire à vos devoirs.

Aussitôt on l'entraîne dans une maison infâme, et deux jeunes Égyptiens vont la tourmenter pour faire violence à sa vertu.

La pieuse servante de Dieu élève alors son cœur vers celui qui est le protecteur de l'innocence, et le conjure de ne point l'abandonner dans cette perplexité. Les deux libertins s'approchent et se mettent en mesure d'outrager sa chasteté; mais ils tombent sans connoissance à ses pieds. Les soldats apostés entrèrent dans l'appartement en entendant ce bruit, et ne furent pas peu surpris de trouver les Égyptiens dans l'état le plus déplorable. Ils préviennent le gouverneur de cet accident. Furieux de voir ses horribles desseins échoués par la punition des deux libertins, Bérylle se fait ramener Sérapie, et lui demande si ce châtiment est arrivé avant ou après le déshonneur qu'elle a subi.

La vierge de Jésus-Christ déclare, qu'à

peine entrés dans l'appartement, les jeunes gens furent frappés soudain par la puissance de Dieu, qui n'avoit pas voulu permettre qu'on outrageât une chrétienne.

Cette réponse est accueillie par les huées et les blasphêmes de la multitude, qui attribue la défaite des deux libertins à la magie. Sérapie a beau protester contre cette interprétation, on ne l'écoute pas. Eh bien, s'écrie-t-elle avec force, puis que vous ne voulez pas ajouter foi à mes paroles, interrogez les victimes elles-mêmes.

On essaie donc de les rappeler à eux-mêmes et on y parvient. Les jeunes gens déclarent, sans hésiter, qu'ils ont été comme foudroyés à leur entrée dans l'appartement, et sans que Sérapie les ait seulement touchés. On se moque d'eux, mais ils persistent à soutenir leur déposition, et finissent en disant, ou que Sérapie est une magicienne, ou que le Dieu qu'elle sert est un grand Dieu.

Bérylle fut donc confirmé dans son opinion que la jeune vierge étoit une puissante magicienne.

Il la condamna de nouveau à être battue à coups de bâton. Interrogée de nouveau sur les moyens qu'elle avoit employés pour parvenir à ses fins et se garantir des insultes des deux jeunes gens, elle déclara : comme chrétienne je ne saurois être magicienne, puisque le christianisme abhorre la magie; le seul vrai Dieu, que j'ai invoqué avec ferveur, m'a protégée dans cette occasion, comme il me protégera encore toutes les fois que je reclamerai son secours dans un besoin si pressant.

Le gouverneur la fit alors tourmenter de nouveau, mais n'obtint rien. Après avoir ainsi tout essayé, il prononça contre elle la sentence suivante :

« Sérapie, pour avoir méprisé les ordonnances de l'empereur, et avoir été convaincue de magie, est condamnée à avoir la tête tranchée. »

A l'instant on l'entraîne au lieu fixé par le gouverneur pour l'exécution. Calme et heureuse, elle bénit Dieu, et se rendit avec joie à l'endroit de son triomphe. Sa tête

tomba bientôt au milieu des applaudissemens d'une multitude forcenée et ivre de sang.

Sabine étoit restée enfermée chez elle pendant le temps que duroit l'interrogatoire et l'exécution de sa sainte servante. Elle eut la consolation de se procurer, à force d'argent, le corps sacré de sa domestique; et eut soin de l'ensevelir elle-même dans une de ses terres. La constance et la fermeté de Sérapie l'enflammèrent d'un saint zèle, et provoquèrent en elle le désir de marcher sur ses traces.

Cette héroïne souffrit le martyre le 29 août, mais on solennise sa mémoire le 3 septembre avec celle de sa bienheureuse maîtresse, qui fut exécutée l'année suivante au même jour que Sérapie.

Sabine, qui prévoyoit bien que tôt ou tard on séviroit aussi contre elle, profita de ce temps pour avancer encore en vertu et en sainteté. Elle vendit en secret une partie de ses biens, dont le produit fut distribué aux pauvres, et ne se réserva que ce qu'il lui

falloit pour son entretien. Une extrême vigilance sur toutes ses démarches sembloit d'abord la mettre à l'abri de toute poursuite; sa vie innocente et retirée ne put cependant rester cachée long-temps. Les mêmes hommes, qui avoient surveillé avec tant de malice la conduite de Sérapie, furent apostés pour surveiller la sienne; il ne leur étoit pas difficile de se convaincre qu'elle étoit chrétienne. Les immenses largesses qu'elle répandoit dans le sein des pauvres la trahissoient; car il n'étoit pas possible de n'être pas offusqué par la charité des chrétiens, si opposée à la froide barbarie des païens. Ce qui auroit dû lui concilier l'estime et le respect des vils détracteurs du nom chrétien devint un titre de proscription et un crime irrémissible.

La cupidité a presque toujours marché l'égale de la fureur atroce que les gouverneurs des provinces manifestoient en toute occasion contre les disciples de Jésus-Christ. Pour arrêter l'effusion de ces largesses et grossir une fortune périssable, le juge El-

pidius fit saisir Sabine. Elle fut condamnée à avoir la tête tranchée, et ses biens furent réunis aux domaines du prince.

Les chrétiens enterrèrent Sabine à côté de sa bienheureuse domestique, et construisirent plus tard une belle église sur leurs tombeaux.

SAINT THIBAUD,

CORDONNIER.

Saint Thibaud naquit au bourg de Vico, en Piémont. Ses parens étoient de pauvres, mais honnêtes gens, qui l'élevèrent avec beaucoup de tendresse, mais en même temps avec sévérité, dans la pratique de la religion chrétienne. Il suivoit si soigneusement leurs leçons, et se conformoit si fidèlement aux vertueux exemples qu'ils lui donnoient, qu'il étoit souvent proposé pour modèle aux en-

fans du bourg. Ce n'étoit pas cependant ce qui lui plaisoit le plus; car il chérissoit particulièrement la vertu d'humilité. Aussi ne fit-il que solliciter avec plus d'instance ses père et mère de l'envoyer ailleurs pour apprendre un métier. Il leur fallut bien enfin souscrire à une demande si raisonnable, quelque pénible qu'il fût, pour eux, de se séparer de leur cher fils; ils lui permirent donc de se rendre à Albe pour y entrer en apprentissage.

Ce fut avec une profonde émotion que Thibaud prit congé de ses bons parens; il s'éloigna en mettant toute sa confiance en la protection de Dieu, et arriva heureusement à Albe, ville située entre Asti et Chérasco. Pour ne pas rester long-temps dans l'oisiveté, il se présenta sans délai chez un maître cordonnier, pour y solliciter la première place d'apprenti qui seroit disponible. Ses vœux furent accomplis beaucoup plus tôt qu'il n'eût osé l'espérer, et il s'estima heureux d'avoir rencontré un maître qui fût religieux et vertueux. Celui-ci ne tarda pas

à prendre Thibaud en affection; car le jeune homme, outre qu'il apprenoit avec beaucoup de facilité, étoit soumis, fidèle, soigneux des intérêts de son maître, et plein d'amitié pour ses enfans, pour qui il étoit un vrai Mentor.

Thibaud profita tant, qu'arrivé à la veille de finir son apprentissage, il travailloit mieux que son maître. Aussi ce dernier le traitoit comme son propre fils; il le pria même de rester chez lui lorsqu'il auroit achevé son temps, pour y travailler à gage. Etant maladif et dans l'appréhension d'une mort prochaine, il ne croyoit pas pouvoir remettre ses affaires en des mains plus sûres que celles du laborieux et vertueux Thibaud. Ses pressentimens n'étoient point illusoires; car après que Thibaud fut sorti d'apprentissage, il tomba grièvement malade, et sa plus grande consolation, sur son lit de douleur, fut de voir avec combien de prudence et d'intelligence le jeune ouvrier tenoit sa place à l'atelier. Il l'appela un jour et lui dit : « Cher Thibaud, tu sais

assez que jusqu'à présent je t'ai considéré et traité comme mon fils. Ce qui m'a porté à en agir ainsi, c'est ta probité et ta piété. Comme je sens approcher la fin de mes jours, je te recommande, avant tous les autres, mon fils Jacques; sois pour lui comme un père, prends soin de l'élever chrétiennement, dirige-le dans le sentier de la vertu. Enseigne-lui le métier que je t'ai montré; apprends-lui, par ton exemple, le respect qu'il doit à sa mère. Du consentement de ma femme, je te destine ma fille Vérida. Ce lien t'attachera encore davantage à mon fils, et fera le bonheur de ma fille. Sois pour mon fils un père et un frère, pour ma fille un maître et un mari, et pour tous deux un guide et un consolateur. »

Thibaud fut extrêmement ému de ces paroles. L'image de la mort, encore présente à son esprit, avoit fait une vive impression sur son cœur sensible; mais ce qui l'affligeoit surtout, c'étoit d'être obligé de se refuser à la dernière prière de son maître mourant. Il n'auroit voulu pour rien au

monde le tromper ; il fut donc franc à son égard, et lui déclara qu'il ne pouvoit accéder à ses désirs, parce qu'il avoit fait vœu de chasteté, et que dès lors, pour ne pas s'exposer à enfreindre l'engagement qu'il avoit pris avec Dieu, il seroit obligé de quitter la maison de son maître lorsqu'il seroit mort. Ce dernier, qui étoit un homme religieux, se garda de combattre la résolution de Thibaud ; il l'approuva, au contraire, et se recommanda, lui et les siens, à ses prières.

Lorsque son maître eut rendu le dernier soupir, Thibaud, selon ses derniers vœux, eut pour sa famille toute la sollicitude d'un père. Il fit faire au défunt des funérailles convenables, et prit soin des travaux de l'atelier. Mais aussitôt que le service pour le repos de l'âme de son maitre fut terminé, il remit à sa veuve tout l'argent et le mobilier qu'il avoit en garde : il lui remit aussi l'argent qui lui appartenoit en propre, et dont une partie étoit le fruit de ses épargnes, et l'autre, le restant de ce qu'il avoit

hérité après la mort de ses pauvres parens, en la priant de le distribuer aux pauvres. Il avoit décidément pris le parti de faire un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, où il se promettoit bien de prier pour le repos de l'âme de son maître, auquel il avoit été si attaché. Rien ne put le retenir; il voulut partir sur-le-champ. Après avoir dit adieu à la veuve et à ses enfans, tout chagrinés de son départ, il endossa un costume de pélerin, et se mit en route sans rien emporter de quoi pourvoir à sa subsistance. Plein de confiance en la divine Providence, il étoit sans aucune inquiétude sur l'avenir. Et, en effet, il fit heureusement son pélerinage; tous ceux à qui il demandoit, chemin faisant, une petite aumône pour se procurer du pain, lui donnoient de grand cœur ce que requéroient ses besoins; mais ce n'étoit jamais que quand il se sentoit pressé par la nécessité, qu'il imploroit la charité de ses semblables.

Lorsqu'il fut de retour à Albe, la veuve de son ancien maître le pria instamment de

travailler chez elle, ne fût-ce que très-peu de temps. Il ne voulut pas lui refuser ce service; mais après avoir remis ses affaires en ordre, il la quitta, renonça par humilité à son état de cordonnier, et se fit portefaix, regardant ce métier comme le plus bas de tous. L'argent qu'il gagnoit, il l'employoit à acheter du pain dont il faisoit toujours trois parts; il en distribuoit deux aux pauvres et se réservoit la troisième et la plus petite pour sa subsistance. Lorsqu'il vouloit faire quelque douceur aux pauvres et à lui-même, il achetoit un gâteau qu'il partageoit aussi en trois morceaux, dont il donnoit deux aux pauvres et gardoit le plus petit pour lui. Le boulanger chez lequel il avoit coutume de prendre ses gâteaux, se mit un jour à murmurer contre lui, en se disant en lui-même : Qu'a donc besoin cet homme-là d'acheter du gâteau pour lui et pour les pauvres? si, en place, il achetoit du pain, ils auroient tous au moins de quoi manger à leur appétit. La semaine-sainte venue, il pétrit un beau gâteau avec de la graisse de porc, appela

Thibaud et lui en fit cadeau, comme à l'une de ses bonnes pratiques. Thibaud, sans concevoir aucun soupçon, prend le gâteau en remerciant le boulanger, et le partage de suite aux pauvres, ne s'en réservant qu'un petit morceau. Mais dès qu'il en eut goûté, il s'aperçut de la malice du boulanger, et en fut si irrité qu'il lui échappa une imprécation contre lui. Il se reprit sur-le-champ en désavouant son coupable propos; mais il crut devoir, pour expier ce manquement à la modération dont un chrétien ne doit jamais se départir, s'imposer une pénitence pour toute sa vie, et son confesseur approuva beaucoup sa résolution.

Thibaud ne mangeoit rien autre chose que du pain, et de temps à autre, quelque peu de galette; non content de cette sobriété, il jeûnoit très-souvent, et avec autant de rigidité qu'il le pouvoit en faisant son métier. Il se donnoit quelquefois la discipline, prioit beaucoup, et, tout en portant des fardeaux, il élevoit son âme à Dieu et s'entretenoit dans de saintes pensées. Dans ses

fréquens rapports avec les pauvres gens, il recherchoit toutes les occasions de ranimer leur foi et d'encourager leur piété. On juge aisément combien ce zèle devoit être agréable aux yeux du Seigneur; et le miracle auquel il dut la conservation de son honneur en est une preuve éclatante.

La veuve de son ancien maître le chargea un jour de porter un sac de blé au moulin, désirant que sa farine lui fût rendue aussitôt que possible. Thibaud emporta le sac sur ses épaules, et recommanda au meunier de bien moudre et exactement. Au jour convenu, il retourna au moulin; mais les pauvres, le voyant passer chargé de la farine, l'entourèrent en foule et le prièrent de leur en donner un peu. Thibaud, qui honoroit Jésus-Christ dans les pauvres, fut ému d'une si vive compassion, qu'il ne put résister à leur prière, et dans un instant son sac fut vide, quoiqu'il ne donnât que très-peu à chacun. Arrivé chez la veuve, il lui raconta ce qui venoit de lui arriver; mais aussitôt cette femme jeta les hauts cris, lui fit les

reproches les plus amers, et redemanda, en menaçant, sa farine, ou au moins du bled autant qu'il lui en falloit pour réparer le dommage. Thibaud se trouvoit hors d'état de satisfaire à l'une ou l'autre de ces deux demandes; car, à cause de la cherté qui régnoit alors, les pauvres avoient sans doute déjà fait usage de leur farine, et d'un autre côté, il n'avoit point d'argent pour acheter du grain ou de la farine. Dans cette cruelle perplexité, ne sachant comment se tirer, l'honneur sauf, de ce mauvais pas, il prend le parti de remplir le sac de sable, de le déposer à la porte de la veuve, et de s'éloigner de la ville en toute hâte, pour ne pas avoir du moins à supporter la vue du scandale qu'alloit y causer sa supercherie. Il met donc son plan à exécution, et après avoir déposé le sac à la porte sans être aperçu, il quitte la ville le plus vite qu'il peut. La veuve, prévenue que son sac est devant la porte de sa maison, le fait apporter, et regarde si la farine qu'il renferme est aussi belle que celle que devoit lui rendre

son bled ; elle trouve, à son grand étonnement, qu'elle est incomparablement plus belle. Mais elle ne se contente pas de s'en rapporter à ses yeux, elle fait aussitôt un gâteau pour essayer la farine, et elle a le plaisir de voir qu'elle rendoit beaucoup et avoit un goût excellent.

Cependant le pauvre Thibaud, en proie au chagrin et à l'anxiété, ne cherchoit de refuge qu'en Dieu, et le prioit ardemment de le tirer de cet extrême embarras. Tandis qu'il supplioit à haute voix le Seigneur d'avoir pitié de lui, il fut aperçu par une femme qui passoit dans la forêt où il s'étoit arrêté. Cette femme, qui venoit de Rhode, alloit à Albe; arrivée dans cette ville, elle apprit qu'on cherchoit en vain Thibaud, que la veuve de son ancien maître, enchantée de la beauté de sa farine, avoit fait un gâteau pour lui, et qu'elle avoit grand désir de le lui faire goûter de suite. L'étrangère s'empressa d'indiquer la retraite de Thibaud, et les pauvres lui portèrent aussitôt la nouvelle de ce qui se passoit.

Pénétré de la plus vive reconnoissance pour la bonté de Dieu, Thibaud retourna à Albe, reçut le gâteau des mains de la veuve, et le partagea aussitôt aux pauvres, en demandant seulement pour lui un petit morceau de pain noir. Mais comment peindre l'étonnement de la veuve, quand Thibaud, quelque temps après, et lorsque la farine eut été entièrement consommée, lui fit connoître de quel expédient il s'étoit servi, et lui raconta toute l'histoire.

Ce secours miraculeux ne fit que redoubler le zèle de Thibaud pour le service de Dieu et pour le soulagement des pauvres et des malades. Il renchérit encore sur ses austérités accoutumées, pour mieux asservir son corps; mais cette rigidité, jointe aux fatigues de son métier, mina insensiblement ses forces; on le vit dépérir de jour en jour, et bientôt il fut hors d'état de quitter la chambre que la veuve de son ancien maître avait mise à sa disposition dans sa maison. Lorsque cette femme remarqua que le pieux Thibaud sembloit approcher de la fin de sa

carrière, elle le conjura d'avoir un peu plus de ménagemens pour lui-même, et d'accepter la couche moins dure qu'elle lui avoit préparée; mais Thibaud la remercia de sa charitable attention, en disant : « Hélas! réfléchissons donc que celui qui est la charité même est mort pour nous cloué à une croix de bois. Suivrois-je son exemple, en reposant sur des coussins délicats? » Il resta donc couché par terre sur une planche, la tête appuyée sur un rude tronc en guise d'oreiller.

Comme le mal empiroit de jour en jour, la veuve lui demanda enfin où il désiroit être enterré, si Dieu venoit à disposer de lui. Il répondit : « Si messieurs les chanoines vouloient bien y consentir, je désirerois être enterré entre la cathédrale et l'église de Saint-Sylvestre; mais si cela devoit souffrir quelque difficulté, qu'on m'enterre où l'on voudra. » La veuve lui promit de faire tout ce qu'elle pourroit pour que ses derniers vœux fussent accomplis, et sortit pour vaquer aux affaires de son ménage. Mais le

malade étoit encore plus près de son agonie qu'elle ne l'avoit supposé ; quelques instans après, Thibaud, sentant la vie prête à s'éteindre en lui, recommanda son âme entre les mains du Seigneur, et rendit le dernier soupir dans les bras de son Dieu.

Au même instant et sans que personne s'y attende, toutes les cloches des églises se mettent d'elles-mêmes en branle et retentissent dans la ville : tout le monde en étoit étonné, chacun en demandoit la cause à son voisin, l'effroi se répandoit partout. Cependant la veuve rentre, comme si elle y étoit entraînée par un mouvement involontaire, dans la chambre de Thibaud; mais il s'étoit déjà endormi du sommeil de l'éternité. Se doutant aussitôt de ce qui étoit cause de ce bruit extraordinaire des cloches, elle fait part de ses conjectures aux personnes qu'elle rencontre dans la rue, et court chez l'évêque pour l'informer de la mort du pieux Thibaud. L'évêque, regardant sa supposition comme très-fondée, se rendit dans la maison où gisoit le défunt, suivi du cha-

pitre et d'une foule de fidèles de toutes conditions. Après avoir reçu les déclarations, il ordonna de porter le corps du saint à l'église sur la même planche qui lui avoit servi de lit de mort, accompagna le convoi au milieu de toute la population, fit chanter solennellement l'office des morts, puis il voulut lui-même enterrer le saint.

Cependant les cloches continuoient de sonner, et personne ne pouvoit venir à bout de creuser la tombe, quoique le prélat eût assigné pour la sépulture une place très-distinguée ; mais ce n'étoit pas celle que le défunt avoit désirée. La veuve alors, en voyant l'étonnement de l'évêque, lui fit connoître les derniers vœux de Thibaud, auxquels on s'empressa de déférer ; et non-seulement on ne rencontra plus aucun obstacle pour faire la tombe, mais, après avoir creusé quelque peu dans la terre, on découvrit un cercueil tout vide qui se trouvoit là on ne sait comment, et dans lequel on mit le corps du juste. Les cloches ne cessèrent de son-

ner que lorsque l'enterrement fut tout-à-fait fini.

Ce n'est là que la moindre partie des miracles qui s'opérèrent après la mort du saint. Il seroit trop long d'énumérer ici les prodiges extraordinaires qui illustrèrent sa tombe; qu'il nous suffise de dire qu'il y eut à Albe une si grande affluence de monde de tout état et de tout sexe, des pays voisins et des plus éloignés, que, du produit des offrandes, le chapitre put faire beaucoup d'embellissemens dans la cathédrale, construire une chapelle sur le lieu de la sépulture, et fonder et richement doter, à proximité, un grand hospice pour de pauvres pélerins et pour des malades.

C'est en l'année 1429 qu'eut lieu l'exaltation des reliques de saint Thibaud. L'évêque d'Albe, Alarin, lorsque tous les préparatifs furent terminés, se rendit en grande pompe, à la tête du chapitre et de toutes les autorités de la ville, à la chapelle qu'on avoit bâtie sur le terrain qui recéloit les précieux restes, et fit exhumer le cercueil. Aussitôt

qu'il fut ouvert, et que le corps saint apparut aux regards des assistans, toutes les cloches de la ville commencèrent de nouveau à se faire entendre. Un autre miracle bien plus extraordinaire remplit tout le monde d'étonnement. Un nommé Catalani Falleti vènoit de perdre son fils ; au moment où les cloches commencèrent à retentir, il se jeta à genoux, et, dans sa profonde douleur, il invoqua l'intercession du saint. Sa prière fut exaucée et son fils lui fut rendu. Le bruit d'un événement si merveilleux se répandit bientôt de tous côtés, et l'évêque, qui avoit déjà été informé de la mort du fils de Falleti, fit appeler ce dernier et s'enquit minutieusement, en présence d'une foule de monde, de toutes les circonstances du fait ; et comme elles portoient toutes l'empreinte de la vérité, il prit acte du miracle et le fit enregistrer comme un fait notoire et avéré.

Saint Thibaud étoit mort en 1150, le 1er juin ; c'est encore ce jour-là qu'on fait sa fête à Albe. L'on voit aussi à Asti, en Piémont, une église dédiée à saint Thibaud ;

elle fut bâtie en 1657 par le marquis Chirone Villa, en reconnoissance de la guérison miraculeuse de son neveu le marquis Galeas Villa, qui avoit reçu une blessure que les médecins avoient déclarée mortelle. Ce dernier fit aussi présent d'une lampe d'argent, d'un poids énorme, à l'église d'Albe qui possède les reliques du saint.

Les cordonniers l'honorent comme un de leurs patrons, et ont pour lui une dévotion particulière.

—

Dieu comble de ses grâces ceux qui sont humbles; c'est ce qui saute aux yeux, pour ainsi dire, dans la vie de saint Thibaud. Il comprenoit le sens renfermé dans ces paroles de saint Augustin : Me demandez-vous quelle est la première vertu du chrétien? Je vous répondrai : l'humilité est la première vertu du christianisme. Me demandez-vous ensuite quelle est la seconde vertu du chrétien? Je vous répondrai : l'humilité est aussi la seconde vertu du chrétien. Voulez-vous savoir

enfin quelle est la troisième vertu du chrétien? Je dis que l'humilité est la première, la seconde et la troisième vertu du chrétien; elle est la base d'une vie réellement chrétienne : quand cette vertu nous manque, le secours et la grâce de Dieu nous manquent aussi; nous devenons incapables de faire le bien et de remplir tous nos devoirs.

Saint Thibaud étoit aussi un grand ami des pauvres. On a vu qu'il poussa même une fois trop loin sa charité pour eux; mais comme il reconnut le tort qu'il avoit fait à la veuve par son indiscrète libéralité, et qu'il en ressentit un profond repentir, Dieu le tira de sa peine par un miracle de sa toute-puissance. Il arriva aussi à notre saint de manquer à la modération chrétienne; mais après avoir amèrement pleuré sa faute, il s'imposa pour le reste de sa vie une pénitence qui consistoit à balayer gratuitement la cathédrale d'Albe, à nettoyer et allumer les lampes, sans compter les prières qu'il prit l'engagement de faire chaque jour.

Nous sommes tous sujets à commettre des

fautes, et combien n'en avons-nous pas déjà laissé s'accumuler sur notre conscience ! Pratiquons-nous aussi des œuvres sincères de pénitence ? Redoublons-nous de ferveur et de zèle ? Imitons-nous saint Thibaud dans son ardente charité pour le prochain ? — Ah ! faisons au moins le bien tandis que le jour luit encore, et n'attendons pas les ombres de la nuit, où il n'y aura plus de mérite à obtenir.

SAINTE HAVOIE,

VEUVE.

—

Havoie étoit fille de Berthold, duc de Carinthie, de Moravie et du Tyrol, et d'Agnès, fille du comte Rotlech. Elle eut quatre frères et trois sœurs, dont l'une, nommée Agnès, fut mariée à Philippe-Auguste, roi de France; l'autre à André, roi de

Hongrie, et la troisième devint abbesse du monastère de Lutzingen en Franconie. Havoie naquit vers la fin du douzième siècle. La nature l'avoit douée des plus rares qualités : une grande beauté, un esprit vif et pénétrant, un jugement excellent et un naturel heureux en firent une personne accomplie. Ces belles qualités, fondées sur une naissance illustre, et relevées par l'innocence des mœurs, la firent rechercher, dès sa plus tendre enfance, par plusieurs seigneurs qui désiroient un jour l'épouser.

Ses parens n'omirent rien pour développer le germe précieux des dispositions qu'ils avoient remarquées dans cette enfant de bénédiction, et comme le tumulte du monde et les distractions inséparables d'une condition placée si haut, ne leur permettoient pas de consacrer eux-mêmes leur temps à l'éducation de Havoie, ils l'envoyèrent au monastère de Lutzingen pour y être élevée.

Cette communauté se distinguoit alors par sa régularité et sa ferveur. Havoie, qui

trouva parmi les religieuses plusieurs filles des premières maisons d'Allemagne, se fit un devoir de marcher sur leurs traces, et pratiqua la règle de l'ordre de Saint-Benoit, en tant qu'elle étoit compatible avec son âge. Souvent on la surprit à genoux devant une image de la Sainte Vierge, versant des larmes d'attendrissement.

Religieuse d'inclination, elle s'exerça pendant plusieurs années à la pratique des vertus, et jeta, sans s'en douter, les fondemens de cette piété qui devoit plus tard lui procurer des joies si pures. Comme elle connoissoit les vues de ses parens sur elle, il ne lui fut pas donné de songer à prendre le voile dans ce monastère; car si elle eût été libre, elle n'auroit pas balancé un instant.

Enrichie de vertus et douée d'une sagesse précoce, elle quitta l'humble retraite pour retourner au château de son père. Là elle continua le même genre de vie qu'elle avoit menée au couvent de Lutzingen, et acquit en peu de temps l'estime générale.

Toutes ses démarches étoient guidées par la prudence; l'aménité de son caractère répandoit un charme secret sur ses relations avec les personnes attachées au château; chacun la recherchoit et se plaisoit avec elle.

Elle sut se garantir de bonne heure de la flatterie, et repoussa constamment de son service les gens qui s'extasioient sur son mérite devant elle. Une de ses maximes favorites, c'étoit que plus on étoit élevé par sa naissance, et plus on devoit l'être par sa vertu; n'estimant les distinctions du monde que d'après les lois du christianisme.

Elle avoit à peine atteint sa douzième année, qu'elle fut mariée au prince Henri, duc de Silésie et de Pologne. Un âge si tendre avoit fait naître des craintes à plusieurs membres de sa famille; on paroissoit douter que sa vertu et sa piété pussent se soutenir au milieu des séductions puissantes qui entourent l'éclat d'une maison souveraine; mais la jeune princesse fit bientôt cesser, par sa conduite ferme et sagement

ordonnée, les appréhensions des gens peu capables de la juger. Elle annonça à la cour de son époux qu'elle étoit décidée à suivre ses pratiques de pieté, à accorder à la religion ce qui lui étoit dû, et au monde ce qu'elle ne pouvoit lui refuser. Elle traça donc d'une main forte la ligne de démarcation entre ses devoirs divers, et remplit les uns sans porter préjudice aux autres. Sa principale occupation, en entrant dans le monde, fut d'étudier le caractère de son époux et de s'appliquer à s'attacher son cœur. Elle y réussit si bien, qu'elle en fit un des princes les plus vertueux de l'Allemagne. :

Dieu bénit son union par la naissance de six enfans, dont trois fils et trois filles. Dès qu'elle fut mère, Havoie se consacra tout entière à l'éducation de ses enfans; elle ne voulut point confier à des mains étrangères un soin si important, et s'y dévoua avec une ardeur admirable. Pendant tout le temps que duroient ses grossesses, elle vivoit dans une parfaite continence, du con-

sentement de son époux, employant son temps à la prière, à la lecture des livres de piété et à la pratique des bonnes œuvres. Elle eut la consolation de voir ses enfans se distinguer par leur piété et leurs vertus; Henri, son fils aîné, qui hérita plus tard des états de son père, fut nommé le Pieux, et la postérité lui a conservé ce beau titre.

Le même soin qui présidoit à l'éducation des enfans de la sainte princesse, se fit remarquer partout dans sa maison : dames d'honneur, officiers du prince, domestiques, gens de basse-cour, tout le monde se rangea aux devoirs de la religion, tant étoit grand l'ascendant de la maîtresse : un regard, un geste suffisoient pour tout contenir dans l'ordre; rien ne coûtoit à ces gens, parce qu'ils admiroient dans la duchesse l'assemblage de toutes les vertus. On ne pouvait se lasser de contempler cette femme forte, ornée de toutes les qualités qui brillent dans le monde, adorée de son époux, chérie de tout un peuple, estimée et respectée des étrangers, vivant, à la fleur de

l'âge, plutôt en religieuse qu'en princesse, passant ses jours dans la retraite et dans les austérités. Sa piété avoit quelque chose de noble et de grand, et en imposoit à ceux-là même qui auroient voulu y trouver matière à leurs sarcasmes.

Seroit-il nécessaire de dire qu'une tendre charité envers les pauvres animoit toutes ses actions et leur imprimoit le cachet de la perfection? Cette vertu a fait l'ornement de tous les saints; on ne sera donc pas surpris de la voir pratiquée à un si haut degré par celle dont on n'implora jamais en vain la miséricorde. Mais il ne lui suffisoit point de donner au monde l'exemple des vertus ordinaires, il falloit à cette âme ardente une voie plus étroite pour parvenir à la perfection. Elle n'avoit que vingt-deux ans et son époux trente-deux, lorsqu'elle persuada à ce dernier que, pour atteindre à une plus haute sainteté, de plus grands sacrifices, de plus grands efforts étoient nécessaires. Les deux époux déposèrent donc entre les mains de l'évêque de Breslau le vœu secret de vivre

à l'avenir d'une parfaite continence, vœu qu'ils ont gardé jusqu'à la mort. Depuis ce jour, Havoie fit des progrès admirables dans la vertu; son cœur s'embrâsa de plus en plus du feu de l'amour divin, tous ses désirs étoient dans le ciel.

Un jour que les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne s'étoient rendus au château pour offrir leurs hommages au duc, celui-ci voulut les présenter à son épouse. On chercha Havoie dans ses appartemens, à la chapelle, au jardin, sans pouvoir la trouver. Enfin un domestique vint annoncer à un des chambellans que la princesse étoit dans une chambre auprès de la cuisine.

Le duc y conduisit les ambassadeurs, et quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il la vit, vêtue en simple robe grise, servant à table plus de cinquante pauvres! Ces infortunés, qui accouroient tous les jours au palais pour y recevoir de la nourriture, avoient, depuis long-temps, été servis par la même personne qui les servoit alors, sans qu'ils l'eussent connue. Qu'on juge de leur

surprise en entendant les ambassadeurs traiter cette prétendue domestique avec tous les égards dus à une souveraine!

Lorsqu'on lui fit des questions sur l'humilité qui l'avoit portée à s'abaisser ainsi : Comment pourrais-je rougir d'en agir de cette manière envers des gens qui sont nos frères ? Cette réponse depeint toute la beauté de son âme. Mais, peu contente de servir ainsi les pauvres dans son propre palais, elle ne dédaignait pas d'aller dans les hôpitaux leur rendre tous les services qui dépendoient d'elle ; souvent, en la voyant arriver, les malades disoient : Voici notre mère ; heureux celui qui aura le bonheur d'en être touché, il sera guéri de sa maladie.

Elle engagea le duc à affecter une somme considérable à la fondation du monastère de Trebnitz, dans le voisinage de Breslau, capitale de la Silésie. Henri le dota richement, mais Havoie y ajouta plus tard des revenus capables de subvenir à l'entretien de mille personnes. Ce monastère fut soumis à l'or-

dre de Cîteaux; on y admettoit les veuves et les filles qui vouloient se consacrer à Dieu. Le nombre des religieuses ne s'élevoit d'abord qu'à trois cents, à la tête desquelles fut placée la princesse Gertrude, fille de notre sainte. Havoie prit soin d'y élever un grand nombre de jeunes orphelines de toutes les conditions de la société; celles qui n'avoient point de vocation pour la vie religieuse furent dotées par elle et établies convenablement.

Depuis le jour de la fondation de cette communauté, la sainte princesse y passa une grande partie de son temps, sans cependant faire de vœux; elle portoit l'habit des religieuses, et observa, autant qu'elle le put, la règle de la maison. Elle ne vouloit point qu'on la distinguât en rien, et s'abaissoit jusqu'à remplir les offices les plus vils de la maison. Ces mêmes sentimens la portoient à choisir toujours la dernière place au chœur, au réfectoire, et dans toutes les assemblées auxquelles elle assistoit, disant aux religieuses : « Vous êtes les épouses de Jésus-

Christ, moi je n'en suis que la servante. »

Son amour pour Jésus-Christ crucifié lui inspira de grandes mortifications, et ses directeurs furent souvent obligés de restreindre son zèle à cet égard. Comme elle étoit jeune et d'une complexion délicate, on fut forcé de lui défendre de macérer sa chair avec trop de rigueur. Elle jeûnoit tous les jours, à l'exception des dimanches et des grandes solennités de l'église. Pour se mortifier davantage, elle choisissoit tous les mets les plus grossiers et ne mangeoit jamais de viande. Elle fit une grave maladie, dans laquelle le nonce du pape en Pologne lui prescrivit de se relâcher de ses austérités et de prendre des alimens plus substantiels. Elle obéit, quoique à regret, et avoua, depuis, que ce relâchement lui avoit causé plus de mal que de bien. Le mercredi et le vendredi de chaque semaine, elle jeûnoit au pain et à l'eau; les autres jours elle mangeoit des légumes ou du laitage. Elle portoit nuit et jour un rude cilice sur elle, et une ceinture qui étoit souvent teinte de sang. Elle avoit

dans sa cellule un beau lit; mais elle couchoit sur la dure : encore ne dormoit-elle que deux ou trois heures, et passoit le reste du temps en prières. Elle s'approchoit souvent de la sainte table, et puisoit sans cesse, dans ce commerce intime avec Jésus-Christ, de nouvelles forces pour se soutenir dans la carrière pénible qu'elle avoit embrassée.

Cependant elle devoit être en proie à d'autres peines qu'à celles qu'elle ressentoit par suite de ses excessives austérités. Conrad, duc de Kern, fit une irruption sur les terres de Henri, l'époux de Havoie. Ce dernier ramassa à la hâte quelques troupes pour s'opposer aux desseins de son ennemi; mais il fut battu dans une bataille, blessé, et tomba entre les mains de Conrad. Lorsqu'on vint annoncer cette triste nouvelle à la sainte princesse, elle leva au ciel un regard de confiance, et sans perdre courage, elle s'écria : « J'espère que mon époux sera bientôt guéri et délivré. » Le jeune Henri, fils aîné de Havoie, somma Conrad de relâcher son père; mais le perfide comte ne

voulut rien entendre. Alors on courut aux armes : toute la Silésie se leva pour voler à la défense de son prince. Havoie, qui avoit horreur du sang, et qui connoissoit les maux qu'entraînent les guerres les plus justes, eut recours à un autre moyen. Seule, et sans vouloir qu'on l'accompagnât, elle se rendit au camp de Conrad pour demander la liberté de son époux. Le comte fut saisi d'une respectueuse frayeur à la vue de cette princesse, parée des livrées de la pénitence, et ornée des charmes d'une haute sainteté.

Havoie n'oublia point dans cette circonstance qu'elle étoit l'épouse d'un souverain, et tint devant le tyran un langage à-la-fois ferme et modéré. Elle obtint sans difficulté la liberté du duc, et retourna contente et heureuse dans son monastère. Peu de temps après, Henri mourut dans de grands sentimens de piété, dans les bras de sa sainte épouse. Tout le monde admira la résignation qu'elle fit paroître dans cette occasion.

Trois ans après, cette même résignation se montra lors de la nouvelle que son fils aîné,

avoit péri dans un combat contre les Tartares. Comblée de faveurs extraordinaires, cette héroïque femme les cacha toujours aux yeux d'une communauté faite pour les apprécier. Souvent on la trouvoit dans sa cellule ; les yeux attachés sur la croix, qu'elle inondoit de larmes, tandis qu'elle poussoit des soupirs et proféroit des paroles brûlantes. Au seul nom de Jésus, son cœur tressailloit de joie, et l'ardeur de son amour se trahissoit au dehors et se peignoit sur sa figure céleste.

Le Seigneur la favorisa du don des miracles et de celui de prophétie : elle prédit à ses sœurs plusieurs événemens qui ne se sont réalisés en partie qu'après sa mort. Elle connut le jour où elle devoit quitter cette terre, et redoubla d'austérités. Elle demanda les sacremens de l'église, quoique son état n'inspirât encore aucune crainte sérieuse : on accéda à son désir, et on reconnut plus tard qu'elle avoit eu une révélation particulière du moment de sa mort.

Munie des secours de la religion, elle bénit la communauté et entra en oraison :

bientôt elle expira sans agonie et de la mort la plus douce, le 14 octobre 1243, après avoir pratiqué pendant quarante ans les plus grandes mortifications, dont le nom seul fait frémir les âmes mondaines.

Les miracles que Havoie avoit opérés, durant les dernières années de sa vie, avoient assez dit combien cette grande âme étoit agréable à Dieu ; mais ils continuèrent après sa mort. On ensevelit son corps dans une magnifique robe, que la communauté avoit fait préparer à son insu, et on le porta en triomphe à l'église du monastère de Trebnitz.

Toute la Silésie pleura Havoie comme une mère, et la vénéra comme une patronne. Le bruit des grâces que les fidèles obtinrent à son tombeau, engagea le saint-siége à faire faire une enquête sur les vertus qu'elle avoit pratiquées. Il fut constaté que sa vie entière avoit été un hommage solennel rendu à la religion catholique. Le pape Clément IV la canonisa le 15 octobre 1267, vingt-quatre ans après sa mort.

Le 17 août de l'année suivante, on leva de terre le corps de la bienheureuse, dont les chairs étoient entièrement consumées, à l'exception de trois doigts qui tenoient une petite image de la sainte Vierge, que Havoie avoit constamment portée sur elle pendant sa vie. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 17 octobre.

SAINT GODEFROI,

GÉNÉRAL D'ARMÉE.

Le saint, dont nous rapportons ici la vie, naquit dans l'opulence, et descendoit de la famille des comtes de Cappenberg, l'une des plus illustres de Westphalie. Richesses, honneurs, gloire, tout se trouvoit réuni dans sa famille et lui promettoit un brillant avenir. Ses parens lui firent donner une éducation chrétienne et lui inspirèrent un vif amour

pour le créateur. Sa jeunesse se passa dans la pratique du bien, et il eut à peine atteint l'âge de l'adolescence qu'il entra au service de l'empereur Henri V, en qualité d'officier de l'état-major.

Son courage et son exactitude lui frayèrent en peu de temps la route des dignités militaires : on étoit tellement convaincu de son mérite, qu'il ne s'éleva pas une voix lorsqu'on le vit parvenir aux grades les plus honorables : mais au poste élevé qu'il occupoit, il n'oublia jamais qu'il étoit chrétien et donna constamment l'exemple de la plus grande modération. Ennemi du faste et des plaisirs sensuels, il sut conserver son cœur pur au milieu de la licence des camps. Sa probité étoit si grande, qu'il ne se seroit jamais permis une ombre d'injustice envers le dernier des soldats. Il étoit inflexible dans le maintien de la discipline militaire, et obligea un jour un de ses officiers à restituer quelques bœufs qu'il avoit enlevés à un cultivateur de l'endroit où il étoit en garnison. Il accompagna cet acte d'équité d'une som-

me qu'il fit remettre à l'individu lésé, afin de l'indemniser des pertes qu'il avoit éprouvées par l'enlèvement de ses bestiaux. Sa sévérité ne dégénéra cependant jamais en barbarie ; car il se montroit dans toutes les occasions juste et bon, écoutant les plaintes que les militaires lui adressoient et y faisant droit quand elles étoient fondées.

Une conduite si louable lui gagna tous les cœurs et en fit l'idole de l'armée. Jamais on n'avoit vu de général plus habile et plus dévoué aux intérêts du prince ainsi qu'au bien-être du soldat. L'empereur le chérissoit comme un fils et les soldats comme un père.

Ainsi, tout lui sourioit dans la carrière difficile qu'il parcouroit avec tant de gloire ; il pouvoit aspirer aux plus hautes fonctions de l'état. Mais ce qui eût été capable d'éblouir une âme ordinaire, ne put nullement toucher un homme comme Godefroy. Au sein des grandeurs, au faîte des honneurs, il éprouva un vide que ne pouvoient combler les biens de la terre. Son âme ardente con-

voitoit d'autres jouissances que celles que le vulgaire trouve dans l'ivresse des plaisirs du monde. Il reconnut le néant de ces espérances sur lesquelles les mortels bâtissent le frêle édifice de leurs vœux, et, saintement passionné pour des causes plus nobles, il prit la généreuse résolution de se soustraire à l'influence du monde et de quitter le service, sans cependant faire part des projets qu'il avoit formés dans son cœur.

Cette retraite fit grand bruit à la cour et dans l'armée, et fut diversement interprétée par les habiles de la terre. Sans s'arrêter aux vaines clameurs des courtisans, Godefroy se retira dans une de ses terres et contracta, quelque temps après, un mariage avec une pieuse comtesse d'Arensberg, avec laquelle il vécut pendant plusieurs années dans une union parfaite, sans cependant en avoir d'enfans. S'il n'eût soupiré qu'après le bonheur que peut goûter un époux dans une union si heureuse, on pourroit dire que Godefroy n'avoit rien à désirer ici-bas. Il couloit des jours paisibles et

tranquilles au sein du bonheur domestique, lorsque saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré, vint prêcher dans les environs du château de Cappenberg.

Norbert étoit, d'après le témoignage de saint Bernard, l'un des hommes les plus éloquens de l'époque. Issu d'une famille illustre, il avoit paru avec avantage à la cour de l'empereur Henri V, où il s'étoit fait chérir et admirer par ses brillantes qualités; mais, pénétré du néant des vanités de la terre, il se retira dans une solitude, partagea ses biens entre les pauvres, se fit prêtre et prêcha la pénitence surtout aux grands de la terre. Ses prédications, soutenues par l'éclat d'une éminente sainteté, causèrent un ébranlement général en Allemagne. Une foule de seigneurs des premières familles revinrent de leurs égaremens et commencèrent une vie sérieuse. Godefroy n'avoit pas besoin de s'occuper de sa conversion, cependant il alla entendre saint Norbert et se mit sous sa direction.

Il prit, après avoir fait de longues ré-

flexions, la résolution de se consacrer à Dieu. Mais il prévit de puissans obstacles; car il ne s'agissoit pas seulement de renoncer au monde: Godefroy vouloit convertir ses châteaux en autant de monastères, et s'enfermer dans l'un d'eux pour y vivre dans la pénitence. Pour effectuer ce double projet, il avoit d'abord besoin du consentement de son frère Othon de Cappenberg, parce qu'ils possédoient en commun plusieurs domaines, ensuite il lui falloit obtenir la permission de sa jeune épouse pour rompre les liens du mariage qui l'unissoient à elle.

Rien n'annonçoit qu'il lui seroit facile de vaincre ces obstacles; tout, au contraire, sembloit présager qu'il échoueroit complétement dans son projet; cependant Godefroy ne perdit pas courage. Il adressa au Seigneur de ferventes prières pour le conjurer de fléchir les cœurs, jeûna fréquemment, fit des aumônes considérables et remit le soin de cette affaire à la Providence; puis un jour qu'il croyoit son épouse bien

disposée à écouter ses propositions, il se jeta dans ses bras et lui fit en sanglottant la demande de consentir à ce qu'il effectuât son pieux dessein. Quelle ne fut pas la surprise de Godefroy, lorsqu'il apprit de la bouche de cette femme vertueuse que, loin de mettre des entraves à son projet, elle songeoit elle-même à se retirer du monde, et qu'elle consentoit à tout ce qu'il pourroit entreprendre.

Heureux d'avoir surmonté cette première difficulté, Godefroy vola près de son frère, duquel il obtint de même la promesse de consentir à son projet; ce dernier manifesta même le désir de s'adjoindre à lui et d'entrer avec lui dans l'ordre de Prémontré.

Les deux frères, d'accord sur tous les points, se rendirent donc auprès de saint Norbert, auquel ils firent part de leur généreuse résolution, ainsi que du projet de convertir en monastère le château de Cappenberg, de vendre leurs autres domaines, et de faire construire avec les sommes produites deux autres communautés à Ilmstadt

dans la Wettéravie et à Vorlar. Saint Norbert consentit à tout, pourvu que les deux familles des jeunes comtes et de la comtesse, épouse de Godefroy, y consentissent. Cette clause étoit nécessaire, car le comte Frédéric d'Arensberg, père de la jeune épouse de Godefroy, s'opposa vigoureusement à ce projet. Il traita de folie la résolution des trois personnes qui désiroient se retirer du monde. En vain employa-t-on tous les moyens de persuasion pour l'amener à donner son consentement, en vain des seigneurs distingués de la cour lui écrivirent-ils des lettres pressantes pour le supplier de se rendre aux vœux de sa fille et de son gendre, tout fut inutile. Frédéric alla même jusqu'à faire des reproches à Norbert, comme si ce saint homme avoit abusé de la confiance que les deux frères lui avoient témoignée pour les engager à entrer dans son ordre.

Godefroy supporta avec beaucoup de grandeur d'âme ces contradictions, en persistant néanmoins dans sa résolution; on

n'épargna rien pour l'abreuver de dégoût, on attenta même quelquefois à ses jours; mais il échappa à toutes ces poursuites par la protection du Seigneur. Ces épreuves durèrent plusieurs années, sans que Frédéric se relachât en rien de ses rigueurs contre Godefroy, qui, de son côté, ne fut pas ébranlé par tant de contradictions.

Enfin l'heure de la délivrance sonna: Frédéric tomba malade à son château d'Arensberg, au retour d'une partie de chasse, et mourut quelques jours après. Godefroy et son épouse exécutèrent alors leur projet. Le château de Cappenberg fut converti en monastère, et les deux frères y entrèrent en qualité de simples religieux, sans vouloir accepter aucune charge au milieu des fervens moines.

Godefroy donna dans cette maison l'exemple des plus éminentes vertus, et pratiqua au plus haut degré les austérités prescrites par la règle de l'ordre. Son humilité étoit si grande, qu'il ne pouvoit souffrir les marques de déférence que les religieux ne

cessaient de lui donner. Saint Norbert, qui connoissoit tout son mérite, l'envoya à Prémontré même, dans la maison-mère de l'ordre, où Godefroy passa quelque temps.

Mais la Providence ne lui permit pas de séjourner long-temps dans cette communauté, car saint Norbert ayant été nommé archevêque de Magdebourg, rappela Godefroy ainsi que son frère Othon, afin d'être à même de profiter de leurs lumières et de les consulter.

Ce nouveau genre de vie ne convint pas à Godefroy; car, ne pouvant plus pratiquer avec la même liberté qu'auparavant les mortifications auxquelles il étoit habitué, il vit sa santé se détériorer sensiblement; il tomba malade, et comme les médecins prétendoient que le climat de Magdebourg lui étoit nuisible, Norbert le fit partir pour Ilmstadt avec son frère. Dans cette maison, Godefroy devint en peu de temps l'objet de l'admiration publique. Sa santé se rétablit un peu, et il profita de cette amélioration pour reprendre ses anciennes austérités. Il portoit

si loin l'amour pour les pauvres, qu'il se priva plus d'une fois du nécessaire pour soulager les malheureux. Sa douceur inaltérable, son affabilité, son empressement à rendre service, et surtout sa patience, lui gagnèrent l'affection de tout le monde. Il ne vivoit pas pour lui-même, mais pour les autres.

On a prétendu, depuis sa mort, que ses mortifications étoient trop grandes pour qu'il pût parvenir à un âge avancé; s'il en était ainsi, Godefroy n'en fut nullement affligé, car il n'avoit jamais désiré vivre long-temps. Le vœu le plus ardent de son cœur étoit de se voir au plus tôt affranchi des liens du corps, pour aller respirer l'air du royaume céleste. C'est ce qui lui fit dire aux religieux qui cherchoient à tempérer un peu son ardeur pour la pénitence : « Je ne voudrois pas, pour tous les biens de la terre, prolonger ma vie d'un seul instant, car je ne soupire qu'après le bonheur de jouir bientôt de mon Dieu. Là; je le verrai face à face, et je pourrai le bénir et le glorifier dans tous les siècles.

Son frère Othon, qui prévoyoit sa fin prématurée, lui fit un jour de tendres reproches sur ses austérités : « Mon frère, lui répondit-il, ne me plaignez point, si ma dernière heure est proche, félicitez-moi au contraire ; car je sais ce que j'ai à gagner à la mort. O douce mort ! quand viendras-tu détruire cette maison de boue qui me re tient encore captif dans cette vallée de larmes? Viens, tes coups me sont agréables ; ils me délivreront des angoisses de la terre. »

Cependant sa maladie prit un caractère très-alarmant, et il reconnut bientôt lui-même qu'il approchoit du terme de ses vœux. Il demanda aussitôt les sacremens de l'église qu'il reçut avec une piété angélique : avant de communier, il demanda, d'une voix défaillante, pardon à toute la communauté des scandales qu'il auroit pu lui donner ainsi que des peines qu'il auroit pu causer à chaque religieux en particulier. Ces bons moines fondirent en larmes et allèrent l'un après l'autre lui serrer la main

pour lui témoigner leur amitié ; alors il fut content : il se fit étendre sur la dure pour terminer, dans la posture d'un pénitent, sa sainte carrière.

Plusieurs défaillances se suivirent coup sur coup et lui annoncèrent sa prochaine délivrance : « Soyez les bien-venus, dit-il, messagers de l'éternité ; vous m'avertissez que tout va finir pour moi. » Il pressa ensuite avec une tendre affection contre ses lèvres l'image de Jésus-Christ, récita une prière, et s'endormit du sommeil de la paix le 13 janvier 1127, jour où l'église célèbre le baptême de notre Seigneur.

Il avoit demandé comme une grâce d'être enterré avec les habits de son ordre et sans pompe. On accéda à son pieux désir ; mais les marques de sainteté qu'il avoit données pendant sa vie portèrent les fidèles à l'invoquer comme un puissant protecteur dans le ciel. L'église catholique a solennellement reconnu le culte qu'on lui rendoit de temps immémorial. Le corps de ce bienheureux militaire et confesseur repose dans l'église

d'Ilmstadt en Wettéravie. Godefroy est regardé comme un des patrons de l'ordre de Prémontré.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SIENNE,

PEIGNIER.

—

Ce saint naquit à Sienne, en Italie : c'est de là que vint la coutume de l'appeler Pierre de Sienne. Ses parens l'élevèrent chrétiennement, et le formèrent par leur propre exemple à la pratique du bien. Pierre apprit dans sa ville natale le métier de peignier; comme il étoit actif et laborieux, il devint par la suite maître dans son état, et se maria avec une jeune personne d'une grande piété. Les deux époux furent si heureux dans leur union, ils vécurent en si bonne intelligence, si contens et si paisibles, qu'ils devinrent le modèle

des bons ménages dans toute la ville de Sienne. Pierre gagnoit beaucoup dans son état, quoiqu'il fût très-modéré dans le prix de ses marchandises. Il n'avoit pas l'habitude de surfaire; il établissoit son prix tout d'abord, et si on marchandoit, il se contentoit de mettre le doigt sur sa bouche, comme pour attester qu'il ne pouvoit fournir sa marchandise à meilleur marché.

Pierre acquit de cette manière la confiance générale. Comme ses peignes étoient très-recherchés, il avoit toujours assez de travail, et, grâce à son économie, il pouvoit faire beaucoup de bien aux pauvres. Sa femme n'étoit pas moins charitable que lui; comme ils n'avoient point d'enfans, ils ne croyoient pas pouvoir mieux placer leurs épargnes que dans le sein des pauvres.

Autant Pierre étoit assidu à son métier, autant il étoit exact à remplir ses devoirs de chrétien. Il ne se contentoit même pas d'entendre la messe chaque matin avant de se mettre au travail, il passoit souvent une grande partie de la soirée en prière à l'église

de Saint-Dominique ou à Notre-Dame. Lorsqu'il avoit une heure de libre dans la semaine, c'étoit un bonheur pour lui de visiter le célèbre hôpital de Sainte-Marie-de-l'Echelle, pour y consoler les malades et les encourager à souffrir leurs maux avec patience.

De longues années s'étoient ainsi écoulées, riches en fruits de salut pour Pierre, lorsque la mort vint le séparer de celle qui lui étoit si tendrement unie. Cette perte lui causa un profond chagrin; cependant il se résigna à la volonté de la divine Providence; l'adorant dans ses décrets paternels, il envisagea le malheur qu'il déploroit comme un signal de la bonté de Dieu, qui l'appeloit à vivre d'une manière encore plus parfaite. Peu de temps avant la mort de son épouse, il s'étoit fait recevoir, avec son consentement, dans le tiers-ordre de Saint-François, institué pour les personnes qui, sans rompre leurs engagemens avec le monde, vouloient embrasser un état de vie pénitent; mais dès ce moment il résolut, à l'exemple du saint fon-

dateur de son ordre, de tout quitter et de prendre pour modèle la pauvreté de Jésus-Christ. Il vendit tout ce qu'il possédoit, en distribua le produit aux pauvres et entra dans l'ordre des Frères-Mineurs. Pierre y passa le reste de ses jours dans la méditation et la retraite, occupé à repousser les attaques de l'ennemi de son salut, et goûtant par avance les joies de l'éternité. Lorsqu'il étoit dans l'extase de la contemplation, toute sa personne resplendissoit des rayons lumineux de l'amour divin, qui embrâsoit son âme. Malgré son haut renom de sainteté, il se montra toujours pénétré d'un profond esprit d'humilité. Il regardoit cette vertu comme la base de toutes les autres; aussi mit-il constamment les plus grands soins à la conserver. Un jour que se trouvant près de Sienne, en un endroit qu'on appelle l'*Arbre de Saint-François*, il pleuroit avec des larmes amères les fautes de sa jeunesse, il reçut d'en haut l'heureuse assurance que ces fautes lui étoient pardonnées.

Dieu exalta par des grâces extraordinaires les sublimes vertus de son serviteur. Pierre connoissoit les secrets des cœurs et guérissoit les maux de l'âme par ses conseils salutaires. On le vit délivrer un habitant de Milan de violentes douleurs de tête en faisant le signe de la croix, et ressusciter un enfant. Ses concitoyens le consultoient lorsqu'il s'agissoit des affaires d'état les plus importantes ; le bienheureux Ambroise de Sienne, dominicain, suivit avec soumission ses pieux avis.

Il fut atteint, en 1289, d'une maladie à laquelle il succomba, après avoir reçu avec une ardente dévotion les derniers secours de la religion ; il fut enterré dans l'église de Saint-François. Le gouvernement lui fit ériger un superbe mausolée, et résolut, de concert avec la bourgeoisie, de célébrer sa fête chaque année. Pie II préconisa la sainteté de ce pieux serviteur de Dieu dans un discours qu'il prononça à Sienne, et Pie VII autorisa sa fête en 1802.

La vie de Pierre de Sienne est une nouvelle preuve des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur les maisons où règnent la piété, l'équité et la vertu. Ses parens ne lui avoient point laissé de fortune, ce n'est que par son industrie qu'il étoit parvenu à un degré d'aisance qui lui permettoit non-seulement d'être sans nulle inquiétude sur sa propre existence, mais encore d'être le bienfaiteur des pauvres, surtout des veuves et des orphelins. Lorsqu'il se fut marié, il se montra chef de famille soigneux et prudent; époux tendre et fidèle, il mérita d'être cité comme un modèle dans sa ville natale.

Que d'unions seroient plus heureuses aujourd'hui, si la même harmonie régnoit entre les époux; si chacun aidoit charitablement l'autre à porter son fardeau; s'ils avoient toujours Dieu présent devant les yeux; si, vivant en esprit de pénitence, ils imploroient sans cesse son assistance. Oui, leur bonheur commenceroit dès cette vie même, et lorsque l'heure du trépas seroit venue, ils ne se sépareroient qu'avec le vif

espoir de se retrouver bientôt réunis dans le séjour de la suprême félicité.

SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE,

VIERGES ET MARTYRES.

—

Juste et Rufine étoient de Séville en Espagne, et proches parentes, à ce que prétendent quelques écrivains. Elles vivoient en commun, et gagnoient leur subsistance en faisant des vases de terre fine, qu'elles vendoient à si bas prix qu'elles ne manquoient jamais de travail; de sorte qu'elles étoient non-seulement en mesure de suffire à leurs propres besoins, mais encore de faire vivre bien des malheureux. Elles distribuoient indistinctement leurs aumônes aux chrétiens et aux païens; aussi étoient-elles généralement respectées parmi ces derniers. A leur vive charité, elles unissoient une

vraie dévotion ; elles élevoient fréquemment leur âme à Dieu, méditoient, tout en se livrant à leurs occupations manuelles, sur ses perfections, sur ses commandemens, et accompagnoient ces pieuses pensées de bonnes résolutions. Elles mettoient la plus grande vigilance à se prémunir contre les séductions du démon de l'impureté et contre les désordres de l'idolâtrie. Elles recherchoient enfin toutes les occasions de faire un acte de vertu, et chacune de leurs actions étoit un sacrifice méritoire et agréable à Dieu. C'est à ces sentimens si élevés, à cette conduite si pure, qu'elles furent redevables de la palme du martyre au commencement du quatrième siècle.

A cette époque, où déjà les édits des empereurs Dioclétien et Maximien avoient allumé le feu de la persécution, on s'apprêta à Séville à célébrer une fête solennelle en l'honneur de Vénus, et plusieurs païennes voulurent acheter, dans ce but, des vases de terre fine chez Juste et Rufine. Mais les deux chrétiennes, quoique bien approvi-

sionnées de vases, firent difficulté de leur en vendre, pour ne pas se rendre complices, en quelque sorte, de l'idolâtrie à laquelle on vouloit faire servir ces objets.

Ces femmes, piquées du refus, résolurent de s'en venger; elles coururent chez le juge Diogénien, et lui dénoncèrent Juste et Rufine comme chrétiennes, en le sollicitant de les forcer à sacrifier à la déesse. Le juge, aux termes des édits, fut obligé de faire arrêter Juste et Rufine. Traduites devant son tribunal, il leur demanda si elles croyoient en effet à Jésus-Christ. Elles répondirent de sang-froid, l'une et l'autre, que non-seulement elles croyoient sincèrement à Jésus-Christ, mais qu'elles étoient prêtes à sacrifier leur vie pour rendre témoignage à la vérité et à la divinité de sa religion. Le juge leur demanda ensuite pourquoi elles avoient refusé de vendre des vases, dont elles savoient cependant que leurs concitoyennes avoient besoin pour leurs cérémonies. Juste et Rufine répondirent avec le même calme, qu'elles avoient cru devoir en agir ainsi,

pour ne pas prendre la moindre part, fût-ce la plus indirecte, à un culte si détestable à lenrs yeux.

Cette réponse surprit d'autant plus le juge, que, pour leur inspirer de la peur, il avoit fait apporter une statue de la déesse avec un autel pour sacrifier, et fait ranger autour les instrumens de torture. Voyant que ces apprêts n'avoient point produit sur ces jeunes filles l'effet qu'il en attendoit, il leur déclara qu'il leur laissoit le choix d'offrir de l'encens à l'idole, en présence de tout le monde, ou de courir le risque d'être livrées au supplice. Juste et Rufine refusèrent avec fermeté; et comme le peuple en étoit furieux et demandoit vengeance pour cette insulte faite à la déesse, Diogénien condamna les deux chrétiennes à la torture et au fouet.

Cet ordre fut barbarement exécuté; mais Juste et Rufine persistèrent courageusement à confesser Jésus-Christ. On les conduisit alors en prison; le juge avoit ordonné de les ramener devant lui dans quelque temps,

espérant qu'il pourroit encore réussir à leur faire offrir de l'encens à l'idole, et à leur faire abjurer le christianisme. Pour y parvenir, il eut recours à toutes sortes d'artifices, aux flatteries, aux promesses, mais inutilement; toutes ses combinaisons vinrent échouer contre l'héroïque fermeté des deux jeunes vierges. Furieux de ce mécompte, et enflammé encore par les clameurs et les provocations des païennes, il crut devoir leur infliger les châtimens les plus rigoureux.

Juste et Rufine sont donc ramenées devant lui; il leur demande de nouveau si elles consentent à offrir de l'encens à la déesse, ou bien si elles s'obstinent dans leur refus. Convaincu par leur réponse qu'elles étoient plus déterminées que jamais à ne pas renier Jésus-Christ, il commande qu'on leur déchire le corps avec des ongles de fer; et comme elles enduroient ces tourmens avec courage, il les fait jeter brutalement par terre, lier et traîner par les pieds jusque dans la prison.

Juste succomba à ce supplice inhumain;

à peine fut-elle arrivée dans son cachot, qu'elle rendit au Seigneur son âme pure et glorieuse. Lorsque Diogénien en fut instruit, il ordonna que Rufine fût précipitée du haut d'un endroit escarpé, puis brûlée. Sabinus, évêque de Séville, se procura avec beaucoup de difficultés le corps de sainte Juste et les restes de sainte Rufine, et les ensevelit avec les honneurs convenables. Leur martyre eut lieu vers l'an 304. Leur commémoration est fixée au 19 juillet par le martyrologe romain.

—

Parmi les belles instructions que nous donne la vie de ces deux saintes, leur attention à éviter de contribuer, même de la manière la plus indirecte, au culte des faux dieux doit être pour nous un sujet de réflexion. Nous faisons-nous autant de scrupule de participer aux péchés d'autrui? Ne voit-on pas trop souvent les hommes préférer des intérêts mondains et illicites à Jésus-Christ, et violer ses commandemens plutôt que de

sacrifier un misérable gain? Ceux mêmes qui se montrent chrétiens zélés, ne tiennent-ils pas quelquefois un langage qui feroit la honte d'un païen et d'un infidèle plongé dans les ténèbres de l'erreur? Malheur à ceux qui ne cherchent qu'à gagner de l'argent, et à qui tous les moyens sont bons pour y parvenir! Le temps viendra où ils reconnoîtront, mais trop tard peut-être, leur inconséquence et leur crime.

SAINTE MAURE,

BONNE D'ENFANT ET MARTYRE A RAVENNE.

—

A peine l'empereur Dèce étoit-il parvenu au trône de l'empire romain, que, pour s'attacher les païens, il fit publier par toutes les provinces un édit sanglant contre les chrétiens. Cet édit fut reçu aux acclamations universelles de la part de gens qui ne rou-

gissoient pas de tremper leurs mains dans le sang de leurs frères innocens. Cette fureur de traîner aux échafauds les disciples de l'Évangile, contrasta d'une manière d'autant plus frappante avec la tolérance qu'avoit affectée pour eux, durant les dernières années de son règne, l'empereur Philippe, qui, sans être dévoué aux chrétiens, ne les faisoit cependant plus exécuter comme des criminels. Philippe avoit permis aux fidèles de bâtir des églises dans les endroits où ils étoient assez nombreux pour en faire la dépense. On peut juger des heureuses suites de cette sage mesure. Mais la consternation fut d'autant plus grande lorsqu'on apprit, dans les vastes provinces de l'empire, que la permission de Philippe étoit non-seulement révoquée, mais qu'on alloit de nouveau recourir aux voies odieuses de Néron, pour vexer les disciples de Jésus-Christ.

Dèce ne se borna pas à proscrire le christianisme, il alla jusqu'à permettre aux gouverneurs des provinces de sévir contre les chrétiens selon qu'ils l'entendroient, leur

laissant ainsi une liberté illimitée d'appliquer les peines les plus graves contre tous ceux qui refuseroient de sacrifier aux idoles. Il falloit à tout prix abattre la religion du Fils de Dieu et raviver le culte des idoles.

La ville de Ravenne, en Italie, avoit alors pour gouverneur un magistrat nommé Quintien, qui nourrissoit depuis long-temps une haîne profonde contre le nom chrétien, et qui saisit avec avidité l'occasion de signaler sa fureur. Il voulut causer aux habitans le plaisir d'un spectacle atroce, et songeoit par là même à augmenter ses richesses. Il fit aussitôt faire une perquisition par toute la ville, et conduire en prison tous ceux qui se déclaroient chrétiens : mais, quoique leur nombre fût considérable, il ne se trouvoit parmi eux que des gens de médiocre fortune. La ville renfermoit alors une jeune et riche demoiselle nommée Fusca, dont les parens étoient païens, tandis qu'elle-même avoit embrassé depuis peu le christianisme, ayant été instruite en secret par Maure, son ancienne bonne.

Maure avoit été mariée à un cultivateur qui habitoit une petite ferme appartenant aux parens de Fusca; c'est de cette manière qu'elle parvint à devenir la bonne et la nourrice de Fusca. Maure n'avoit accepté cette charge, que par reconnoissance pour les services que les parens de Fusca lui avoient rendus; elle étoit d'ailleurs assez malheureuse avec son mari, attaché aux superstitions païennes et qui lui faisoit sans cesse la guerre à cause de l'évangile. Elle perdit son mari et son unique enfant, et se dévoua entièrement à la famille de Fusca. Elle aimoit cette dernière comme si c'étoit sa propre enfant, l'éleva avec soin et lui inspira le désir de devenir un jour chrétienne. Fusca, de son côté, étoit tendrement attachée à sa bonne.

La mère de cette enfant ne savoit pas que Maure étoit chrétienne, et lui recommanda à sa mort d'avoir toujours soin d'elle. Maure promit tout et tint parole; car c'est surtout depuis cette époque qu'elle s'occupa particulièrement d'inspirer à son élève des sentimens chrétiens. Elle lui racontait sou-

vent des traits de la vie de Jésus-Christ, et lui dépeignoit cet aimable Sauveur comme le souverain bienfaiteur et l'ami le plus ardent des hommes. La jeune personne écoutoit avec ravissement l'histoire si touchante de la mort et de la passion de l'Homme-Dieu ; plus d'une fois ses larmes coulèrent au récit des supplices qu'endura pour nous le roi de gloire. Maure, pour stimuler davantage son ardeur au bien, lui promit de lui exposer un passage de l'évangile chaque fois que sa conduite auroit été sage ; et, de cette manière, elle lui apprit insensiblement toute l'économie de la religion chrétienne.

Fusca brûloit du désir de recevoir le baptême et d'appartenir enfin à la famille de Jésus-Christ. Maure alla trouver un prêtre, et le pria d'achever l'instruction de la jeune personne. Celui-ci fut surpris en reconnoissant le degré d'instruction auquel Fusca étoit parvenue, et lui annonça qu'il lui conférerait le baptême quelques jours après.

Avant de procéder à cette sainte action, le ministre de l'évangile crut devoir adres-

ser plusieurs questions à la jeune catéchumène, et lui demanda si elle connoissoit bien toute l'étendue des devoirs que le christianisme imposoit à ses enfans.

Fusca répondit affirmativement.

Alors, continua le prêtre, êtes-vous disposée à endurer les supplices et la mort même pour rendre témoignage à cette foi? — Oui : et c'est mon plus ardent désir. Comme le prêtre paroissoit incertain sur ce qu'il alloit faire, vu l'âge tendre et la délicatesse de Fusca, celle-ci se mit à pleurer. Interrogée sur le motif qui faisait couler ses larmes, elle déclara que c'étoit la peine de voir qu'on doutoit des sentimens qui les lui arrachoient. Le prêtre ne balança plus en apprenant une résolution si grande, et lui conféra solennellement le baptême.

Depuis ce moment, Fusca et Maure vivoient ensemble dans la plus grande intimité : ce n'étoit plus la maîtresse et la bonne, c'étoient deux amies, s'exhortant mutuellement au bien, s'animant à la pratique de la vertu, se soutenant dans la voie étroite

qu'elles désiroient parcourir avec une égale ardeur. Souvent elles s'entretenoient du martyre, et faisoient des vœux pour y arriver ensemble, et échanger les misères de cette vie contre les délices de la céleste patrie. Pour mieux s'y préparer, Fusca crut devoir disposer d'une partie de sa fortune, et vendit ses bijoux, dont elle distribua le produit aux pauvres. Quoiqu'elle mît le plus grand secret dans les aumônes qu'elle répandoit dans le sein des indigens, ses largesses furent découvertes et parvinrent jusqu'aux oreilles du gouverneur.

Les deux amies étoient enfermées dans leur domicile et parloient du bonheur d'être chrétiennes, lorsqu'on vint frapper avec impétuosité à la porte de la maison. Effrayées de ce bruit subit, elles n'osèrent ouvrir; mais l'impétuosité redoubla. Alors Fusca courut pour s'informer de ce qu'on lui vouloit.

— Nous venons, lui répondit un officier de Quintien, vous arrêter au nom de l'empereur; vous êtes accusées d'être chré-

tiennes : suivez-nous. Alors, sans leur donner le temps de se reconnoître, on les emmena en prison, et de là, devant le tribunal du gouverneur. Une foule innombrable de peuple entouroit les deux amies, leur prodiguant les injures les plus grossières et faisant retentir autour d'elles des cris de mort.

Arrivées au palais qu'occupoit le gouverneur sanguinaire, leurs regards sont frappés par l'appareil des tortures qui servoient aux supplices des chrétiens. Maure est interrogée la première. Quintien lui reproche avec force les manœuvres qu'elle est censée avoir employées pour engager la jeune Fusca à embrasser le christianisme. Il y va de sa vie, lui dit-on, si elle n'use de toute son influence pour détourner cette jeune victime de persévérer dans le culte proscrit. Maure veut répondre, mais il s'élève un tumulte effroyable parmi la multitude avide de voir couler son sang.

Alors Fusca se lève, impose de la main silence aux clameurs, et déclare que Maure

n'est nullement coupable de l'avoir séduite, mais que c'est de son plein gré, et après y avoir mûrement réfléchi, qu'elle s'est décidée à suivre l'évangile. Que si quelqu'un étoit coupable, c'étoit elle-même, et que loin de décliner la responsabilité de cet acte, elle demandoit au contraire à en subir toutes les suites, quelles qu'elles pussent être.

Une déclaration si franche arracha un sourire au gouverneur; ce malheureux prévoyoit déjà que cette affaire tourneroit à son avantage, et qu'il parviendroit à s'emparer des biens immenses de Fusca.

Il essaya néanmoins de la ramener au culte des idoles, et menaça les deux chrétiennes de tous les supplices, si elles persistoient dans leur obstination. Elles répondirent, avec une noble énergie, que le martyre mettroit le comble à leurs vœux. Ce mot suffit pour tout décider. On apporte les instrumens du supplice. L'aspect des chevalets, encore teints du sang des différentes victimes qui, la veille, les avoient rougis, donne un nouveau courage aux

deux amies : elles sont dans l'ivresse du bonheur. Maure demande comme une grâce de parler, on accède à son désir. « Puisqu'il s'agit ici de rendre témoignage à la religion du Fils de Dieu, je supplie le juge de ménager la jeune et tendre Fusca, et de décharger sur moi seule la fureur des supplices : qu'on me punisse doublement, mais qu'on épargne ma maîtresse. » — « Point du tout, s'écrie Fusca, confuse d'un tel ménagement, je suis jeune et sans expérience, c'est donc moi qui dois mourir la première, parce que Maure, qui est plus forte que moi dans l'amour de Dieu, m'aidera de ses conseils à bien mourir. »

Pour mettre fin à ce combat de générosité, Quintien ordonnne avec une froide barbarie de les mettre toutes deux à la torture. Aussitôt on les dépouille de leurs habits et on les applique à la torture. Les deux victimes endurent cet affreux tourment sans proférer une seule plainte. Elles se recherchent des yeux pour s'animer mutuellement, puis lancent des regards en-

flammés vers le ciel, comme pour se dire que c'est là qu'elles se rejoindront pour ne plus se séparer. Tous les spectateurs furent étonnés de la constance de ces deux femmes, dont l'une, si jeune et si délicate, paroissoit la digne rivale de celle qui avoit été sa maîtresse dans la foi.

Déjà une heure s'est écoulée depuis que les tortures étoient en jeu, et cependant rien ne sembloit annoncer qu'elles alloient céder.

Quintien s'aperçut de l'impression que leur héroïsme faisoit sur le peuple ; honteux d'avoir été vaincu par deux femmes si foibles, il consulta ses assesseurs, et décida qu'on trancheroit d'abord la tête à Maure, afin d'intimider Fusca. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et la tête de la sainte femme roula jusqu'aux pieds de son élève.

Fusca, s'imaginant qu'on alloit l'épargner, poussa des sanglots et conjura Quintien de ne pas la laisser, et de lui procurer de même la palme du martyre. Le gouverneur fit semblant de ne céder qu'à regret, quoi-

qu'au fond il désirât cette fin ; il la fit donc détacher du chevalet et percer de la même épée qui avoit tranché la tête de Maure.

Ainsi le sang de ces deux martyres se mêla ensemble, et elles eurent la consolation de se rejoindre dans le ciel, pour y continuer cette amitié qui les unissoit sur la terre.

Leur bienheureuse mort arriva l'an 253. L'église célèbre leur fête le 13 février.

SAINT FAZIUS,

ORFÈVRE.

—.

Il n'y a aucune classe de la société qui soit exclue des voies de la perfection, aucune condition dans le monde qui ne prouve, par les modèles de sainteté qu'elle a produits, que la religion du Fils de Dieu étoit faite pour être universelle et pour embrasser tous

les temps et tous les lieux ; c'est ce qui ressort clairement encore de la vie de saint Fazius.

Fazius vit le jour à Vérone, en Italie, l'an 1190. Ses parens, sincèrement attachés aux devoirs de leur religion et de leur état, lui inspirèrent de bonne heure des sentimens de piété, l'envoyèrent exactement à l'école et l'accoutumèrent au travail ; lorsqu'il fut devenu grand, ils lui firent apprendre le métier d'orfèvre. Fazius avoit beaucoup de goût pour cet état ; aussi, lorsqu'il eut fini son apprentissage, fit-il si bien, par son industrie et son habileté, qu'on lui accorda la plus grande confiance, et que ses affaires devinrent très-florissantes. Mais c'est là justement ce qui réveilla la jalousie de ses confrères ; ils se liguèrent contre lui, et s'accordèrent tous pour lui susciter mille dégoûts et mille chagrins. Fazius supporta long-temps ces tracasseries en silence et avec une admirable patience. Il n'y avoit place dans son cœur ni pour la colère ni pour la vengeance ; mais plus il enduroit, plus ses ennemis s'en-

hardissoient, et plus il se résignoit, plus leur malice redoubloit.

Les persécutions auxquelles Fazius fut en butte dans sa ville natale, devinrent enfin intolérables. Il étoit si plein de charité, qu'il ne put se résoudre à porter plainte à l'autorité; il aima mieux quitter Vérone et aller ailleurs vivre de son métier. Un de ses concitoyens, qui lui étoit très-attaché, voulut le détourner de sa résolution, et lui conseilla de traduire en justice ses odieux persécuteurs ; mais Fazius lui répondit : « Jésus-« Christ ne nous a appris nulle part à faire « des procès ; mais il nous a appris à être « doux, humbles et patiens. » Son parti étoit pris ; il quitta Vérone, alors âgé de trente ans, et se rendit à Crémone, où il s'établit avec la permission des magistrats, et exerça sa profession sans que les bourgeois de cette ville lui suscitassent la moindre entrave.

Fazius qui, dès son enfance, s'étoit montré pieux, humain, obligeant, affable et reconnoissant, eut donc l'occasion de faire

briller toutes ces belles qualités dans ses rapports avec les habitans de Crémone. Lorsqu'il étoit chargé de quelque travail pour une église, il n'acceptoit point de salaire, quoiqu'il y eût employé beaucoup de temps; et quand il travailloit pour des bourgeois, il ne manquoit pas de partager son bénéfice avec les pauvres. Une si louable conduite ne pouvoit rester long-temps inconnue; aussi fut-il sollicité de présider la société de charité de Crémone; il accepta volontiers cet emploi, et le remplit avec le plus grand zèle. Dieu bénissoit de plus en plus son travail, et ne l'en laissoit jamais manquer; il contentoit tout le monde par sa droiture et sa justice; en un mot, il se faisoit chérir par son bon cœur, et tous les habitans de la ville l'honoroient comme un homme loyal et intègre.

Lui seul étoit mécontent de lui-même; car les enseignemens de la religion, profondément gravés dans son cœur, lui avoient fait comprendre la perfection à laquelle doivent aspirer les enfans de Jésus-Christ. Il

vint à penser qu'il ne suffisoit pas à un chrétien d'éviter ses ennemis et de ne point leur faire de mal; mais qu'il falloit se réconcilier entièrement avec eux, et que c'étoit alors seulement qu'on pouvoit offrir à Dieu un sacrifice agréable. Ce fut là le motif qui détermina Fazius à retourner dans sa ville natale. Dès que les habitans de Crémone furent informés de son dessein, ils firent tous leurs efforts pour le retenir; ils finirent enfin par céder, mais à grand'peine, lorsqu'il leur eut fait entendre le véritable motif de sa résolution.

Fazius partit donc pour Vérone, bien éloigné de se douter des tribulations qui l'y attendoient. A peine le bruit se fut-il répandu dans la ville qu'il y étoit de retour, et qu'il alloit de nouveau y exercer son état, que toute la méchanceté de ses concitoyens recommença à se déchaîner contre lui. Ses ennemis sembloient s'être donné le mot pour lui faire encore plus de mal qu'auparavant; ils eurent l'audace de corrompre de faux témoins, et d'intenter contre lui une accusa-

tion mensongère. Le magistrat les somma d'appuyer leur plainte d'un plus grand nombre de témoins; mais, en attendant, Fazius fut arrêté, et comme il se borna à déclarer qu'il étoit innocent et ne comprenoit rien aux motifs de cette accusation, il fut condamné à être détenu jusqu'à ce qu'il eût démontré la fausseté de la plainte et des témoignages articulés contre lui.

Il supporta cette persécution avec une soumission filiale à la volonté de Dieu. Son innocence sautoit aux yeux de quiconque l'envisageoit dans cette cruelle position; mais comme il gardoit le silence et souffroit avec patience, priant, suivant le précepte de Jésus-Christ, pour ceux qui le haïssoient, le calomnioient et le persécutoient, il fut relégué dans sa prison, jusqu'à ce qu'un événement inattendu vint lui en ouvrir les portes.

Les Véronois venoient d'être menacés de la guerre par les Mantouans; mais comme ils étoient trop foibles pour opposer seuls une résistance efficace à leurs ennemis, ils appelèrent à leur secours les habitans de

plusieurs villes voisines, et entr'autres ceux de Crémone. Ces derniers promirent volontiers leur assistance, sous certaines conditions toutefois, et ils exigèrent entr'autres, que Fazius, victime d'une odieuse machination, fût mis sur-le-champ en liberté. Les magistrats de Vérone souscrivirent sans peine à cette condition, d'autant plus qu'on ne pouvoit convaincre le prisonnier des délits dont on l'accusoit, et qu'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa patience et sa manière d'agir. On fit donc cesser aussitôt sa captivité, et comme ses accusateurs s'étoient désistés de leurs poursuites, on lui permit de rester à Vérone et d'y exercer tranquillement son état, ou de s'établir partout ailleurs où il voudroit.

Fazius profita de la liberté qu'on lui accordoit, et quitta pour la seconde fois sa ville natale, bien décidé à n'y jamais revenir; il reprit le chemin de Crémone, dans l'intention d'y finir ses jours. Il fut accueilli dans cette ville avec une alégresse générale, et dès qu'il fut arrivé, les habitans s'armè-

rent et coururent au secours de la ville de Vérone.

Peu de temps après, le pieux et zélé Fazius fit bâtir une belle chapelle avec le fruit de ses épargnes, et fonda une congrégation d'hommes, à laquelle il donna le nom d'ordre du Saint-Esprit. Il la destina particulièrement à soigner les malades, à visiter les prisonniers, à rechercher les pauvres honteux pour les soulager dans leurs besoins et les consoler, et à pratiquer d'autres œuvres de charité. Après avoir engagé plusieurs habitans de Crémone à s'associer à cette bonne œuvre, il prit avec eux possession du couvent qu'on avoit bâti à côté de la chapelle. Ils le considéroient tous comme leur père; c'étoit aussi comme un bon père qu'il les dirigeoit, avec sagesse et amour, avec une modération et une douceur exemplaires. Tandis qu'il s'efforçoit ainsi de se perfectionner dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il excitoit, par son bel exemple, l'émulation de ses confrères.

L'évêque de Crémone, qui avoit su ap-

précier le mérite éminent de Fazius, lui donna un haut témoignage de son estime et de sa confiance, en le nommant visiteur-général (1) de tous les couvens de son diocèse. Fazius remplit ces fonctions plusieurs années avec un zèle infatigable, et ce n'est que lorsque ses forces se furent sensiblement affoiblies, qu'il demanda d'être soulagé de ce fardeau. Il atteignit sa quatre-vingt-deuxième année, et mourut le 18 janvier 1272, en pressant le crucifix contre ses lèvres.

Il avoit disposé de tout son avoir en faveur de l'hôpital du Saint-Esprit, qu'il avoit fait bâtir. Plusieurs miracles s'opérèrent sur sa tombe par son intercession. On l'honore encore aujourd'hui à Crémone comme un des principaux saints du diocèse, et quoique son nom n'ait point été solennellement ins-

(1) Le visiteur-général, ou provincial, est le supérieur de tous les couvens d'un pays ou d'une province. Il a le droit, et il est même de son devoir de les visiter une fois chaque année, de prendre des informations sur leur état physique et moral, et de pourvoir à toutes les améliorations qu'il juge nécessaires, suivant les circonstances.

crit au nombre des saints, il se trouve cependant dans le catalogue de ceux d'Italie. Le Saint-Siége a d'ailleurs approuvé les jours fixés pour sa fête dans les diocèses de Crémone et de Vérone. C'est le 18 janvier qu'on la célèbre.

Déjà sous l'ancienne loi, il étoit commandé de s'abstenir de la vengeance. « Ne « soyez pas vindicatif, et ne pensez pas à « l'offense que vous avez reçue de vos con- « citoyens », dit le prophète. Jésus-Chrit, en faisant descendre sur la terre une religion d'amour et de sacrifices, nous a fait un précepte de la charité pour nos ennemis. « Mais « moi je vous dis: Aimez vos ennemis; faites « du bien à ceux qui vous haïssent, et priez « pour ceux qui vous persécutent et vous « calomnient, afin d'être les enfans de votre « père qui est au ciel. » (Math. v. 44 et 45.) « Et quand vous porterez votre offrande à « l'autel, si vous vous souvenez que votre « frère a quelque chose contre vous, lais-

« sez là votre offrande et allez auparavant « vous réconcilier avec votre frère, vous « reviendrez ensuite offrir votre don. » (Ibid. 23 et 24.) Saint Fazius voulut être fidèle à ce précepte de Jésus-Christ. Il avoit eu de bonne heure l'idée de fonder l'ordre du Saint-Esprit; mais il croyoit que son dessein ne seroit pas agréable à Dieu, tant qu'il n'auroit pas tâché, autant qu'il étoit en lui, de se réconcilier avec ses calomniateurs et ses persécuteurs. Rappelons-nous toujours, et suivons comme saint Fazius, la maxime de l'Évangile : « Ne soyez pas vindicatif. — « Aimez vos ennemis. »

SAINT JÉROME EMILIANI,

MILITAIRE.

Jérôme Emiliani étoit issu de l'une des premières familles de l'ancienne république de Venise. Il naquit en 1481 et reçut

une éducation très-brillante, qui auroit pu lui ouvrir la carrière des hauts emplois publics; mais il n'est pas également prouvé que la religion ait servi de base à son éducation. Il étoit vain, léger, querelleur; à peine âgé de quinze ans, il embrassa l'état militaire contre la volonté de son père, et s'abandonna à de tels désordres, que son avancement en souffrit beaucoup.

L'humiliation qu'il en ressentit le fit rentrer en lui-même, car, au fond, il n'avoit pas un cœur vicieux; si les mauvais penchans y avoient pris l'empire, et si les passions l'avoient subjugué, c'étoit le déplorable effet de sa légèreté, qui le rendoit sourd à la voix de sa conscience et insensible aux inspirations de la grâce. La peine qu'il porta de son dérèglement produisit donc sur lui une utile impression : il se montra, dès-lors, exact à ses devoirs, poli, obligeant et tolérant.

Ce changement dans la conduite de Jérôme satisfit tellement ses chefs, que, dans la guerre avec l'empereur Maximilien Ier,

ils le chargèrent de défendre le fort de Castellanova, qui, vivement pressé par l'ennemi, se trouvoit alors dans une position fort critique. Jérôme fut flatté de cet avancement, et se disposa à justifier la confiance qu'on avoit en lui. Quoiqu'il eût de suite vu clairement qu'il seroit forcé de céder aux forces supérieures de l'ennemi, il défendit cependant la place avec tant d'habileté et de persévérance que, lorsqu'elle eut été emportée, on lui fit expier par la plus dure prison sa courageuse résistance.

Privé de tout secours humain, chargé de fers, relégué au fond d'un cachot, Jérôme fit un retour sérieux sur sa conduite passée; il vit que jusqu'alors il n'avoit recherché que son bien-être temporel et les honneurs du monde; en repassant les années de sa jeunesse, dans l'amertume de son cœur, il sentit qu'il n'avoit à attendre d'un Dieu juste et saint que des châtimens éternels. Plus il descendit en lui-même, plus son âme s'ouvrit au repentir: il prit enfin la ferme résolution de commencer dès ce moment à

servir Dieu avec fidélité, de renoncer au péché et de ne plus vivre que pour faire le bien. Il se recommanda particulièrement à l'intercession de la sainte Vierge. Cette mère pleine de miséricorde, touchée des sentimens de conversion dont il se montroit pénétré, lui donna des marques signalées de sa puissante protection, en le dégageant de ses liens et en ouvrant les portes de sa prison ; de telle sorte, que malgré toute la vigilance des ennemis, il put s'échapper sans obstacle et arriver sain et sauf à Trévise. Il entra aussitôt dans une église, et y déposa au pied d'un autel de la sainte Vierge les chaînes dont il venoit d'être délivré ; en même temps il prit la résolution de quitter sa place, et de se vouer désormais à la pratique des bonnes œuvres.

Mais Jérôme ne tarda pas à éprouver combien sont vains les projets des hommes, lorsque, cessant de veiller sévèrement sur eux-mêmes, ils ne prient plus qu'avec tiédeur. Il abusa de la liberté dont il s'étoit promis de faire un si saint usage ; peu à peu

il revint aux mauvais penchans qui avoient égaré sa jeunesse, et si Dieu ne l'avoit frappé d'une maladie dangereuse, qui sait s'il ne seroit pas redevenu l'esclave de ses passions? Dans ces conjonctures, après avoir fait une confession générale de tous les péchés de sa vie et reçu la sainte eucharistie, il prit enfin l'engagement formel de dépouiller entièrement le vieil homme avec toutes ses souillures et ses vices, et de commencer une nouvelle vie en Jésus-Christ. Il retourna donc à Venise, sa patrie, et s'y livra tout entier à la piété et à la pénitence. Après la mort de ses parens, il consacra toute sa fortune, quelque considérable qu'elle fût, au soulagement des pauvres et des infirmes; mais il s'intéressa surtout aux orphelins, qui, sans protection, sans guide et sans instruction, erroient en mendiant dans les rues. Il loua d'abord une maison pour y recevoir de jeunes garçons; il les y faisoit nourrir et habiller, et leur faisoit donner une éducation convenable. Mais lorsqu'il se trouva en possession de

son héritage paternel, il acheta non-seulement à Venise, mais en plusieurs autres lieux, des maisons dont il forma des établissemens pour élever de jeunes garçons et de jeunes filles.

Vers ce temps-là, Gaétan, fondateur de l'ordre des Théatins, et Pierre Caraffa, qui fut pape ensuite sous le nom de Paul IV, étant allés à Venise pour y visiter l'hôpital qu'on y avoit fondé pour les incurables, approuvèrent pleinement les plans conçus par Jérôme pour l'érection des maisons d'orphelins, et l'engagèrent à se charger aussi du soin des incurables. Jérôme accepta volontiers cette mission; mais il y renonça peu de temps après, afin d'ouvrir dans divers endroits de nouveaux asiles pour les orphelins, car il avoit une vocation particulière pour ces organiser sortes d'établissemens. Il en créa aussi à Brixen, à Bergame et à Côme; et comme il ne trouva pas assez d'orphelins dans ces villes, il fit des excursions dans toutes les contrées voisines pour en recruter. A Bergame, il fonda en outre

une maison destinée à recevoir les jeunes filles qui, après s'être laissé entraîner dans le vice par leur légéreté, témoignaient le désir de faire pénitence ; elles étaient convenablement entretenues dans cette pieuse retraite, et obligées de travailler. Toutes ces institutions firent tant de bien, que l'on rivalisa de zèle pour seconder Jérôme, et l'aider à les perfectionner.

Comme plusieurs prêtres séculiers s'étoient associés à cette bonne œuvre, il en résulta une congrégation religieuse qui se consacra à instruire gratuitement, non-seulement les orphelins, mais encore la jeunesse en général, ce qui détermina le pape Pie V, en 1568, plusieurs années après la mort de Jérôme, à approuver cette congrégation. C'est à Somasque, bourg situé entre Bergame et Milan, qu'elle avoit son principal siége (1). Jérôme y avoit fait bâtir une mai-

(1) C'est de là que vient le nom de *Somasques*, qu'on donne ordinairement aux membres de cette congrégation. Son commencement date de l'an 1528. De 1546 à 1555, les Somasques furent réunis aux Théatins. Ils suivoient la

son pour s'y retirer avec les compagnons de ses travaux.

Une de ses occupations favorites étoit aussi d'instruire de pauvres campagnards, et pour se procurer un libre accès auprès d'eux, il alloit souvent leur offrir gratuitement ses services pour leur aider à faire la moisson ou d'autres travaux champêtres. Il avoit, par ce moyen, toute facilité d'agir efficacement sur leur esprit, de leur inspirer des principes religieux et de leur donner de bons conseils. Pour ne point leur être à charge, et leur ôter toute occasion de lui prouver leur reconnoissance, il passoit la plupart des nuits dans une caverne, sur une montagne du voisinage. Dieu récompensa dès cette vie ses mérites, par le don des miracles, dont notre saint se servit pour le bien de ses semblables.

Jérôme se distingua surtout pendant tout le temps que dura une maladie épidémique, qui exerça ses ravages dans ce pays, en 1537.

règle de saint Augustin; ils dirigent encore, de nos jours, à Rome et à Pavie, des maisons d'éducation.

Dès qu'il apprenoit qu'il y avoit un malade quelque part, il y couroit sans délai pour l'assister et lui administrer tous les soins possibles. Comme personne ne vouloit, sans une pressante nécessité, approcher des morts, il les chargeoit sur ses épaules, et alloit lui-même les enterrer. Mais il finit par être victime de son admirable dévoûment; le fléau sembloit être dissipé, lorsqu'il en fut atteint. Il y succomba à l'âge de cinquante-six ans, après avoir, peu de temps auparavant, prédit le jour et l'heure de sa mort. Il fut béatifié par le pape Benoît XIV, et ensuite canonisé par Clément XIII. Sa fête se célèbre le 20 juillet.

—

Cette vie nous donne l'exemple d'un homme qui, après avoir dissipé ses premières années dans les plaisirs et dans l'esclavage du vice, finit par céder aux inspirations de la grâce, se convertit sincèrement et devient le père des orphelins. Qui ne béniroit les hommes charitables qui se dévouent si généreuse-

ment à l'entretien et à l'éducation de ces malheureux enfans qui, sans leurs soins, seroient souvent en proie à une extrême misère? La divine Providence ne manque pas de susciter, lorsqu'il en est besoin, des amis de l'humanité prêts à soutenir ces belles institutions, et à contribuer de tout leur pouvoir à les faire prospérer. Si nos facultés ne nous permettent pas de faire de riches offrandes en leur faveur, tendons au moins notre obole ; Dieu considère bien moins la richesse des dons que l'intention qui les accompagne, et le denier que nous donnons au malheureux pour l'amour de lui, ne reste pas sans récompense.

—

LES SAINTS MARTYRS
ELPIDIUS, MARCELLUS, EUSTOCHIUS
ET LEURS COMPAGNONS,
MILITAIRES.

Quoique l'empereur Julien l'apostat, après avoir abjuré le christianisme, eût publié un édit par lequel il défendoit d'inquiéter les chrétiens et de les contraindre à sacrifier aux dieux, il fut cependant le premier à contrevenir à cette ordonnance, en employant, pour les persécuter, les armes d'une politique habile et perfide. En effet, sous le prétexte ridicule que, suivant les préceptes de leur religion, ils n'osoient porter l'épée, il les dépouilla des emplois publics, pour en revêtir des hommes plus dignes, suivant lui, qui sussent manier le glaive avec justice, c'est-à-dire des idolâtres.

La folie des Galiléens, disoit-il souvent, a presque consommé la ruine de l'empire; ce n'est qu'à la faveur et à l'adorable bonté des dieux que nous devons rendre grâces de son salut. Il faut donc nous montrer dignes d'un tel bienfait, et témoigner aux dieux, par la sincérité de nos hommages, le désir que nous avons de leur plaire.

Julien prenoit surtout à tâche de séduire les officiers de la garde prétorienne et de leur faire embrasser le paganisme, soit qu'il s'imaginât qu'il avoit tout à craindre des chrétiens, et qu'il voulût, par ce motif, être sûr au moins de sa garde; soit qu'en sa qualité de grand-prêtre des faux dieux, il redoutât d'exciter leur courroux, en négligeant d'accroître le nombre de leurs adorateurs. S'il avoit soin de s'adresser d'abord aux officiers pour réaliser ses plans de prosélytisme, c'est qu'il n'ignoroit pas la puissante influence que l'exemple des chefs exerce sur les subordonnés. Il réussit, en effet, à faire apostasier quelques officiers supérieurs, ceux qui n'avoient pas la force de résister à l'ap-

pât de l'avancement et des faveurs de toute espèce qui leur étoient promises; car ces hommes-là, qui avoient bien plus d'attachement pour le monde que pour Dieu et leur devoir, ne voulurent pas laisser passer une si belle occasion de s'enrichir et de s'élever. Mais tous les officiers de la garde n'avoient pas de si bas sentimens. Il y en eut beaucoup qui aimèrent mieux se dépouiller de leurs grades et rentrer dans la vie privée, pour y servir Jésus-Christ suivant leur conscience, que de rester, avec de riches traitemens, sous les drapeaux d'un ennemi déclaré de leur religion.

Au nombre de ces derniers se distinguèrent Elpidius, Marcellus, Eustochius et quelques autres, et surtout Elpidius, que l'empereur Constance avoit nommé, un an auparavant, général de la garde prétorienne. C'est à grand regret que Julien vit s'éloigner cet officier, qui lui avoit donné plus d'une fois des preuves de sa valeur, de sa fidélité et de son talent. Aussi fit-il tous ses efforts pour le ramener à lui et le détacher de la

religion chrétienne. Il ne lui commanda pas mais il le fit prier de venir le trouver, ayant à conférer avec lui sur une affaire importante.

Elpidius pénétra sans peine les intentions de l'empereur; ferme et résolu comme il étoit, il ne balança pas un instant à obéir à son appel. Julien mit tout en œuvre pour l'ébranler; mais Elpidius lui répondit avec franchise, et défendit la vérité du christianisme avec tant de force et de savoir, qu'il repoussa victorieusement toutes les objections du prince apostat, et toutes ses invectives contre Jésus-Christ et ses divins préceptes. Julien pensa qu'Elpidius seroit moins inflexible, s'il pouvoit faire abjurer le christianisme à Marcellus, à Eustochius et à leurs compagnons; mais il se trompoit dans sa folle attente. Quoique peut-être ils ne fussent pas aussi habiles qu'Elpidius à parer les coups de leur adversaire et à justifier leur foi par des raisonnemens méthodiques, ils restèrent néanmoins inébranlables dans leurs convictions. L'empereur s'étant même

oublié jusqu'au point d'appeler Jésus un imposteur et de le charger des plus grossières imputations, Elpidius ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus mérités sur l'œuvre diabolique qu'il poursuivoit avec tant d'acharnement, en calomniant odieusement le vrai fils de Dieu, et en s'efforçant de lui enlever ses fidèles adorateurs.

Julien, à ce langage, se porta à un tel excès de colère qu'il laissa tomber le masque et menaça de faire punir de mort tous ceux qui étoient présens, s'ils ne se mettoient, sur-le-champ, en devoir d'offrir de l'encens aux idoles.

Elpidius voulut se prononcer le premier; mais l'empereur lui imposa silence et voulut entendre d'abord la déclaration des autres. Sommés, l'un après l'autre, de faire connoître leur résolution, ils répondirent hautement qu'ils ne renieroient jamais Jésus-Christ; qu'ils ne sacrifieroient jamais aux faux dieux, et que du reste ils adhéroient d'avance à tout ce qu'Elpidius pourroit dire encore. Lorsque son tour fut enfin venu,

et qu'on lui demanda pour quel parti il se décidoit, il répondit avec fermeté : J'adore Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant, et non les démons. Si vous vous honorez d'offrir de l'encens aux démons, faites-le aussi longtemps que vous voudrez ; mais il viendra un temps où vous reconnoîtrez, trop tard peut-être, votre incrédulité. Voilà mon dernier mot.

L'empereur ne se posséda plus de colère : il les déclara tous coupables de lèse-majesté, croyant déguiser ainsi sa haine contre le christianisme ; et, en conséquence, ils furent attachés à quatre chevaux fougueux, traînés dans les rues de la ville, et enfin précipités dans un feu qu'on avoit préparé en plein champ.

Ils souffrirent le martyre l'an 362 ; l'église célèbre leur mémoire le 16 novembre.

—

L'exemple a beaucoup d'autorité, c'est ce que reconnoissoit bien Julien l'apostat, et c'est au bel exemple de fermeté qu'Elpidius

donna à ses compagnons, en confessant généreusement le christianisme, qu'il faut attribuer le courage avec lequel ils déclarèrent, à leur tour, qu'ils étoient prêts à souffrir la mort la plus cruelle pour l'amour de Jésus-Christ, plutôt que de sacrifier aux faux dieux.

Le chrétien doit être attentif à ne suivre que de beaux exemples; quel plus parfait modèle pourroit-il se proposer que celui de Notre-Seigneur, qui, suivant les paroles de l'apôtre saint Pierre, nous a laissé son exemple, pour que nous marchions sur ses traces: « Il n'a commis aucun péché, et jamais le « mensonge n'a souillé sa bouche. Lorsqu'on « le maudissoit, il ne maudissoit pas; lors- « qu'on le faisoit souffrir, il ne menaçoit « pas, mais il se livroit à celui qui le con- « damnoit injustement. » (1. Pet. II, 21, 23.)

—

SAINTE PÉLAGIE,

PÉNITENTE.

Vers l'an 453, sous le règne de l'empereur Marcien, prince religieux, le seigneur donna au monde un exemple de cette infinie miséricorde qui pardonne au repentir, dans la personne d'une des plus grandes pécheresses dont parle l'histoire. La conversion de cette femme fut aussi éclatante qu'avoit été grand le scandale causé par sa vie licencieuse.

Maxime, patriarche d'Antioche, avoit convoqué, dans cette métropole, tous les évêques de sa province, pour conférer avec eux sur des matières concernant la discipline ecclésiastique. Parmi ces prélats se trouvoit un de ces hommes apostoliques, joignant à une haute sainteté une grande érudition, relevée par la plus profonde humilité. Saint

Nonnus, dont il est ici question, avoit été moine au célèbre monastère de Tabenne dans la Thébaïde, où il étoit la règle vivante de sa communauté. Il fut enlevé à cette solitude, malgré lui, pour être d'abord placé sur le siège épiscopal d'Edesse, en Mésopotamie, et plus tard transféré à Héliopolis, en Syrie, au pied du mont Liban. Une multitude innombrable de païens convertis à la vraie foi, attestèrent son zèle; il obtint un tel succès par son éloquence entraînante, qu'il étoit impossible de lui résister. Sa douceur, sa simplicité et ses aumônes avoient passé en proverbe.

Un jour qu'il étoit assis sous le vestibule de la basilique du saint martyr Julien, entouré de Maxime et de plusieurs autres évêques, il fut prié de leur faire une conférence spirituelle. Il se rendit à ce pieux désir, et parla avec une onction ravissante. Pendant qu'il cherchoit ainsi à toucher les cœurs, il se passa à une petite distance du temple un spectacle bien différent. On vit arriver au milieu d'un cortége de jeunes

filles, la fameuse Pélagie, femme débauchée, célèbre par sa rare beauté et par ses désordres. On l'avoit surnommée Marguerite, ce qui signifie perle, soit parce qu'elle effaçoit toutes les femmes de la ville par sa beauté, soit parce qu'elle étoit toujours couverte de pierres précieuses. Ce jour-là elle avoit étalé dans ses habits une magnificence extraordinaire, mais elle étoit vêtue d'une manière immodeste.

Les évêques, scandalisés à l'aspect de cette courtisane, détournèrent leur regards. Nonnus seul la regarda attentivement un instant, et lorsqu'elle eut disparu, il s'écria : Je crains beaucoup que cette femme, qui prend tant de soin de se parer pour arracher une vaine fumée d'admiration aux hommes, ne soit un jour notre accusatrice au tribunal de Dieu, et ne nous fasse condamner, nous qui faisons si peu de choses pour nous rendre agréables aux yeux de ce juge suprême. Il accompagna cette exclamation de larmes abondantes et se retira chez lui.

La nuit suivante il eut une vision : il lui

sembloit qu'arrivé à l'autel pour offrir la victime non sanglante, une colombe noire, qui répandoit une odeur infecte, voltigeoit autour de lui. Plus il la chassoit et plus elle revenoit; enfin le diacre ayant fait signe aux catéchumènes de se retirer, l'animal disparut aussi. De retour du temple, au moment où le saint homme alloit franchirle seuil de la porte de son logement, la colombe reparut : alors il la prit et la plongea dans un bassin d'eau, ce qui la rendit d'une telle blancheur qu'elle éblouissoit tout le monde. Il lui rendit la liberté, et elle s'envola vers le ciel où elle se perdit.

Nonnus raconta cette vision à son diacre, et c'est ce dernier qui l'a transmise à la postérité.

Le lendemain, jour de dimanche, les évêques se rendirent ensemble à la basilique pour célébrer les saints mystères. Après la lecture de l'évangile, Nonnus monta en chaire et prêcha devant une immense multitude de fidèles. Il avoit choisi pour sujet, le mal que cause le péché à

l'homme, et les miséricordes infiniesdu Seigneur qui pardonne cette offense malgré sa gravité. Tout l'auditoire fondit en larmes : plusieurs fois les sanglots couvrirent la voix du prédicateur.

Parmi la foule se trouvoit la fameuse pécheresse Pélagie, qui, attirée par la curiosité, avoit voulu entendre cet homme si célèbre. Le Seigneur, qui avoit des vues de miséricorde sur elle, l'avoit conduite au temple pour repaître sa vanité; mais là elle devoit être percée des traits du remords, et tomber blessée au pied du médecin qui vouloit la guérir. Ce discours, sublime et pathétique à la fois, la bouleversa de fond en comble, et abattit tellement son orgueil, qu'elle résolut de rentrer en elle-même.

De retour dans ses appartemens, elle repasse dans sa mémoire tout ce qu'elle vient d'entendre; il lui semble que ce discours n'a été prononcé que pour elle: elle veut prendre un parti, mais ses passions, mais ses habitudes enracinées, mais la censure du monde l'effraient. Elle livre ainsi un

violent combat contre elle-même, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'elle brise courageusement les indignes fers qui l'avoient retenue depuis si longtemps, et qu'elle se décide à retourner à Dieu.

Après cette première victoire remportée sur ses passions, elle avise aux moyens de poursuivre et de terminer l'œuvre commencée. Elle adresse à l'évêque Nonnus le billet suivant :

« Au disciple de Jésus-Christ,

« La pécheresse publique et l'esclave du démon.

« J'ai entendu dire, que le Dieu des chrétiens est descendu du ciel sur la terre pour sauver les hommes, et que celui que les esprits célestes n'osent point regarder, a daigné converser avec les pécheurs et avec les publicains, qu'il a daigné parler avec une samaritaine et avec une pécheresse publique.

« Si vous êtes le disciple d'un maître si

charitable, ne méprisez pas une infâme courtisane telle que celle qui vous écrit, et ne lui refusez pas d'avoir un entretien avec vous, afin que par votre médiation, elle puisse trouver grâce auprès de Jésus-Christ notre Sauveur.»

Nonnus ne savoit que penser en parcourant ce billet. Sa première idée fut que cette femme lui tendoit un piége pour le décrier ensuite. Il lui répondit : que Jésus-Christ n'ignoroit pas qui elle étoit, qu'elle n'avoit par conséquent pas besoin de cacher ses sentimens, que si au contraire ses intentions étoient pures, elle pourroit lui parler, mais pas en tête-à-tête : qu'elle le trouveroit à l'église avec les autres évêques.

Pélagie, contente de cette réponse, courut à l'église, et apercevant Nonnus au milieu des autres évêques, elle se jeta à ses pieds, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle demanda à être baptisée. Le saint évêque la releva avec une touchante bonté et lui représenta que les canons de l'église s'opposoient à ce qu'on conférât le baptême à une

pécheresse publique, avant de l'avoir soumise à une épreuve, pour savoir si ses dispositions offroient une garantie contre la rechute. Pélagie avoit écouté ces représentations avec beaucoup de résignation : puis elle se prosterna de nouveau aux pieds de Nonnus, et lui dit du ton le plus affectueux : — Mes larmes devroient, ce me semble, vous répondre de la sincérité de ma conversion : ainsi prenez garde que le Seigneur ne vous sache mauvais gré, si vous différez plus long-temps de m'admettre au nombre de ses épouses.

Nonnus reconnut dans cette instance la sincérité de la démarche de Pélagie, et prit l'avis des autres prélats présens, qui déclarèrent qu'on pouvoit passer outre, ayant égard au vif désir que manifestoit cette fille de rentrer en grâce avec Dieu. Quelques jours après Nonnus baptisa Pélagie, après l'avoir d'abord fait instruire. Ce saint homme regarda avec raison ce jour-là comme un des plus beaux de sa vie.

C'en étoit donc fait : l'esclave de la va-

nité, l'idole du vice, la femme mondaine étoit revenue de ses erreurs. Pour ôter tout souvenir de ses anciens crimes, elle distribua aux pauvres ses biens, ses bijoux, ses parures, ses meubles, donna la liberté à ses esclaves et recommença une vie nouvelle. Elle porta pendant huit jours la robe blanche dout elle avoit été revêtue lors de son baptême, et la déposa ensuite pour porter un petit manteau que saint Nonnus lui avoit donné. Voulant consolider l'œuvre de sa conversion, elle partit en secret d'Antioche et prit le chemin de Jérusalem. Elle visita d'abord les lieux saints, et alla ensuite s'enfermer dans une grotte sur la montagne des Oliviers, où elle se fit passer pour un jeune solitaire, nommé Pélage. Elle pratiqua dans cette retraite les plus grandes mortifications, pour dompter cette chair rebelle qui avoit été autrefois l'instrument de ses désordres.

Ne tenant plus à la terre que par les liens qu'il ne lui étoit pas permis de briser, elle s'éleva, sur les ailes de l'amour de Dieu, à une si haute perfection, qu'on la surnom-

moit l'ange du désert. Ensevelie dans une espèce de tombeau, elle faisoit ses délices de la prière : sa nourriture consistoit en racines amères qui croissoient dans les environs, et qu'elle mangeoit sans assaisonnement.

Le diacre qui avoit accompagné saint Nonnus au concile d'Antioche, demanda à son retour à ce prélat la permission d'aller à Jérusalem. Il entendit parler du fervent solitaire qui édifioit la contrée par ses vertus, et alla le visiter. Mais il ne reconnut pas Pélagie, elle étoit habillée en homme; les traits de sa figure étoient tellement changés, qu'on l'eût prise pour une personne âgée. Ce diacre s'annonça comme venant de la part de son évêque Nonnus ; mais Pélagie, pour ne point perdre de temps, se contenta de répondre que Nonnus étoit un saint, et qu'elle se recommandoit à ses prières. Le diacre partit et alla visiter plusieurs monastères : partout il entendit parler de la sainteté du solitaire, et ne voulut point s'en retourner en Mésopotamie sans l'avoir revu.

Il se présenta donc de nouveau à la grotte, et demanda à parler à l'ange du désert : mais personne ne lui répondit. Alors il se permit de frapper à la petite fenêtre : même silence. Le troisième jour il revint encore et eut la curiosité de regarder par la fenêtre. Il vit alors le solitaire étendu par terre, et ne donnant plus aucun signe de vie. Il courut aussitôt avertir les anachorètes du voisinage, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grotte. On voulut procéder à l'inhumation du corps, lorsqu'on reconnut que le nommé frère Pélage étoit une femme. Ainsi tout le mystère fut dévoilé. Une multitude de vierges, consacrées à Dieu, arrivèrent de toutes parts, chantant des hymnes, et tenant en main des flambeaux allumés pour assister à ses obsèques. Depuis ce temps, le nom de sainte Pélagie devint célèbre dans toute l'église.

Cette précieuse mort arriva au mois d'octobre, vers l'an 468 de Jésus-Christ. Son corps fut transféré, plusieurs siècles après, en France, et déposé dans l'abbaye de

Jouarre, du diocèse de Meaux : on y célébroit autrefois cette translation le 12 juin.

—

Heureuse cette victime des folies de la terre, d'avoir reconnu le néant des plaisirs auxquels elle avoit eu le malheur de s'adonner avec tant de fureur! Heureux les chrétiens qui, comme elle, esclaves du vice, savent en secouer les chaînes et revenir de tout leur cœur à Dieu! C'est dans son service seulement que l'âme trouve des jouissances dignes d'elle ; toutes les autres ne sont qu'une vaine fumée qui se dissipe devant le tombeau entr'ouvert.

LE SAINT CONFESSEUR LAZARE,

PEINTRE.

—

Saint Lazare, né dans les montagnes du Caucase en Asie, avoit été de bonne heure en-

voyé à Constantinople pour y être ele dans un couvent. La manière de vivre des moines qui prirent soin de son éducation lui plut tant, qu'il leur témoigna le désir d'entrer dans leur ordre. On accueillit sa demande d'autant plus volontiers, qu'on avoi remarqué en lui un goût particulier pour la peinture ; car, alors, on avoit à cœur, dans les couvens, que quelques-uns au moins des plus jeunes moines exerçassent cet art, afin de continuer, suivant l'usage des plus anciens temps de l'église, de peindre des tableaux pour l'instruction et l'édification du peuple (1), à une époque surtout où quelques hérésiarques avoient persuadé aux empereurs de détruire toutes les images de Dieu et des saints. Ces novateurs, de même que ceux de nos temps modernes, prétendoient qu'on adoroit les images ou qu'on leur attribuoit au moins une vertu di-

(1) Le pape saint Grégoire-le-Grand dit que « les image « de Dieu et des saints sont les *livres du peuple*, qui « font ressouvenir de Dieu et des vertus des saints que « noue devons imiter. » On prétend que saint Luc l'évangéliste fit l'image de la sainte Vierge.

vine, lorsqu'on prioit Dieu ou qu'on invoquoit l'intercession d'un saint en leur présence.

Lazare fut bientôt si habile dans la peinture, qu'il fit quelques tableaux d'un grand mérite qui lui acquirent beaucoup de renom; mais ce fut la cause des persécutions qu'il eut à endurer dans la suite. L'empereur Théophile, successeur de son père, Michel-le-Bègue, avoit ordonné, l'an 829, de condamner à mort tous les peintres qui refuseroient de lacérer les images de saints qu'ils auroient faites : Lazare n'ayant pas cru devoir obtempérer à cet ordre impie, l'empereur le fit arrêter et amener devant lui. Il crut d'abord qu'il lui seroit facile, en le flattant, de lui faire promettre de ne plus peindre de portraits de saints et de détruire même ceux qu'il avoit achevés; mais il se trompoit dans ses conjectures, car Lazare non-seulement refusa positivement de se conformer à la volonté de l'empereur, mais plaida avec chaleur pour le culte des images. Théophile, pi-

qué d'être déçu dans son attente, en vint alors aux menaces ; elles furent également impuissantes à ébranlerla résolution du pieux artiste. L'empereur se flattant de le contraindre, par la violence des tourmens, à obéir à ses ordres, le fit attacher sur le chevalet : ce fut encore en vain ; mais le généreux athlète fut si cruellement torturé, qu'on crut qu'il alloit expirer. Théophile cependant ne voulut pas entendre parler de sa mise en liberté ; il se contenta de le faire détacher de l'instrument du supplice, et ordonna de le jeter dans un cachot et de l'y laisser rendre l'âme.

Mais Dieu soutint son courageux serviteur, et lui fit la grâce de triompher de cette dure épreuve. Lazare obtint enfin son élargissement. Loin de trembler de s'exposer aux rigueurs d'une nouvelle persécution, il se remit avec un nouveau zèle à exercer son art ; ses ennemis ne manquèrent pas d'en instruire l'empereur, qui le fit arrêter et traduire une seconde fois devant son tribunal. Il adressa au saint confesseur les plus vio-

ens reproches sur sa désobéissance et, pour 'en punir, le condamna à avoir les mains percées d'un fer rouge. Lazare supporta ce supplice atroce avec une héroïque patience, jusqu'à ce que la chair étant brûlée jusqu'aux os, il tomba sans connaissance et ne donna plus aucun signe de vie; comme les bourreaux firent eux-mêmes observer que le patient n'en reviendroit plus, l'empereur ordonna de le laisser là où il étoit, et de se retirer.

Cependant, l'impératrice Théodora, cédant à un vif sentiment de compassion pour le malheureux peintre, fit prendre par des personnes sûres des informations sur l'état où il se trouvoit; et lorsqu'on lui eut apporté la nouvelle qu'il n'étoit pas encore mort, elle fit tant par ses prières, au rapport de quelques historiens, qu'elle obtint de son époux sa mise en liberté; mais, suivant un récit plus vraisemblable, la pieuse princesse, prétextant seulement la volonté de l'empereur, fit transporter secrètement Lazare dans l'église de Saint Jean-Baptiste et y fit panser ses plaies. Peu de temps après, il fut si par-

faitement rétabli que, par reconnoissance pour la bonté divine qui l'avoit assisté si miraculeusement, il peignit un tableau de saint Jean-Baptiste qui fut regardé comme un chef-d'œuvre dans son temps.

Après la mort de Théophile, l'impératrice Théodora et son fils Michel III rétablirent le culte des images; mais ce n'étoit qu'avec beaucoup de mesure qu'il falloit rentrer dans cette voie; car, depuis le règne de Léon l'Arménien, l'hérésie des iconoclastes avoit fait tant de progrès sous la puissante égide des empereurs d'Orient, que les magistrats et les principaux fonctionnaires de l'état en étoient généralement infectés. Aussi l'impératrice mit-elle beaucoup de circonspection et de lenteur dans l'exécution de son plan, et réussit par ce moyen à en assurer le succès.

Comme Théodora tenoit à ce que l'ordonnance pour le rétablissement du culte des saintes images reçût une exécution solennelle, elle fixa le jour de la cérémonie au premier dimanche de carême, et voulut

qu'elle fût célébrée dans la célèbre basilique de Sainte-Sophie. Le patriarche Méthodius fut chargé d'y inviter tous les évêques et tous les ecclésiastiques qui avoient appuyé de leurs vœux l'entreprise de l'impératrice. Lorsque tout le clergé se fut, au jour fixé, rassemblé dans le temple, Théodora s'y présenta, tenant par la main le jeune empereur Michel, et suivie de toute sa cour, de tous les grands de l'empire et de tous les magistrats. On donna lecture de l'ordonnance, puis on fit une procession magnifique, où l'on porta comme en triomphe les saintes images au milieu d'une multitude de flambeaux. Bien qu'il restât encore à Constantinople quelques partisans opiniâtres de l'hérésie des iconoclastes, ils n'osèrent toutefois exciter le moindre trouble, ni provoquer aucun désordre. La procession rentra paisiblement dans l'église de Sainte-Sophie, et l'on donna à cette solennité le nom de *fête de l'Orthodoxie*, c'est-à-dire du rétablissement de la doctrine catholique touchant le culte des saintes images. On continua de la

célébrer tous les ans sous ce nom, comme le font encore les Grecs de nos jours, avec les mêmes cérémonies qui se pratiquèrent dans l'origine. C'est ainsi que finit l'hérésie des iconoclastes, après avoir duré environ cent-vingt ans, depuis le règne de Léon l'Isaurien, sous lequel elle avoit pris naissance.

Saint Lazare put dès-lors cultiver son art en toute sécurité; il fut même chargé de peindre quelques salles du palais impérial et d'y représenter, notamment, la procession qui avoit donné lieu à la fête de l'Orthodoxie. Peu de temps après, il peignit l'image de notre Sauveur, et ce tableau, qu'il suspendit à une colonne avec l'approbation de l'autorité, devint un objet de vénération pour les fidèles. Lazare se retira alors dans son couvent pour s'y livrer en silence à la prière et à la contemplation des vérités divines.

Comme ce pieux artiste, en rentrant dans la retraite, avoit déposé le pinceau, on ne parla plus que rarement de lui, et on fut surpris de voir que l'empereur Michel le

choisit pour se rendre en ambassade auprès du pape Benoît III, et lui porter des présens de grand prix, entre autres un livre des Evangiles richement orné d'or et de pierreries, et un calice d'or également enrichi de pierreries. Ces présens devoient être déposés dans l'église des Douze-Apôtres. On croit que Lazare fit encore un autre voyage à Rome en 870, et qu'il mourut en revenant à Constantinople. Toujours est-il constant que son corps fut transféré à Constantinople et y fut enterré dans l'église de Saint-Évandre.

Les Grecs font sa fête le 17 novembre, les Latins le 23 février.

SAINT ALEXANDRE, MARTYR,

CHARBONNIER.

Alexandre étoit d'une famille riche et illustre. Doué par la nature de facultés

brillantes, il fit ses études avec distinction, et fut à même, après les avoir terminées, de prétendre aux emplois les plus éminens. Mais la Providence avoit d'autres desseins sur lui; le cœur droit et tendre d'Alexandre fnt illuminé d'un rayon de la grâce, et ce jeune homme, à qui sa naissance et ses talens ouvroient un avenir si plein d'espérances, reconnut, dès ses premiers pas dans le monde, le néant des grandeurs et des plaisirs terrestres.

Ce fut pendant qu'il étoit à méditer sur l'incertitude de l'heure de la mort, qu'il prit un parti que le monde traita d'extravagant, mais qui devoit être pour lui si fécond en fruits de salut. Il résolut, en effet, de partager, entre les pauvres les richesses considérables que lui avoient laissées ses parens, qu'il avoit perdus de bonne heure, et de n'en garder que ce qui lui seroit nécessaire pour aller apprendre un métier à l'étranger; car il vouloit gagner son pain à la sueur de son front.

Alexandre se mit sur-le-champ en devoir

d'effectuer son dessein. Il vendit ses biens, en donna la plus grande partie du produit aux pauvres et prit congé de ses amis, de ses parens et de ses connoissances, à qui, toutefois, il ne fit part qu'avec beaucoup de discrétion de sa résolution. Après avoir traversé plusieurs pays lointains, il arriva aux environs de Comana, dans le Pont; il y acheta une charbonnière, et y apprit le métier de charbonnier, qu'il exerça ensuite; presque tout ce qu'il gagnoit, il le consacroit à des aumônes, tandis qu'il se condamnoit à vivre dans le besoin et toutes sortes de privations.

Qui auroit cru en le voyant, que sous ces haillons de charbonnier étoit caché un homme si supérieur? Il n'y avoit que les pauvres, les veuves et les orphelins qui lui fussent attachés, parce qu'il les attiroit à lui en leur donnant tout ce qui leur étoit nécessaire pour se nourrir et s'habiller. C'est ainsi qu'il passa plusieurs années aux environs de Comana, objet de risée et de dédain pour les riches, à cause du mauvais état de

ses vêtemens; mais béni de la multitude dont il étoit le bienfaiteur.

Mais Alexandre ne devoit pas rester plus long-temps dans cette profonde obscurité; ainsi l'avoit résolu la divine Providence. Les chrétiens de Comana, dont le nombre, depuis quelques années, s'étoit considérablement accru, désiroient un évêque, et dans ce but, ils s'étoient adressés à saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, qui étoit comme le père des habitans de ce pays, depuis qu'il avoit eu le bonheur de les convertir au christianisme par son zèle apostolique. En l'année 248, au temps du règne de l'empereur Philippe, les habitans de Comana envoyèrent une députation au saint, pour le prier de venir les honorer de sa présence, et prendre les mesures nécessaires à l'organisation de leur église. Grégoire accéda à leurs désirs et se rendit à Comana; il y donna des instructions aux chrétiens pour l'établissement de leur communauté, et les remplit d'édification par la sainteté de sa conduite. Au jour fixé, les

principaux citoyens, tant ecclésiastiques que laïques, se rassemblèrent pour procéder à l'élection de leur premier pasteur. Ils cherchoient un homme qui ne brillât pas seulement par sa noblesse et sa fortune, mais aussi par son éloquence et ses autres qualités; ils en proposèrent plusieurs à Grégoire, sans que toutefois ils pussent s'accorder sur celui à qui ils devoient donner la préférence.

Grégoire, qui faisoit bien moins d'estime des dons de l'esprit et des biens terrestres que des qualités du cœur, ne voulut approuver aucun des choix qui lui furent proposés, et dit qu'il falloit aussi chercher dans les rangs inférieurs du peuple, et que si l'on y trouvoit un sujet digne de remplir les fonctions épiscopales, il ne falloit pas hesiter à le lui proposer, fût-il de la plus basse condition.

Cet avis déplut aux habitans de Comana L'un des principaux membres de l'assemblée se permit même de le tourner en ridicule, en disant au saint évêque : « Si vou

« voulez répudier tout sujet d'un rang ho-
« norable, et prendre un évêque dans la
« lie du peuple, je vous conseille d'élire
« Alexandre le charbonnier. » Grégoire, sans s'inquiéter de la plaisanterie, demanda qui étoit cet Alexandre; un des assistans éléva la voix et dit qu'il alloit le chercher. Il s'éloigna en effet et reparut bientôt après avec le charbonnier. Alexandre étoit à demi-vêtu de noirs haillons, ses mains et son visage portoient l'empreinte de son métier, et lorsqu'il se présenta, tout le monde éclata de rire. Il n'y eut que Grégoire qui garda son sérieux, et qui, en le regardant fixement, remarqua le calme et la sérénité de ses traits et son attitude nullement déconcertée. Il soupçonna aussitôt qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire au fond de ces circonstances, et fut curieux d'éclaircir ce mystère. Il prit donc Alexandre à part et l'interrogea; celui-ci lui apprit qu'il étoit d'une origine distinguée, qu'il avoit donné sa fortune aux pauvres, et tout abandonné, patrie, parens et amis, pour marcher autant

qu'il étoit en lui sur les traces de Jésus-Christ par une entière abnégation de lui-même, pour crucifier sa chair, conserver sa chasteté et mieux se prémunir contre la tentation.

Le saint évêque fut vivement touché du récit d'Alexandre et l'exhorta à se soumettre avec une entière obéissance à la volonté de Dieu. Alexandre déclara qu'il étoit prêt à faire tout ce que Grégoire jugeroit bon de lui ordonner. Il commença par se laver et se revêtir des habits qu'on lui presenta, et se prêta avec une parfaite soumission à tout ce qu'on exigea de lui. Pendant ce temps Grégoire retourna à l'assemblée et y fit un discours plein d'onction sur les caractères et les qualités d'un bon évêque; il le termina en promettant de présenter, sans délai, l'homme qu'il jugeoit seul digne de remplir les fonctions épiscopales à Comana, et il avertit en même temps les assistans de se tenir en garde contre les vaines préventions du monde, et de se rappeler ce que dit la sainte écriture: que celui qui est grand aux

yeux des hommes, est souvent un monstre aux yeux de Dieu, au lieu que celui qui est petit etméprisable au jugement des hommes, est souvent un vase d'élection devant Dieu.

Grégoire sortit alors, et revint accompagné d'un homme qui prévint tout le monde en sa faveur par la bonne grâce de son maintien et par l'expression de sa physionomie. Un grand étonnement se manifesta dans toute l'asssemblée, lorsque le saint prélat lui assura que l'homme qui étoit à son côté étoit ce même charbonnier qui venoit d'être pour elle un objet de risée et de dédain. Il raconta alors toute la vie d'Alexandre; les assistans, émus, reconnurent dans cette suite d'événemens l'empreinte du doigt de Dieu, et proclamèrent Alexandre évêque d'une voix unanime. Saint Grégoire, alors, l'ordonna prêtre, puis le sacra évêque. Cette dernière cérémonie terminée, il l'engagea à adresser un discours solennel aux fidèles de son diocèse, ainsi qu'avoient coutume de le faire les évêques après leur sacre. Alexandre s'empressa d'obéir à cette invitation.

Ses paroles éloquentes enchantèrent tellement les hommes instruits de la ville et firent sur tout le peuple une si vive impression, que dès ce moment il n'y eut plus personne qui se montrât mécontent de sa promotion; et lorsque saint Grégoire reprit le chemin de Néocésarée, tous les habitans de Comana lui rendirent des actions de grâces pour leur avoir donné un pasteur si vénérable et si zélé.

Alexandre répondit pleinement à l'attente des fièles; il déploya toute la charité d'un bon pasteur, et s'attacha, avec une vigilance particulière, à rapprocher ceux qui étoient divisés ou injustement prévenus les uns contre les autres. Il fut, comme auparavant, le père des pauvres, le soutien des veuves et des orphelins, et gouverna son église avec tant de sagesse, que saint Grégoire de Nysse, dans son panégyrique de saint Grégoire Thaumaturge, rendit à ses vertus le tribut d'éloges le plus glorieux.

Après avoir occupé quelque temps avec éclat le siége de Comana, Alexandre eut le

bonheur de verser son sang pour la foi. Il rendit témoignage avec une inébranlable fermeté, et jusqu'à son dernier soupir, à la vérité et à la divinité de la religion chrétienne. Condamné aux flammes, il exhorta les fidèles, à haute voix et aussi long-temps qu'il le put, à persévérer dans la foi. On ne sait pas au juste l'année de sa mort : sa fête se célèbre le 11 août.

—

Il n'est pas besoin de faire remarquer les beaux exemples d'abnégation, d'humilité et de zèle pour son salut, que nous offre la vie de saint Alexandre. Il avoit pris pour modèle notre divin Sauveur, et s'étoit pénétré des paroles qu'il adressa une fois à un riche jeune homme : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; ensuite, venez et suivez-moi. » (Matth. XIX, 21.) Après avoir entendu cet avis, ce jeune homme s'étoit éloigné tristement; mais Alexandre accomplit

avec joie ce qui avoit semblé trop dur au jeune homme dont le cœur étoit attaché aux biens, aux richesses et aux plaisirs du monde. Notre position ne nous permet pas toujours d'être fidèles imitateurs d'un renoncement aussi absolu ; mais nous pouvons toujours prendre ce saint pour modèle dans son humilité, dans son abnégation de lui-même, dans le soin de ses intérêts éternels; obligation bien plus essentielle, ainsi que le témoignoit le saint évêque lui-même, que celle de vendre ses biens et d'en partager le produit aux pauvres; car des païens même ont fait de semblables sacrifices. Si donc nous voulons être parfaits, exerçons-nous à la pratique des vertus que nous a si expressement recommandées Jésus-Christ.

—

SAINTE MONIQUE,

VEUVE.

L'illustre femme dont nous relatons ici la vie, peut, sous plus d'un rapport, être proposée comme modèle aux mères et aux épouses chrétiennes. Sainte Monique naquit l'an 332 en Afrique, d'une famille respectable, plus distinguée dans le pays par ses vertus que par le rang qu'elle y occupoit. Ses parens, désirant lui donner une bonne éducation, la confièrent aux soins d'une vieille gouvernante fort vertueuse qui lui inspira de bonne heure de grands sentimens de piété, et lui fit chérir les pratiques de dévotion d'une religion si digne de notre amour. Mais, malgré le zèle et les instructions d'une si sage maîtresse, Monique ne laissa pas d'être l'esclave de plusieurs défauts, entre autres d'une funeste inclination

à boire du vin. La nature réclamoit contre les inspirations de la grâce, et celle-ci ne devoit triompher de sa rivale que par une suite de victoires. C'est ainsi que notre vertu doit se perfectionner et se fortifier sans cesse par les combats qu'il nous faut livrer à nos mauvais penchans, pour les déraciner et faire germer à leur place la semence du bien. La gouvernante, voyant que son élève ne répondait pas avec empressement à ses soins, eut recours, pour la corriger de l'habitude de boire, à un moyen qui devait nécessairement blesser une jeune personne douée de sentimens. Elle l'apostropha un jour vivement devant les gens de la maison, et lui demanda si elle n'étoit pas ivre. Allez donc, vilaine buveuse, lui dit-elle d'un ton sévère, vous serez un jour la honte de votre famille et le jouet de la ville, si vous continuez à vous livrer à votre funeste penchant. Ce reproche, ou plutôt cet affront, toucha sensiblement Monique; elle rentra en elle-même, fit de sérieuses réflexions et se corrigea de ce défaut capital. Son esprit se dé-

veloppa de la manière la plus heureuse, et sa piété acquit, avec le temps, ce caractère de grandeur et de franchise qui lui donna tant de prix aux yeux des gens du monde. Monique étoit d'une beauté frappante, et fut demandée en mariage, à un âge assez tendre, par Patrice, riche propriétaire de la ville de Tagaste, en Numidie. Patrice étoit païen, mais estimoit les chrétiens, ce qui fit concevoir aux parens de Monique l'espérance que celle-ci le ramènerait un jour de ses erreurs.

En entrant dans ce nouvel état, la jeune épouse se pénétra bien des obligations qu'elle contractoit, ainsi que des devoirs qu'elle auroit à remplir : elle ne se cacha pas non plus les peines qu'elle auroit à essuyer. Elle s'appliqua avant tout à connoître le caractère et les inclinations dominantes de son époux. Bientôt elle comprit que la colère et la débauche étoient ses vices dominans, et dès-lors elle tourna toute son attention de ce côté. Elle chercha à adoucir l'un par sa odestie et sa retenue, et à calmer l'autre

par sa douceur et sa patience. Lorsque son mari s'emportoit, elle se taisoit; tranquille, et comme si elle n'entendoit pas, elle attendoit l'issuede l'orage, ne lui résistoit jamais et ne répondoit pas le mot. Quand le calme étoit rétabli, elle faisoit semblant de ne plus se souvenirde rien, ne faisoit jamais de reproches, prévenoit les moindres désirs de son époux, et alloitau-devant de ce qui pouvoit lui plaire. cette manière, elle désarma presque toujours l'homme violent, le fit plus d'une fois rougir de ses emportemens, et obtint, sinon la paix, au moins un peu plus de tranquillité dans son ménage.

Plusieurs jeunes dames de ses amies se plaignirent à elle des mauvais traitemens qu'elles souffroient continuellement de leurs maris. Monique leur apprit le secret qu'elle employoit pour désarmer le sien, et leur dit qu'avec la patience, la douceur, et surtout un silence absolu, elle parvenoit à triompher de sa colère. La soumission que nous devons à nos époux, ajouta-t-elle, ne nous permet pas de leur tenir tête; car nous ajou-

terions à l'incendie, si, au moment de l'effervescence, nous répondions, nous défendions notre opinion. Un mari brutal doit être traité comme un malade en délire; il faut toujours lui donner raison, se ranger, autant que possible, de son avis, et ne jamais le contredire.

C'est par ces avis sages, mais bien plus par sa conduite louable, que Monique apprit aux autres épouses de la ville à se diriger dans leurs ménages. Sa belle-mère, charmée des heureuses qualités que chaque jour elle découvroit en elle, la chérissoit tendrement. Elle devint bientôt l'admiration de toute la cité, et on la proposoit partout comme le modèle des épouses : on félicitoit son époux de posséder un tel trésor, on lui envioit le bonheur d'avoir une femme si parfaite. Les éloges qu'on faisoit continuellement des vertus de Monique ouvrirent les yeux à Patrice, qui commença à apprécier un peu davantage celle que jusqu'alors il avoit traitée avec tant de légèreté.

Cependant la piété de Monique augmen-

toit tous les jours. Elle avoit surtout une grande dévotion envers la sainte Vierge, qu'elle invoquoit sans cesse comme la protectrice de sa famille, à laquelle elle recommandoit et son époux et ses enfans. Que de larmes elle a versées en secret pour obtenir la conversion de Patrice ! Que de soupirs elle a poussés vers le ciel pour attirer les grâces sur cet époux chéri ! Si le Seigneur ne sourit pas de suite à sa demande, c'est qu'il vouloit couronner sa persévérance et éprouver sa foi. Enfin ses prières furent exaucées. Patrice, confondu par les hautes vertus de Monique, reconnut qu'une religion qui inspiroit tant de douceur, de modération, de patience et de dévouement, ne pouvoit être mauvaise. Il reconnut l'extravagance et l'absurdité du paganisme, se fit instruire, et reçut le baptême dans de grands sentimens de piété.

On ne peut dire quelle fut la félicité de Monique, lorsqu'elle eut la consolation de voir son époux admis dans la famille de Jésus-Christ. Ce bonheur augmenta par la con-

duite vraiment édifiante de Patrice. Cet homme si altier, si opiniâtre, si enclin aux passions, devint doux, humble, chaste, bon et modeste : il réforma ses mœurs au point qu'on ne le reconnut plus après sa conversion. Mais à cette joie, causée par le retour de Patrice à Dieu, devoit succéder l'amertume d'un chagrin mortel, prélude de peines plus cuisantes encore que Dieu ménageoit à Monique. Ainsi nos jours doivent être traversés, et à de courtes joies succèdent de longues infortunes. L'arbitre suprême le permet ainsi, afin de nous rappeler sans cesse que notre destinée n'est point d'errer ici-bas sur une mer orageuse, mais de rechercher une autre patrie, qui sera le prix de nos vertus et de notre fidélité à Dieu.

Patrice mourut bientôt après sa conversion, et laissa une épouse éplorée, plongée dans le deuil et chargée de trois enfans, dont deux fils et une fille. L'aîné de ses enfans étoit le grand Augustin, que la nature avoit doué des plus brillantes qualités du côté du

cœur et de l'esprit. Toute autre mère qu'une sainte eût été au comble du bonheur en voyant le génie précoce de son enfant, mais Monique, qui avoit plus de perspicacité qu'il n'en falloit pour deviner l'esprit et le caractère d'Augustin, trembla à l'idée de tant de dispositions heureuses réunies à tant de germes d'ambition. Elle craignit avec raison que cet enfant n'abusât un jour des dons que le Seigneur lui avoit départis, et ne tournât contre leur auteur les biens qu'il en avoit reçus avec tant de profusion. C'étoit donc un devoir doublement sacré pour elle de veiller sur les inclinations d'Augustin, de les développer pour le bien, et de leur donner l'impulsion vers ce qui est beau, utile et agréable aux yeux de Dieu. Mais pourquoi faut-il que les remontrances d'une mère n'aboutissent à rien, et n'aient point la force de contenir l'impétuosité du naturel d'un fils chéri? Pourquoi faut-il que le penchant aux plaisirs étouffe la voix de la raison, de la sagesse et de la religion même? Monique eut la douleur de voir son fils tomber

dans le précipice en adoptant les erreurs des Manichéens, parce que ces principes déplorables favorisoient la débauche et le libertinage. Cette chute attrista singulièrement cette pieuse mère et lui arracha bien des larmes. Combien de fois, prosternée au pied des saints autels, demanda-t-elle à Dieu la conversion de ce fils ! Que d'aumônes elle versa dans le sein des pauvres ! que de bonnes œuvres elle pratiqua en secret, pour obtenir le retour de cet autre prodigue, qui avoit abandonné le sentier de la vertu pour s'enfoncer dans la voie bourbeuse du vice !

Cependant Augustin se roidissoit de plus en plus contre les remontrances, les avis et l'exemple de Monique. N'écoutant que ses passions, il étoit insensible aux larmes de sa sainte mère, et ne sembloit vivre que pour vider jusqu'à la lie la coupe des plaisirs d'un monde frivole. Aux prières, aux aumônes, Monique joignoit la pratique des austérités, espérant réparer par ces mortifications les fautes que son fils commettoit avec tant de

facilité. Mais Dieu, après l'avoir éprouvée, ne voulut cependant pas qu'elle demeurât sans consolation. Elle eut un songe par lequel Dieu lui fit comprendre que son fils changeroit de croyance et de mœurs, et qu'il reviendroit dans le sein de la vraie église. Ne voulant point perdre de vue ce jeune homme si ardent et si passionné, elle le suivit à Carthage où il étudioit, veillant toujours à ses côtés, écartant les obstacles, calmant ses fougues, lui prodiguant de la tendresse. Mais, à Carthage comme à Tagaste, Augustin fut sourd aux plaintes et aux gémissemens de sa mère, et continua à l'affliger par ses désordres. Plus ce fils ingrat s'éloignoit de Dieu par ses déréglemens, et plus la pieuse Monique s'en rapprochoit par ses vertus et par les mortifications qu'elle pratiquoit.

Cependant le moment de la grâce arriva. Le Seigneur qui vouloit donner, dans la conversion du fils de Monique, un exemple de cette miséricorde infinie qui ne repousse per-

sonne, brisa enfin ce cœur altier et lui fit entrevoir la profondeur de l'abîme dans lequel il s'étoit précipité. Écoutons-le raconter lui-même les efforts que fit sa mère pour le gagner au ciel : « Dans quel abîme ne m'étois-je point plongé? Et vous, mon Dieu, vous avez étendu votre main du haut du ciel pour me tirer de ces profondes ténèbres où j'étois enseveli. Ma mère cependant me pleuroit avec une douleur plus sensible que les mères ne pleurent leurs enfans, lorsqu'elles les voient porter en terre; car elle me voyoit mort devant vous, et elle le voyoit des yeux de la foi et par la lumière de l'esprit que vous aviez répandu en elle; aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses vœux, vous n'avez point rejeté ses larmes, dont elle versoit des torrens en votre présence dans tous les lieux où elle vous offroit sa prière. Vous l'avez exaucée dès-lors, et l'en avez comme assurée par ce songe, que vous seul, sans doute, lui envoyâtes, et qui la consola si fort; aussi bien que par la parole de ce saint évêque qui lui dit qu'il

n'étoit pas possible qu'un fils qui lui coûtoit tant de larmes pérît jamais » (1).

Augustin enseignoit alors la rhétorique à Carthage, où son école étoit suivie par une multitude d'élèves attirés par la réputation d'un si habile professeur. Son éloquence entraînante et nerveuse lui acquit de la célébrité, et ne contribua pas peu à augmenter encore son orgueil. Cependant l'insolence et les débordemens de ces jeunes gens, plus occupés de plaisirs que d'étude, déplurent singulièrement à Augustin; il résolut de quitter une ville où le vice marchoit tête levée parmi ceux-là mêmes qui se piquoient de parcourir la carrière des belles-lettres, et il se proposa de se retirer à Rome, où il espéroit avoir plus de satisfaction. Monique fut profondément affligée en apprenant cette nouvelle; elle ne vit dans ce changement de séjour qu'un obstacle de plus à la conversion de son fils, et essaya de l'en dissuader : mais Augustin ne se rendit point aux instances de

(1) Voyez les Confessions de saint Augustin, ch. II.

sa mère, et pour tromper tout-à-fait sa vigilance, il se déroba pendant la nuit, au moment où Monique prioit dans la chapelle de Saint-Cyprien.

Arrivé à Rome, Augustin fréquenta les écoles; mais il tomba dangereusement malade, et se vit aux portes du tombeau. Il a lui-même déclaré, depuis cette époque, qu'il devoit sa guérison aux prières de sa mère.

Monique, ayant appris le départ de son fils, résolut de passer la mer et d'aller le rejoindre. Elle essuya une violente tempête pendant la traversée; tout l'équipage étoit dans la consternation. Monique seule, pleine de confiance, montroit un front calme et rassurant. Elle annonça aux passagers que le vaisseau ne couroit aucun danger, et qu'ils débarqueroient tous sains et saufs sur les côtes d'Italie. L'événement justifia cette prédiction. Mais ses peines redoublèrent, lorsqu'en arrivant à Rome, elle apprit que son fils étoit reparti de cette ville et qu'il s'étoit fixé à Milan. Elle y courut; mais qu'elle fut heureuse à son arrivée dans cette

cité ! Augustin venoit d'abjurer le manichéisme et de rentrer dans le sein de l'église catholique. Il est impossible de dépeindre la joie que ressentit cette vertueuse mère en apprenant ce changement. Elle s'écria dans un saint transport : « Maintenant » je mourrai en paix, ô Seigneur, puisque » vous avez daigné exaucer les vœux de » votre indigne servante. Ah ! soyez à ja- » mais béni, Dieu de miséricorde ! achevez » votre ouvrage par l'entière conversion de » mon fils. »

Cette conquête étoit due, après Dieu, aux prières de Monique et à l'éloquence de saint Ambroise, qui occupoit alors avec tant d'éclat le siége épiscopal de Milan. Augustin s'étoit imaginé, avant sa conversion, être le premier orateur de son temps, et voici qu'il trouve unév êque catholique qui ne prend ses inspirations ni dans les fictions d'une mythologie profane, ni dans les principes libertins des manichéens, mais dans l'Évangile, dans cette source du vrai sublime, dont les maximes font pâlir les pré-

ceptes si vantés des écoles d'Athènes et de Rome. Augustin, curieux de connoître plus particulièrement cette doctrine, fréquente le temple où Ambroise annonce du haut de la chaire de vérité les oracles célestes; son esprit vaste et pénétrant embrasse bientôt toute l'étendue, toute la profondeur de cet enseignement si beau et si noble. Il trouve, dans les entretiens particuliers qu'il a avec le célèbre docteur, la solution de tant de questions qui avoient exercé toutes ses facultés et qui avoient passé la portée de son intelligence. L'Evangile va donc devenir la boussole de son esprit, car Augustin est ébranlé dans ses opinions; la cognée est mise à la racine de l'arbre, l'ivraie va être extirpée. Mais l'esprit ne peut se régler sans le cœur, et c'est là le triomphe de la grâce, de cette grâce dont Augustin doit devenir un jour le défenseur. Il faut au sacrifice des opinions et des préjugés joindre encore le sacrifice des passions; il faut immoler la victime tout entière, et Augustin abjure ses erreurs et ses folies aux pieds de l'homme

apostolique qui avoit brisé l'orgueil du grand Théodose.

La conversion d'Augustin ne combla pas seulement de joie la pieuse Monique, mais elle fit tressaillir toute l'Afrique. Chacun pressentoit les éminens services que pouvoit rendre à la vraie foi un homme d'une érudition si vaste, d'un génie si profond, qui avoit parcouru le camp ennemi, et qui en étoit revenu chargé de dépouilles, dont il forgea plus tard d'excellentes armes propres à terrasser tous ses adversaires. Et l'on ne se trompa point; car le nom d'Augustin est un de ceux dont l'église catholique s'honore le plus.

Monique elle-même profita de son séjour à Milan pour s'avancer de plus en plus dans la perfection évangélique. Elle eut plusieurs entretiens avec saint Ambroise, et donna pendant ce temps une preuve de cette soumission chrétienne qui relève tant le vrai mérite. Elle avoit pris l'habitude de s'exercer dans certaines pratiques de piété fort en usage dans sa patrie, mais que saint Am-

broise avoit proscrites à Milan, parce que les hérétiques en abusoient. Monique n'eut pas plutôt appris cette défense de l'évêque, qu'elle renonça à ces dévotions, quoiqu'elle fût persuadée qu'il n'y avoit pas de mal, aimant mieux faire le sacrifice de sa volonté que de manquer aux décisions de l'église.

Elle quitta Milan avec son fils Augustin, et reprit le chemin de l'Afrique. Étant arrivés à Ostie, ils s'y reposèrent pendant quelque temps des fatigues d'une route longue et pénible; d'ailleurs les chagrins avoient miné la santé de cette femme respectable. Elle continuoit à témoigner à Augustin son bonheur de le revoir changé et converti, et s'entretenoit avec lui sur la caducité des biens de ce monde et sur l'éternelle félicité qu'elle espéroit savourer un jour avec lui. Hélas! cette mère sublime ne savoit pas qu'elle touchoit au seuil de la vie. Et, en effet, elle tomba malade quelques jours après son arrivée à Ostie. Dans le cours de cette courte maladie elle tomba plusieurs fois en syncope; étant revenue à elle-même,

elle dit à Augustin et à Navigius son second fils : « Où étois-je ? » Comme elle les vit accablés de tristesse, elle ajouta : « Mes en-« fans vous ensevelirez votre mère ici. »

Navigius lui répondit qu'il seroit à souhaiter qu'elle mourût dans sa patrie. « Voyez « un peu ce qu'il dit, reprit-elle ; ne soyez « donc pas en peine de mon corps, car « peu m'importe dans quel coin de terre il « soit après ma mort ; la seule chose que « je vous demande, c'est qu'en quelque « lieu que vous soyez, vous vous souveniez « de moi à l'autel du Seigneur. » — « On n'est « jamais loin de Dieu, répondit-elle une « autre fois à saint Augustin, en quelque « lieu du monde que l'on puisse être ; je ne « crains pas qu'au jour du jugement, Dieu « soit en peine de trouver mon corps pour « le ressusciter avec tous les autres. »

Cette âme fervente alla rejoindre son Dieu le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge ; saint Augustin en avoit alors trente-trois. Ce grand homme fait lui-même le détail des funérailles

de sa sainte mère : « Son corps étant porté « à l'église, j'allai et revins sans répandre « une seule larme ; car je ne pus pleurer du- « rant les prières qu'on fit pour elle. Lors- « que le corps étoit exposé à l'église, on « offrit pour elle, selon la coutume, le di- « vin sacrifice de notre rédemption, avant « de le porter en terre. Nous crûmes qu'il « étoit indécent d'accompagner de larmes « et de gémissemens ses funérailles, parce- « qu'on ne doit pleurer que le sort des morts; « tandis que le trépas de ma mère n'avoit « rien qui méritât des larmes, et que ce n'é- « toit qu'un passage à une meilleure vie. « C'est de quoi nous étions tous assurés, et « par la pureté de ses mœurs, et par la sin- « cérité et la vivacité de sa foi, et par la ré- « gularité de sa vie entière. Que si quel- « qu'un trouve que j'ai eu tort de pleurer « pendant quelques instans une mère qui « venoit d'expirer sous mes yeux, une mère « qui m'avoit suivi pendant tant d'années « par l'extrême désir qu'elle avoit de me « voir revenir à la vie de la grâce, qu'il

« excuse ma trop grande tendresse, et qu'il « pleure lui-même pour mes péchés. »

L'église célèbre la fête de sainte Monique le 5 mai : sa mémoire a toujours été en grande vénération. On conserve ses reliques dans une abbaye à Rome.

LES SAINTS

BASILIDE, CYRIN, NABOR ET NAZAIRE,

OFFICIERS ET MARTYRS.

—

Parmi cette multitude innombrable de généreux chrétiens qui versèrent avec tant d'héroïsme leur sang pour la religion de Jésus-Christ, pendant les persécutions d eDioclétien et de Maximien, l'église compte au premier rang quatre vaillans officiers, non moins illustres par leur bouillant courage dans les combats que par leur noble intré-

pidité à défendre la cause de leur Dieu. Ils appartenoient tous les quatre à des familles sénatoriales, et allioient par conséquent une haute naissance aux plus grandes richesses. Comme l'état militaire étoit alors la seule carrière que parcouroient les gens de qualité, ils prirent service dans l'armée d'Italie sous Maxence : mais, en se faisant inscrire dans la milice de l'empire, ils n'oublièrent point qu'ils étoient avant tout soldats de Jésus-Christ, et qu'en soutenant les intérêts du prince et le bien de la patrie, ils avoient encore à servir un autre maître, et à se ménager une autre patrie dont ils aspiroient à devenir un jour citoyens.

Maxence sachant que les chrétiens soutenoient le parti de Constantin, que l'armée d'Angleterre avoit proclamé empereur, feignit d'être lui-même favorable aux disciples de l'Évangile et fit arrêter les persécutions contre eux; mais ce calme apparent ne fut pas de longue durée. Alors il s'occupa aussi des moyens d'étouffer la rébellion d'Alexandre, qui s'étoit fait proclamer César par les sol-

dats du corps d'armée d'Afrique. Ayant réussi dans ses projets, il crut n'avoir plus besoin de ménager les chrétiens, et recommença à les molester. On rechercha donc par ses ordres tous ceux qui professoient le christianisme.

Basilide et ses trois compagnons apprirent sans s'émouvoir la nouvelle de cette levée de bouclier contre le nom chrétien. Ils s'y étoient attendus, et avoient même en secret partagé aux pauvres une partie de leurs biens. Cette noble générosité devint un titre de proscription pour eux. Les sectateurs d'un culte impie ne pouvoient pardonner aux disciples de l'Évangile de montrer de la compassion envers leurs frères nécessiteux, eux qui abandonnoient les malheureux et les laissoient mourir de faim.

Aurèle, préfet de Rome, ayant appris que Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire se rendoient fréquemment aux assemblées des chrétiens, les fit appeler chez lui, et leur dit qu'ayant été instruit qu'ils adoroient une divinité que ne reconnoissoient point les

lois de l'empire, il avoit voulu s'en assurer par lui-même : que, d'ailleurs, il étoit certain d'avoir été trompé à cet égard ; car, ajouta-t-il, je ne pourrois pas concevoir que des officiers appartenant à l'armée des princes, gens de cœur et d'origine illustre comme vous l'êtes tous quatre, pussent porter l'oubli des convenances au point de mépriser les ordres des empereurs. Pour donner à cette accusation un démenti formel, et effacer jusqu'au dernier vestige de soupçon, je vous invite tous à venir à l'instant avec moi au temple, pour offrir de l'encens à Jupiter.

Basilide, comme le plus élevé en grade, prit alors la parole, et sans sortir des bornes de la modération et du respect qu'il devoit au préfet de Rome, il lui représenta avec beaucoup d'énergie qu'ils étoient en effet chrétiens tous quatre, et que, loin de rougir de professer une religion si sainte, ils regardoient comme un honneur insigne et rendoient tous les jours grâce à Dieu d'avoir daigné les recevoir au nombre de ses enfans ; que cela ne les empêchoit pourtant pas d'être

des soldats dévoués aux princes, et qu'ils étoient prêts à voler jusqu'aux frontières les plus reculées de l'empire pour défendre leur patrie.

Cessez, impie, s'écria le préfet avec l'accent de la rage, et ne blasphémez pas nos dieux; car je saurai bien les venger de vos outrages : alors il ordonna qu'on conduisît en prison les quatre officiers, jusqu'à ce que Maxence fût informé de leur impiété.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ : on leur arracha avec violence les marques de leur dignité; on les injuria d'une manière horrible, et ces hommes, si fiers, si intrépides dans le combat, restèrent doux comme des agneaux, et se laissèrent dégrader sans proférer la moindre plainte. Pour comble d'infamie, on les écroua dans le cachot le plus obscur et le plus infect de la prison.

Le lendemain, le préfet se les fit amener. Rien n'étoit plus touchant que de voir ces jeunes Romains, dont la démarche noble et majestueuse annonçoit les plus brillantes qualités, conduits par les rues de Rome, la

tête découverte, les mains liées derrière le dos, chargés de fers et poursuivis par une populace qui les huoit, montrer néanmoins un visage riant, une satisfaction qui contrastoit d'une manière si frappante avec l'abattement des coupables que leurs crimes conduisoient devant les tribunaux. Arrivés devant le sanguinaire Aurèle, ils furent exposés à entendre toutes sortes d'injures : enfin le préfet leur demanda, d'un ton menaçant, si la prison ne les avoit pas rendus plus sages? — Nous cesserions de l'être, lui répondit Basilide, si nous renoncions au christianisme : nous sommes donc bien contens d'avoir pu souffrir quelque chose pour notre Dieu, et résolus d'endurer tous les tourmens plutôt que de renier notre foi.

— Eh bien, puisque vous continuez à montrer toujours la même insolence, je vais essayer de vous rendre plus dociles à la volonté des princes. Peut-être à la vue des supplices qui vous attendent, déposerez-vous cet orgueil dont font parade les adorateurs du *Crucifié*.

— Le courage que font paroître les adorateurs du *Crucifié* ne provient point d'un vain orgueil; mais il prend sa source dans leur profonde conviction de la vérité et de la sainteté d'une religion que méconnoissent encore ceux qui croient qu'il est plus digne de la créature raisonnable d'adorer des idoles de bois et de pierre, que de ne reconnoître que le Créateur éternel de toutes choses.

Cette réponse irrita le préfet au point qu'il fit fustiger les quatre officiers avec des lanières, au bout desquelles étoient attachées des pointes de fer. Chaque coup que recevoient les saints leur enlevoit une partie des chairs; bientôt leurs corps ne furent plus qu'une plaie. Outre la douleur que devoit causer un supplice si effroyable, il y avoit encore une sorte d'ignominie pour ceux qui recevoient cette correction. Mais les martyrs parurent insensibles à l'une et à l'autre, et firent paroître la plus grande constance. On étoit même surpris de voir qu'ils pouvoient survivre à un si cruel tourment. Aurèle les fit reconduire en prison, espérant que, les y

laissant sans aucun secours, il parviendroit à les vaincre.

Les hommes refusèrent donc tout aux quatre officiers; mais Dieu ne les abandonna pas : jamais les consolations intérieures n'avoient été plus abondantes ; leurs plaies ne se fermoient point et sembloient se conserver pour publier leur courage et attester leur triomphe. Que Dieu est grand et admirable dans ses saints !

Les martyrs passèrent sept jours dans leur prison sans qu'on s'occupât d'eux, lorsque Maxence désira les voir pour essayer de les ramener à d'autres sentimens. Il alloit leur parler et leur exposer que c'étoit une folie de leur part, de mépriser ainsi la vie à l'âge où ils étoient, avec tant d'espérances qu'ils fouloient aux pieds. Mais il ne les eut pas plutôt aperçus, qu'effrayé de leur état pénible, il se contenta de leur demander s'ils persistoient dans leur égarement.

L'homme qui aime et qui sert son Dieu avec fidélité, et qui accomplit en toutes choses sa sainte loi, ne s'égare point; il

marche, au contraire, dans le sentier de la vérité et du bonheur éternel. — Telle fut la réponse des héros. Maxence pâlit de colère, et ordonna froidement qu'on les conduisît au supplice, pour en finir une fois avec ces hommes entêtés.

Cette sentence mit le comble aux désirs des quatre amis : ils s'embrassèrent avec une touchante effusion et s'encouragèrent mutuellement à subir la dernière épreuve, eux qui s'étoient autrefois encouragés et soutenus dans la pratique de la vertu. On les lia ensemble, et les bourreaux, pour ne leur faire grâce de rien, les traînèrent par le chemin le plus long. Il falloit, de cette manière, que toute la ville fût témoin de leur héroïsme et de leur attachement à Jésus-Christ.

Ce fut le 12 juin que ces quatre vaillans officiers eurent la tête tranchée pour la vraie foi. Ils remercièrent les bourreaux pendant qu'on les dépouilloit de leurs habits, et montrèrent jusqu'à la fin la même fermeté de caractère qu'on avoit remarquée en eux

dans toutes les circonstances de leur vie. Leurs corps furent jetés à la voirie. L'église célèbre leur mémoire le 12 juin.

Saint Chrodegang, évêque de Metz, obtint du pape Paul Ier les reliques de saint Nabor et de saint Nazaire, avec le corps de saint Gorgone, martyr, et les apporta en France l'an 765. Il en fit don à plusieurs églises et abbayes.

SAINTE MAXIME,

ESCLAVE ET GOUVERNANTE A CARTHAGE, EN AFRIQUE.

Les Vandales venoient de s'emparer d'une grande partie de l'Afrique sous la conduite de leur roi Genséric, protecteur de la doctrine d'Arius. Dans leur fureur sacrilége, ces peuples qui portoient le titre de chrétiens, quoiqu'ils niassent un des points les plus

essentiels du christianisme, exercèrent toutes sortes de barbaries contre les personnes attachées à la foi catholique. La mort, l'exil, la spoliation des biens, les tourmens les plus cruels devenoient sous leurs mains les auxiliaires dont ils se servoient pour faire apostasier les vrais fidèles. Les églises elles-mêmes ne furent point à l'abri de leur rapacité ; car ils en pillèrent une multitude, mirent le feu à un grand nombre d'autres, dont les richesses n'offroient pas un assez grand aliment à leur cupidité. La ville de Carthage venoit d'être prise et livrée au pillage. Il se trouvoit dans cette cité, autrefois si opulente, une famille riche, composée de quatre frères. Une jeune demoiselle, nommée Maxime, ornée des plus précieuses qualités du corps et de l'esprit, fut réduite à l'esclavage avec eux, quoiqu'elle ne les eût pas connus auparavant. Maxime seule étoit chrétienne, mais elle avoit embrassé le christianisme secrètement à l'insu de ses parens encore païens. Ces cinq esclaves se conduisirent si bien dans la maison du Vandale, que celui-ci

en fut très-content; la jeune Maxime surtout sut, par son application et son intelligence, si bien gagner la faveur du maître, qu'elle fut placée à la tête du ménage en qualité de gouvernante. L'aîné des esclaves, nommé Martinien, plut aussi particulièrement au Vandale, parce qu'il étoit un habile armurier. Un jour qu'il venoit de confectionner un bel arc, le Vandale lui en témoigna sa satisfaction et lui dit qu'il avoit songé à faire le bonheur de sa famille et qu'il désiroit lui donner pour épouse Maxime, que cependant les quatre frères continueroient à être ses esclaves, et que Maxime dirigeroit comme par le passé les affaires du ménage.

Martinien regarda cette proposition comme une faveur et répondit qu'il n'y voyoit point d'obstacle. Il en parla à Maxime, qui ne fut pas du tout du même avis que lui. Elle se trouvoit dans une position très-embarrassante; car elle n'osoit avouer qu'elle étoit catholique, encore moins pouvoit-elle déclarer qu'elle avoit voué sa virginité à Jésus-Christ. Elle remercioit le Seigneur d'avoir jusqu'à ce

jour échappé aux sollicitations de Martinien; mais elle était résolue de souffrir plutôt la mort que de consentir à devenir l'épouse d'un homme qui étoit l'ennemi de sa religion. Elle évita par conséquent toute rencontre avec lui, et conjura le Seigneur de la protéger. Le maître, qui prenoit cette réserve de Maxime pour de vaines cérémonies, persista dans sa résolution et déclara à Martinien, qu'usant de son droit sur son esclave, il alloit ce jour-là même lui donner son épouse. Martinien fut très-content.

Le soir arriva et le Vandale demanda Maxime, qui lui fut amenée aussitôt. La jeune vierge entra, quoiqu'avec répugnance, dans l'appartement de Martinien et vit avec douleur que celui-ci en ferma de suite la porte. Lorsqu'ils se virent seuls, Maxime prit la parole et lui dit avec un noble courage. « Je « sais que vous avez jeté vos regards sur moi, et « que vous voulez me prendre pour votre « épouse. Dans l'état d'humiliation où se voit « réduite ma famille depuis la conquête de « Carthage, je devrois, en considérant les

« choses humainement, envisager cette occa-
« sion comme une grâce ; mais il n'en sauroit
« être ainsi : car je vous déclare ici, ce que
« mes propres frères ignorent, que je suis
« chrétienne et tendrement attachée à la reli-
« gion catholique. J'ai, de plus, fait vœu de
« ne jamais reconnoître d'autre époux que
« Jésus-Christ, mon adorable Sauveur. Je
« désirerois à mon tour vous rendre un ser-
« vice, et vous faire connoître plus particu-
« lièrement le fils de Dieu, bien convaincue
« que vous l'aimerez de tout votre cœur,
« dès que vous saurez combien il est digne
« de votre amour. »

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la plus profonde conviction, firent une telle impression sur Martinien, qu'il resta muet d'étonnement. Il ne s'étoit pas attendu à une telle déclaration, et s'étoit au contraire imaginé que Maxime voleroit avec joie dans ses bras. Il réfléchit un instant, puis tendant la main à la modeste esclave, il lui promit de ne rien entreprendre sur elle et la pria de le regarder comme son frère et de lui ensei-

gner les grandes qualités de son époux.

Maxime profita des heureuses dispositions que la grâce avoit fait naître dans le cœur de Martinien, et lui parla du christianisme avec une telle onction, que le jeune homme en fut tout attendri. La nuit se passa ainsi en conversations pieuses : il fut résolu que Maxime passeroit à l'avenir pour l'épouse de Martinien, que celui-ci continueroit à se faire instruire dans les maximes de la vraie foi, et engageroit ses trois autres frères à se préparer de même à revenir de leurs erreurs.

La jeune vierge prit donc soin de dessiller les yeux de ces quatre païens, et devint ainsi l'instrument de la Providence pour les gagner à Jésus-Christ. La concorde qui régnoit entre ces cinq personnes fut admirable et causa une sensible joie au Vandale, qui n'avoit jamais vu des païens aussi sages.

Lorsque les quatre frères furent suffisamment instruits, on avisa aux moyens de leur conférer le baptême, mais il se présenta une grave difficulté, parce que leur maître arien n'auroit pas manqué de les faire baptiser par

des prêtres ariens, et c'est ce qu'on vouloit éviter. Les cinq esclaves convinrent donc entre eux de s'enfuir secrètement de la maison de leur maître, d'autant plus qu'ayant été réduits à l'esclavage contre les lois existantes, il pouvoit leur être permis de faire des efforts pour recouvrer la liberté. Maxime, qui étoit obligée de faire souvent des excursions dans les villes voisines pour les affaires de son maître, s'informa si bien de tout, qu'elle apprit avec plaisir qu'on recevroit les quatre frères dans un monastère d'hommes, situé près de Fabraca sur les frontières de la Numidie ; que, pour elle, elle seroit admise dans une communauté de femmes, qui n'en étoit pas fort éloignée. Elle fit part de ses découvertes aux quatre néophytes, et tout fut arrangé pour partir la nuit même : ce qui fut effectué sans obstacle.

Le Vandale, en apprenant cette fuite, entra dans une étrange fureur. Il voulut à toute force connoître le lieu de la retraite de ses esclaves, et obtint du roi Genséric la permission de faire partout de sévères perquisitions.

Les quatre frères furent reçus avec une extrême bienveillance par les religieux du monastère, et eurent la consolation d'être baptisés. Mais leur joie ne dura pas longtemps ; car ils apprirent que leur ancien maître s'apprêtoit à venir saccager le couvent où ils étoient réfugiés. L'idée d'attirer tant de maux sur une maison qui leur avoit donné une si touchante hospitalité les fit frémir ; ils prirent donc le parti de remettre leur sort entre les mains de Dieu, et quittèrent le monastère pour rentrer chez le Vandale. Maxime les rejoignit en chemin.

Le Vandale fut surpris de voir la prompte détermination de ces gens, et leur pardonna leur évasion, mais à condition que Martinien cohabitât avec son épouse, et que tous les cinq se fissent rebaptiser par les prêtres ariens. Tous déclarèrent qu'ils n'obéiroient pas à des ordres si injustes et qu'ils resteroient fidèles à leur religion et à leurs promesses.

Le maître fut inexorable, et alla trouver Genséric pour l'instruire de tout. Le roi lui

permit d'employer la rigueur contre ses esclaves afin de les faire apostasier. Cette permission fut reçue avec joie par le stupide Vandale et exécutée d'une manière atroce. Les quatre frères furent horriblement frappés à coups de bâtons faits en forme de scie : Maxime fut étendue dans une sombre prison sur des pieux pointus, qui lui entrèrent dans la chair et la firent cruellement souffrir ; malgré ces tourmens, les serviteurs de Dieu demeurèrent inébranlables et refusèrent constamment de céder aux désirs du Vandale. Dieu leur donna un courage au-dessus de toute expression. Mais ce n'étoit pas tout ; les horribles plaies que leur avoient causées les tortures, se trouvèrent guéries sans aucun secours humain. Leur maître fut subitement frappé de mort (1), et la veuve du Vandale reconnut dans cette mort la main du Seigneur, et envoya les cinq esclaves au roi Genséric, qui en fit don à un de ses parens, nommé Sesaon, qui les reçut avec plaisir, mais ne les garda pas. Sur ces

(1) Ils furent ainsi délivrés.

entrefaites Maxime reçut la liberté et retourna au monastère où elle avoit passé quelques jours au moment de sa fuite. Les quatre frères furent vendus à un négociant qui les donna à Capsut, roi païen.

Martinien se soumit à cette nouvelle épreuve du ciel, et sut avec ses frères gagner la bienveillance de son nouveau maître. Ces fervens chrétiens profitèrent de leur séjour parmi les païens pour annoncer Jésus-Christ, et convertirent un bon nombre d'idolâtres. Plusieurs prêtres catholiques se rendirent, à leur prière, au milieu des païens, et y commencèrent une florissante chrétienté qui se distingua dans la suite par son attachement à la vraie foi.

Les prêtres des idoles, jaloux de voir diminuer le nombre de leurs sectateurs, prirent ombrage et dénoncèrent les quatre frères comme des hommes dangereux. Le roi Capsut, pour se convaincre de la réalité des choses, aposta des gens qui, sous prétexte d'aspirer au christianisme, sondèrent Martinien et ses frères. Ceux-ci ne balancèrent point et

parlèrent de Jésus-Christ avec une force qui fit rougir les lâches disciples du polythéisme. Il n'en fallut pas davantage pour leur attirer la haine de Capsut, qui les fit arrêter, et informa sur-le-champ Genséric de leurs dispositions. Genséric, las d'entendre sans cesse parler de ces quatre frères, les abandonna au roi païen, qui les fit mettre à mort.

Maxime apprit dans sa retraite le glorieux triomphe des quatre martyrs de Jésus-Christ, et bénit le Seigneur de les avoir appelés à lui. Elle envia même leur sort, et se reprocha de ne les avoir pas suivis en exil. Elle demanda à plusieurs personnes de leurs reliques, sans pouvoir en obtenir, tant étoit grande la fureur des païens contre les chrétiens.

Cette sainte fille parvint à un âge très-avancé, et donna jusqu'à sa fin l'exemple de toutes les vertus. Ses compagnes la pleurèrent comme une mère, et ne se consolèrent de sa perte que par l'idée de son bonheur éternel.

L'église catholique célèbre la mémoire

des quatre frères et de leur bienheureuse amie, le 16 octobre.

LE SAINT MARTYR PHILÉMO

MUSICIEN.

Il y avoit à Antinoé, en Égypte, sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, un musicien qui s'appeloit Philémon, et qui vivoit de son art. Il jouoit de la flûte, du luth, et avoit un talent particulier pour mettre en musique des chansons populaires. En outre, il étoit doué d'un esprit extrêmement gai et fécond en saillies, qui le faisoit choyer et rechercher de tout le monde. Partout il étoit reçu avec plaisir, il avoit même son entrée chez les riches et les principaux habitans de la ville. Mais les chrétiens d'Antinoé ne le voyoient pas du même œil, car ils déploroient à juste titre son

aveugle attachement pour le culte des faux dieux et sa haine déclarée contre le christianisme.

Lorsque les empereurs eurent donné le signal de la persécution, ce fut un certain Arianus qui fut chargé, à Antinoé, de sévir contre les chrétiens; il en avoit déjà fait emprisonner et même condamner plusieurs à mort, lorsque Philémon vit un jour le diacre Apollonius, qu'il avoit beaucoup connu dans un temps, sortir d'une prison où une foule de chrétiens gémissoient dans les fers. Aveuglé par les préjugés dans lesquels il avoit été nourri dès son enfance, il apostropha vivement ce diacre, en lui reprochant d'être celui qui, selon toute apparence, excitoit les chrétiens à s'obstiner à confesser la doctrine de Jésus malgré les plus cruelles tortures; il alla même jusqu'à le traiter d'impie et de séducteur, qui méritoit la haine du monde entier, pour avoir déjà précipité tant d'hommes dans le malheur par ses impostures. Qui se seroit douté alors que ce fougueux ennemi du

vrai Dieu se convertiroit jamais Qui auroit cru qu'il prendroit place un jour parmi les glorieux martyrs qui sont l'objet de la vénération de l'église? C'est cependant ce qui arriva, car à peine eut-il entendu le diacre prononcer ces paroles : « O mon fils, que le Seigneur ait pitié de toi, et te pardonne les injures que tu viens de proférer contre moi ! » qu'il fut si frappé de l'angélique douceur qui respiroit dans ce langage, et, en même temps, la grâce de Dieu, qui va toujours au-devant du pécheur, le toucha si vivement, qu'il se retira tout confus et forma, au même instant, la résolution d'abjurer le paganisme.

Il vole aussitôt chez le juge Arianus, et lui adresse, en présence de plusieurs de ses assesseurs, d'énergiques reproches sur la froide cruauté avec laquelle il poursuit, tourmente et fait mourir des hommes innocens : « C'est une injustice, s'écrie-t-il, de sévir inhumainement contre des hommes craignant Dieu, et amis de Dieu ; car les chrétiens n'enseignent et ne font rien de

mal. » Arianus, en entendant ce langage, regarda Philémon d'un air d'étonnement; il crut d'abord qu'il plaisantoit, mais il vit bientôt que c'étoit très-sérieusement qu'il lui faisoit ces reproches : car, ayant cherché à lui faire comprendre d'un ton amical qu'il seroit obligé de le traiter comme un coupable de lèse-majesté, s'il continuoit à tenir des propos si outrageans, il ne reçut de Philémon que cette réponse laconique et résolue : « Sache que moi aussi, je suis chrétien. » — « Comment, Philémon, s'écrie le juge, tu es donc un insensé ! » — Nullement, réplique Philémon, j'ai reconnu la vérité, l'excellence et la divinité de la religion chrétienne, il n'y en a pas de meilleure dans le monde.

Le juge modéra son ressentiment et s'abstint de le faire éclater sur-le-champ; il se contenta de faire surveiller de près le musicien, et chargea son frère, appelé Théonas, de lui faire entendre que, si l'on avoit bien voulu jusqu'à cette heure fermer les yeux sur sa folle témérité, quoiqu'elle

fût très-déplacée dans les lieux et dans les circonstances où il se l'étoit permise, on lui conseilloit, dans son intérêt, de ne pas la pousser plus loin. Théonas devoit aussi représenter à son frère que sa conduite pouvoit produire une fâcheuse impression sur beaucoup de monde, et l'engager à sacrifier aux dieux le plus tôt possible, afin qu'il fût évident pour tout le peuple que ce n'étoit qu'en plaisantant qu'il s'étoit dit chrétien. Théonas va donc trouver Philémon, et le presse de suivre les conseils du juge; mais quel n'est pas son étonnement de voir que c'est très-sérieusement que Philémon se dit chrétien, et refuse absolument de sacrifier aux dieux! Il retourne tristement chez le juge pour lui rendre compte de la réponse de son frère. Arianus, persuadé qu'il manqueroit à la dignité dont il étoit revêtu, s'il ne faisoit subir un interrogatoire public à Philémon, le fait citer à son audience. Lorsqu'on sut qu'un chrétien alloit être jugé, une foule curieuse et empressée environna le tribunal; mais tout

l'auditoire fut stupéfait lorsque Philémon fut amené devant le juge. Il répondit avec convenance aux premières questions que lui fit Arianus sur son nom et sa profession. Interrogé ensuite sur la religion qu'il suivoit : « Trop long-temps, répondit-il, j'ai été dévoué au culte des faux dieux, mais la grâce de Jésus-Christ vient de descendre en moi ; je déteste maintenant l'idolâtrie, et j'adore le Dieu des chrétiens. » — Tu es donc bien réellement chrétien? reprit Arianus. — Je te jure que je dis la vérité.

Arianus diffère encore de sévir contre Philémon ; il emploie au contraire la douceur et toutes sortes d'artifices pour le ramener à d'autres sentimens. Il le flatte, lui rappelle combien jusqu'alors il avoit été aimé et considéré, non-seulement dans la ville, mais dans toute la contrée, l'empressement avec lequel il étoit accueilli chez les riches et les grands, les marques de distinction et de faveur dont on ne cessoit de le combler, et lui représente qu'il va perdre tous ces avantages, devenir un objet de risée et de

mépris pour tout le monde, s'il persiste dans son étrange conduite. Philémon répond à ces insinuations qu'il attache bien plus de prix à la grâce d'en-haut et au suffrage de Dieu qu'à la faveur et à l'estime du monde, qu'aussi il est prêt à le quitter, ce monde, pour se montrer digne d'aimer et d'adorer le vrai Dieu.

Commençant alors à douter du succès de ses remontrances, Arianus invite l'accusé à jeter un regard sur les instrumens du supplice tout prêts à faire justice de l'obstination de ceux qui se sont faits chrétiens, et lui rappelle toute la cruauté des tourmens qu'on savoit inventer pour vaincre leur opiniâtreté, ainsi qu'il a pu en être lui-même plus d'une fois le témoin; mais Philémon se borne à répliquer qu'il ne craint point toutes ces tortures, ni même la mort la plus cruelle; qu'il est prêt à supporter le plus affreux supplice, plutôt que de renier le nom de Jésus et de sacrifier aux idoles.

Enfin, le juge imagine une dernière tentative; il engage Philémon à réfléchir qu'il

est père, et qu'il fera le malheur de ses enfans par sa folie et son opiniâtreté. En même temps il ordonne de faire venir sa femme, ses enfans, ses amis et ses parens, espérant que les sanglots des uns et les supplications des autres lui briseront le cœur et le détermineront enfin à abjurer ses nouvelles croyances. Mais le généreux athlète reste inébranlable; il dit qu'il est assuré que Dieu prendra plus de soin de ses enfans qu'il ne le feroit lui-même dans toute sa vie. Arianus, cependant, ayant cru remarquer que Philémon avoit éprouvé une vive émotion à la vue de ses enfans en pleurs, espère encore que sa résistance pourra être vaincue par les efforts des personnes qui lui sont chères; il le fait donc conduire en prison, afin de lui laisser le temps de réfléchir sur sa résolution insensée.

Cet ordre fut exécuté, mais toutes les conjectures d'Arianus furent encore déjouées. Philémon, en effet, fut supplié avec instance par sa femme, ses enfans et ses amis les plus chers, de faire ce que lui pres-

crioit le juge, de déclarer que ce n'étoit qu'en plaisantant qu'il s'étoit dit chrétien, et d'offrir publiquement de l'encens aux dieux pour le prouver; mais rien ne put le faire chanceler. Il profita, au contraire, du loisir de sa captivité pour mieux s'instruire dans la religion chrétienne, et quelque temps après il eut le bonheur de recevoir le baptême des mains du diacre Apollonius, qui avoit réussi à pénétrer dans sa prison. A la nouvelle de cet événement, Théonas, le frère de Philémon, courut chez Arianus pour le solliciter de poursuivre Apollonius et de le condamner aux tortures, parce que, affirmoit-il, c'étoit lui seul qui étoit cause que son frère ne vouloit plus entendre parler du culte des dieux; que si Apollonius, fléchissant sous la violence des tourmens, offroit de l'encens aux idoles, Philémon, à n'en pas douter, en feroit autant, et pourroit ainsi être conservé à sa famille.

Arianus goûte cet avis. Apollonius, amené devant le tribunal, confesse avec courage la doctrine de Jésus-Christ, et est condamné à

la torture. Philémon est témoin de ses souffrances, mais son courage est loin d'en être abattu : il le sent, au contraire, se ranimer, lorsqu'il voit Apollonius supporter patiemment et en silence les plus cruels tourmens. Soumis aux mêmes épreuves, il fait voir la même constance. Arianus ordonne alors de percer la plante des pieds aux deux martyrs, de faire passer des cordes dans les plaies, et de les traîner de cette manière dans les rues de la ville. Cet arrêt barbare est exécuté; le sang des deux martyrs rougit la voie publique sur laquelle on les traîne impitoyablement : mais leur résolution ne se dément pas, ils continuent de glorifier le nom de Jésus-Christ, et sont, en conséquence, condamnés à périr sur le bûcher. Ils se rendent d'un pas ferme et triomphant au lieu du supplice, entourés d'une foule immense de spectateurs. La flamme les enveloppe, et le martyre des deux chrétiens semble consommé; mais un ange du ciel les protégeoit : ils reparoissent sains et saufs devant le peuple étonné, et sont mis en liberté

par Arianus, qui ne peut s'empêcher de s'écrier, avec beaucoup d'autres habitans de la ville : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! lui seul est immortel. »

Cet événement ne pouvoit rester longtemps inconnu. Aussitôt que le gouverneur d'Égypte en fut instruit, il fit citer devant lui non-seulement Apollonius et Philémon, mais aussi Arianus; les trois prisonniers se rendirent de pied ferme à Alexandrie, et convertirent encore, chemin faisant, beaucoup de païens. Condamnés par le gouverneur à être décapités, en même temps que plusieurs autres chrétiens dont les noms nous sont inconnus, ils courbèrent avec joie leur tête sous le fer qui devoit leur porter le coup de la mort. Leurs corps furent, par ordre du gouverneur, jetés dans la mer; mais peu de jours après ils furent retrouvés sur le rivage et reconnus par des fidèles, qui les ensevelirent religieusement dans le même tombeau. Rufin, historien digne de foi, dit, dans sa *Vie des Pères,* que jusqu'au temps où il vivoit, il s'étoit opéré beaucoup de mi-

racles sur leur tombe, que les fidèles n'y avoient jamais prié en vain, et que le Seigneur y avoit exaucé ses propres prières.

La première condamnation à mort de saint Philémon eut lieu le 7 mars, la dernière le 8 avril. C'est le 8 mars que l'église fait sa commémoration, en même temps que celle des saints martyrs Apollonius, Arianus et de plusieurs autres compagnons de leurs souffrances.

—

Philémon avant sa conversion vivoit en païen, comme ont coutume de vivre de nos jours une multitude d'hommes élevés dans les ténèbres de l'erreur et de l'incrédulité. Aveuglés par les préjugésdon tls ontété imbus dès leur enfance, ils insultent ceux qui font profession de la foi catholique, et osent même blasphémer contre les divins enseignemens de la seule vraie religion. Puissent-ils aussi, une fois, reconnoître, pleurer leur égarement, et à l'exemple de saint Philémon et de saint Arianus, rendre hommage à la

vérité, à l'excellence et à la divinité de la doctrine de Jésus-Christ et de son église! Que tous les catholiques apprennent aussi, par la vie de ces saints, avec quel courage on doit rendre témoignage à la vérité de la foi!

FIN.



EXTRAIT

DES

Statuts de la Société des Bons Livres.

L'objet de la Société est de faire imprimer et réimprimer de bons livres, d'en opérer la distribution à bas prix.

Le fonds capital de la Société est formé au moyen de Souscriptions ouvertes dans les divers départemens du Royaume.

Le prix de chaque Souscription est de 20 francs par an.

Chaque Souscripteur recevra, dans le cours de l'année, 10 ouvrages *en triple exemplaire* : ces ouvrages donneront au moins 300 feuilles, 7200 pages, format in-12, ou 340 feuilles, 8660 pages, format in-18.

On souscrit à Paris, rue des Saints-Pères, n. 69.

On s'abonne aussi chez les principaux libraires des départemens, et chez tous les directeurs de postes.

Les Souscriptions, pour la neuvième année, datent du premier septembre 1832. Les personnes qui désireraient les collections des années précédentes, ou de l'une d'elles seulement, les recevront sur leurs demandes, et à raison de 20 fr. par collection.

On peut aussi demander des volumes séparés.

On doit envoyer les lettres et les paquets *francs de port* à l'administrateur, rue des Saints-Pères, n. 69, à Paris.

IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY, PASSAGE DU CAIRE, N° 54.


LEGATORIA C. DORIA
NAPOLI
Trinità Maggiore 25

